Année. N° 6 1935

JAN 24
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA

REVUE DE PARIS

15 DÉCEMBRE 1934

		Pages.
nte de Gobineau .	*Lettres inédites à Zoé Dragoumis* . . .	721
dré Siegfried. . .	*La Crise de l'Europe (XIXe siècle)* . .	757
rgaret Kennedy. sil Dean. . . . . n Giraudoux . .	*Tessa* (Acte III).	781
rc Chadourne . .	*San Francisco-Pékin*	805
lliam Faulkner. .	*Fumée*.	834
of. R. Debré . . .	*Les Sérums de Convalescents*	866
han Bojer.	*La Maison et la Mer.* — III.	884
ançois Porché. . .	*Le Théâtre*	921
rcel Thiébaut . .	*Victor Jacquemont*.	929
bert Flament. . .	*Le Salon de l'Europe*.	945

Copyright 1934 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera en 193*

Le Vin de Solitude
par Irène NÉMIROVSKY

Fils du Jour
par André THÉRIVE

Porcelaine de Limo
par Jacques CHARDON

Comme toi-même
par Robert de TRAZ

Danse de la barre à mines
par Jean GIONO

Le Lama aux cinq sagesses
par Madame DAVID-NEEL et le lama YONGDEN

La Dame en violet
par Philippe HÉRIAT

La vigie
par Marcel ARLAND

Yagouta
par Luc DURTAIN

La Cité de nos Fêtes
par Alphonse de CHATEAUBRIANT

Mauvais Ange
par Daniel-ROPS

des romans et nouvelles de Mesdames Colette, Rosamond Lehmann; MM. Georges Duhamel, Paul Morand, Jean Giraudoux, Julien Green, Pie Mille, Henri Duvernois, Marc Chadourne, Alexandre Arnoux, Jacqu Chenevière, P. Drieu la Rochelle, Jean-Louis Vaudoyer, Daniel-Ro Stephen Hudson, Louis Bromfield, Somerset Maugham, William Faulkn Orio Vergani.

des poèmes de Gilbert Mauge, Alphonse Métérié, etc.

Chez les Dogons
par Marcel GRIAULE

Perse
par J. HACKIN

En Roumanie
par Georges OUDARD

Inde
par Jean PELLENC

Images brésiliennes
par Luc DURTAIN

des études littéraires, des essais de M. Paul Valéry, de *l'Académie françai* de MM. J.-L. Vaudoyer, Gérard Bauer, Jean Cassou, Pierre Lièvre, M. Mart du Gard, Bernard Faÿ, G. Jean-Aubry, F.-L. Schoell, A. Schinz, M. Mono

Origines de l'Angleterre moderne
par André MAUROIS

Les Idées littéraires en France
par Albert THIBAUDET

Terre de France : Jean Racin
par Marthe de FELS

Les dernières découvertes de la linguistique, par J. VENDRYÈS

des portraits littéraires :

Dondey de Santeny
par Valery LARBAUD

Paul Claudel
par René LALOU

Marivaux
par Julien BENDA

Francis Carco
par André ROUSSEAUX

Stefan Zweig
par Maurice MURET

Georges Duhamel
par Marcel THIÉBAUT

des lettres inédites de Balzac, Lamartine, Gobineau, du maréchal Koutouzoff, etc.

LETTRES INÉDITES DU COMTE DE GOBINEAU A ZOÉ DRAGOUMIS

Le comte de Gobineau avait été ministre de France à Athènes de 1864 à 1868. Il s'était lié là avec une famille de magistrats et de juristes, d'origine macédonienne, les Dragoumis. Deux jeunes filles de moins de vingt ans, Zoé et Marika, très cultivées et excellentes musiciennes, représentaient pour lui un des charmes de « la maison au laurier-rose », la maison des Dragoumis où il venait fréquemment converser en familier. Après son départ d'Athènes, Gobineau entretint une correspondance régulière avec les deux jeunes filles. Nous publierons dans une prochaine livraison les lettres à Marika Dragoumis, qui évoquent, sous une forme vive et pittoresque, le séjour de Gobineau au Brésil. Nous sommes heureux de remercier ici mademoiselle Dragoumis, M. Clément Serpeille de Gobineau et la maison d'édition Kauffmann, à qui nous devons la communication de ces textes d'un si vif intérêt.

Paris, 15, rue Boissy-d'Anglas, 9 décembre 1868.

Je vous donne mon adresse ici, chère Zoé et je ne fais que réfléchir combien c'est inutile. Je pars mardi pour Solesmes et ensuite... J'espère trouver encore quelque chose de vous à Bordeaux. Voici comment on peut m'écrire; les paquebots pour Rio partent : le 3 de chaque mois d'*Angleterre*, le 25 de *Bordeaux*; le 1er par la *Belgique*; le 15 par *Marseille*. Il faut seulement mettre sur l'adresse *voie de...* en calculant d'avance le temps qu'il faut pour que les lettres aient le temps de par-

venir d'Athènes au point d'embarquement, ce n'est pas amusant, mais vous ferez cela pour moi, n'est-ce pas? Songez ce que c'est pour moi d'avoir ou de n'avoir pas un souvenir de vous et si vous le savez seulement un peu... vous ne me disputerez pas cela. Je ne sais que vous dire de vos lettres, elles ne font un plaisir infini. Mais comme c'est bien vous! Comme vous êtes toujours vous-même! Comme vous êtes sage et mesurée en toutes choses, ainsi qu'il faut être quand on est vous. Personne ne vous aimera jamais ni mieux, ni si bien que moi, ni si constamment pour vous. Vous ne pouvez mieux faire que de travailler comme vous faites et, maintenant que je ne fais rien, je sens infiniment, je vous jure, la supériorité absolue de ce genre d'existence où l'esprit et l'âme sont dans le sérieux qui est le travail à cet autre genre où ils sont dans le bruit et l'agitation et qui n'est pas bon à grand'chose. Il s'en faut. Il y a même devant la peine et le chagrin, une sorte de consolation assez fière à se dire que l'on vit pourtant de la meilleure manière et que l'on vaut tout ce qu'on peut valoir, ce qui est le dernier terme du devoir de chaque créature. Continuez comme vous êtes, continuez comme vous faites et vous serez toujours Zoé.

La vie de Trye[1] est finie et je suis au milieu de tout autre chose. Pour quinze jours que je passe ici, je suis dans ce tourbillon et dans cette turbulence de vie qui m'est particulièrement peu agréable. Je crois, cependant, que c'est là ce que l'on souhaite le plus d'ordinaire. Je trouve tout le monde un peu indigné qu'on m'envoie si loin. On s'attendait à ce que je me serais plaint et, dans ce cas, on m'aurait sans doute trouvé moins maltraité que je ne dirais. Comme on me trouve ne formant aucune accusation, ne demandant pas à ne pas m'en aller et refusant toutes les consolations, même très gaiement, je passe pour un modèle de courage et on me trouve beaucoup plus intéressant. J'ai retrouvé mes amis plus tendres et plus affectueux que je n'aurais osé l'espérer. Le Garde des Sceaux[2] m'a embrassé les larmes aux yeux et je le vois sans cesse; la princesse Mathilde m'a pris comme si elle m'avait vu la veille. J'y vais tous les soirs; la comtesse Walewska de même.

1. Propriété de Gobineau près de Gisors.
2. M. Baroche.

Dites à Sophie[1] qu'elle[2] est plus belle que jamais, plus entourée, plus grande dame. Elle n'a pas encore pris son service auprès de l'Impératrice. Non seulement elle est charmante comme toujours pour votre ami, mais elle le dit à son entourage qui me comble. Le ministre de l'Instruction publique vient de me dire aujourd'hui qu'il voulait contribuer à ce que mon *Histoire des Perses* parût de suite et de lui envoyer Didot pour qu'il arrange cela avec lui. J'espère que cela réussira avant mon départ. Le Garde des Sceaux me dit qu'un professeur au Collège de France a fort loué mes ouvrages. Je ne connais pas ce professeur-là du tout. Enfin, que vous dirai-je? En satisfactions de vanité, il ne me manque rien. J'ai apporté l'*Amour et la Nuit*[3] ici qui continuent leurs maux, et l'*Aphroëssa*[4], vous l'aurez par le prochain courrier, s'il plaît à Dieu. Savez-vous la fin de tout cela? Puisque je ne peux pas être à Athènes, je voudrais être parti et je n'en vois pas arriver le jour sans impatience. Je voudrais travailler. J'ai mille choses à faire, tout cela, c'est ne rien faire et je n'en goûte que les résultats positifs.

Quand je me consulte, je vous assure que je pense de bonne foi que je ne suis pas vain, car je n'ai pas d'autre plaisir que celui des résultats. Mais quand j'aurai publié l'*Aphroëssa* et si je réussis à publier *les Perses* et si toutes ces tendresses me font revenir plus vite, je n'en demande pas plus. Comme je vous donne l'histoire complète de ce qui m'arrive, il ne faut pas que j'oublie qu'on m'écrit pour me demander la liste de mes livres pour un travail qu'une Revue a commandé sur mes ouvrages. Adieu. Je sors le matin, je rentre quand je peux, je dîne tous les jours à droite et à gauche. M. Drouyn de Lhuys[5] me demande de déjeuner chez lui tous les jours et j'y dîne demain, seul jour qu'il ait de libre lui-même. Voilà de la gloire et je voudrais être parti lisant votre dernière lettre dans ma chambre sur la *Navarre* qui m'emmènera à Rio.

1. Mademoiselle Sophie Tricoupis, une amie des Dragoumis.
2. « Elle », la comtesse Walewska.
3. Sculpture de Gobineau.
4. Recueil de poèmes de Gobineau.
5. Ed. Drouyn de Lhuys, sénateur, ministre des Affaires étrangères de 1862 à 1866.

J'embrasse bien les mains de *maman*[1]. Mille tendresses pour vous et mille respects, chère Zoé, toujours plus aimée.

Paris, 15, rue Boissy-d'Anglas, 16 décembre 1868.

J'espère, chère Zoé, que vos inquiétudes au sujet du petit Miko Lévidis sont finies et qu'il est guéri maintenant.

Vous êtes dans la meilleure voie de travail possible, et copier les maîtres, je vous le répète, vous fait avancer de toutes manières plus que vous ne pouvez l'imaginer. Continuez donc le plus possible. Rien n'est perdu de cette façon, ni temps ni efforts et vous n'en composerez que mieux. J'attends avec bien de l'impatience le calque de la fille de Jephté. Voici l'*Aphroëssa* que je vous envoie avec un exemplaire pour notre chère Sophie si elle le veut bien. Si vous en voulez encore un autre, je vous enverrai tout ce que vous voudrez d'un livre qui est à vous, fait par vous, en grande partie (la plus grande, la plus chère et la meilleure) auprès de vous. J'attends avec bien de l'impatience à savoir comment vous le trouverez. D'après quelques mots de votre lettre, je pense que vous êtes, à certains égards, dans un de ces durs et tristes moments de crise que le changement de maison n'a pas conjuré. Je ne puis vous dire combien je souffre et combien j'y pense; c'est plus que je ne peux vous dire. Je me mets de toutes manières à votre place et cela m'est, hélas, bien facile. Que faire? Quelles perspectives avez-vous? Je voudrais pour tout au monde en savoir plus long.

Écrivez-moi toujours à Bordeaux jusqu'à ce que je vous dise d'écrire à Rio. Voici ce qui arrive : le Garde des Sceaux ne veut pas que je parte; M. Drouyn de Lhuys non plus; tous mes amis me le déconseillent fortement; les indifférents sont convaincus que je ne partirai pas; mes adversaires me pressent activement de m'en aller. La raison en est qu'il y a une crise ministérielle. Il semblerait que M. de Moustier[2] ne restera plus longtemps aux affaires et le sentiment général étant qu'on a fait également une chose mauvaise pour le service et mauvaise pour moi en me nommant à Rio, je me trouve dans cette situation que si je pars, malgré les avis

1. Madame Dragoumis.
2. Ministre des Affaires étrangères.

qu'on me donne tout ouvertement et malgré l'autorité de ceux qui me les donnent, j'ai l'air d'un étourdi qui aime avant tout les aventures et pour qui l'idée d'aller loin fait tout mépriser. Conclusion : on me laissera à Rio indéfiniment; d'autre part, si je ne pars pas, j'irrite le Ministre actuel, je le fâche et je cours des chances que je veux éviter. Il y a donc lieu de faire attention où je pose le pied. Je suis allé voir Sainte-Geneviève. J'ai pris une médaille à la place de celle que je n'ai plus. J'ai brûlé des cierges pour tous ceux que j'aime davantage et j'ai eu un instinct de ne rien demander du tout pour moi, laissant faire ce qui doit être. Je me tirerai pourtant d'affaire, j'espère. Car j'y fais mes efforts. Monsieur et madame Drouyn de Lhuys ont été enchantés de votre médaillon à tel point qu'ils ont voulu à toutes forces voir les deux bustes et le lendemain matin je les ai menés l'un et l'autre chez ma belle-mère où ils sont. Décidément, ces bustes sont en train de faire ma fortune. La comtesse Walewska est plus charmante que jamais, dites cela à Sophie. C'est un prodige. J'y vais presque tous les soirs. On ne m'a jamais tant comblé et c'est ce qui incite le plus mes ennemis à me faire partir de suite. Aurai-je le dessous? C'est bien possible. *Typhaine*[1] est traduit et vendu en Amérique à un libraire qui le tire à... combien supposez-vous d'exemplaires? Cherchez un peu. Mais je ne veux pas vous faire languir, vous ne trouveriez pas : à *cent mille* vendu chacun un dollar, ou cinq francs et mon enthousiaste docteur Meigs est si sûr de son fait qu'il garantit avant l'impression, pour 200 livres sterling, les frais d'impression. Dans ma façon de penser, un auteur n'a qu'un droit de propriété : c'est qu'on dise que ce qu'il a fait il l'a fait et non pas un autre; mais dans cette occasion-ci j'avoue que j'aimerais bien que l'éditeur américain, s'il doit gagner cinq cent mille francs en fît un peu part à celui qui les lui aurait fait gagner et à qui cela ferait plaisir de plusieurs manières. Mais ce sont là d'odieuses tentations du malin esprit. Adieu, chère Zoé, au revoir. Vous voyez que je ne sais pas trop où j'en suis.

1. *L'Abbaye de Typhaine* avait paru en France au début de 1868.

Paris, 25 décembre 1868.

Je dîne aujourd'hui chez la comtesse Seebach[1] et je vais vous raconter ce qui est arrivé à Charles[2]. Dans un dîner d'officiers à Dresde, on a apporté en triomphe le buste du Prince de Prusse. Charles a fait observer qu'il fallait aussi ceux du Roi et du Prince royal de Saxe. Les officiers prussiens qui étaient présents ont refusé; il a pris le buste, l'a jeté par terre et l'a brisé. Là-dessus, on l'a arrêté et un conseil de guerre saxon l'a condamné à deux mois de forteresse. Seulement on ne se pressait pas de l'y conduire quand il est allé à un bal chez une dame de Dresde. Les officiers prussiens encore présents ont demandé à la maîtresse de la maison de le faire sortir, déclarant qu'ils allaient tous s'en aller s'il restait. Charles averti a fait toutes les expressions de regret à la dame sur le scandale dont il était la cause involontaire et a déclaré de son côté qu'il préférait s'en aller à troubler la fête; mais en sortant il a provoqué les Prussiens, ce qui l'a amené une seconde fois devant le conseil de guerre. Là on lui a donné pourtant raison, mais... on l'a mis tout de suite à la forteresse. Voilà comment les choses se passent avec MM. les Prussiens. L'hiver n'est pas encore commencé ici sous forme de neige et de froid, mais il l'est terriblement sous forme de pluie et d'humidité. C'est un pays de canards. N'osant pas bouger, je n'ai pu encore aller voir ma sœur et j'attends avec impatience d'avoir trois jours libres devant moi pour le faire. M. de Moustier se meurt à l'hôtel du Ministère. Je ne sais s'il en réchappera et j'avoue que, bien que j'aie fort à gagner assurément à son départ et que j'y gagne déjà, je m'intéresse à cet homme que ses passions (pas trop belles ni trop bonnes) mais enfin aucune bassesse personnelle et beaucoup de bonne foi dans ses torts auront conduit à sa ruine et, il semble, à une triste fin. Je voudrais beaucoup que ce que je vous envoie aujourd'hui vous plût ainsi qu'à Marika[3]. Dites-le-moi si cela est, et si cela n'est pas. J'aurai bien de la joie de voir la traduction grecque de *Typhaine* pour toutes sortes de raisons que je n'ai pas

1. Femme du Ministre de Saxe.
2. Charles Seesbach, son fils.
3. Sœur de Zoé Dragoumis. La *Revue de Paris* publiera ultérieurement les lettres que Gobineau lui écrivit.

besoin de vous dire. On le traduit aussi en allemand. Il me semble que les gens qui ont lu l'*Aphroëssa* en sont contents. Je ne vous parle pas de Lytton[1]; c'est son état. Samson lui plaît plus que tout le reste. Il y a encore de nouvelles difficultés pour l'*Histoire des Perses* qui, un jour, va se publier, et le lendemain non. Le pis, c'est que cela ne m'intéresse que de raison, mais ne me touche pas. Il faut que cela paraisse, voilà tout ce que j'ai à me dire à moi-même. Vous ne m'avez parlé ni musique, ni dessin dans votre dernière lettre d'où je juge que vous n'y pensez pas en ce moment. A quoi pensez-vous? Adieu. Je vous baise les mains avec bien du respect et l'affection la plus tendre, souvenez-vous de moi quelquefois. Mettez-moi aux pieds de *maman* et tous mes vœux pour elle, pour votre père, Étienne et Marc[2]. Adieu encore.

Paris, 1er janvier 1869.

La Grèce a produit sur moi cet effet dont je lui serai toujours éternellement reconnaissant de m'épanouir comme je ne l'étais pas avant et de me donner cette jeunesse de cœur et d'impression et d'expression que je n'avais jamais eue. Dans les livres que j'ai publiés jusque-là, il n'y a guère que le goût de la force que je ne perdrai jamais parce qu'après tout, je suis toujours Gournay[3], la gaieté un peu provocante, au fond, qui y appartient et pas d'attendrissement. J'ai gagné cela à la Grèce. Est-ce l'Hymette, l'Acropole, le ciel, le Parnès, les Iles qui m'ont donné cela? Un peu et d'autres choses aussi; mais tout est en Grèce et mon cœur y a pris des images qui seront toujours réfléchies dans son miroir. Je vous remercie donc d'avoir si bien jugé et compris Jean Chouan[4]. Mille respects à Sophie. Je ferai près de madame Walewska sa commission qui n'en est pas une, mais qui sera bien reçue, j'en suis sûr. Comment on vous adore cette année! Voilà une chose surprenante. Je dînais l'autre jour chez des Orléanistes. Il y avait madame du Pasquent et sa fille qui est dame d'honneur de madame la Comtesse de Paris. Elle me demande brus-

1. Lord Lytton, futur vice-roi des Indes.
2. Les deux frères de mesdemoiselles Dragoumis.
3. Les familles de Gournay et de Gobineau étaient alliées.
4. Ouvrage de jeunesse de Gobineau.

quement : « Avez-vous connu, en Grèce, madame Dragoumis? » Je dois avouer que cela dit ainsi me fit rester interdit. Il me sembla que c'était quelque chose qui parlait en moi et pas hors de moi. Je répondis pourtant que oui. Elle s'étendit alors avec beaucoup de grâces sur les perfections de Marc. J'aurais voulu l'amener sur les vôtres, mais elle vous voyait toutes les deux enfants et c'était Marc qui l'avait frappé. Alors je m'exécutai de bonne grâce et je dis à mon tour de Marc ce que je ne pouvais pas dire de vous deux. J'espère que *maman* sera contente de moi. Comme je souhaite que tout aille mieux pour vous tous cette année! Avertissez-moi du premier rayon de soleil.

Paris, 28 janvier 1869.

Vous êtes ce que vous êtes toujours toutes les deux, chère Zoé, les plus aimables des êtres créés, en vous occupant avec tant de soins des costumes de Mégare et d'Arachova. Je vais rendre compte à la princesse tout à l'heure du succès de l'affaire et elle sera charmée. Ma marraine me dit que *maman* n'est pas très bien. Mais plus j'y pense, plus je suis convaincu que le temps qu'il fait y est pour beaucoup. Mettez-moi à ses pieds. Dites-lui combien je l'aime et rappelez-moi au souvenir d'un des meilleurs pères du monde et du plus intègre des magistrats. Je suis sur mon départ pour Rio. Ayant fait tout ce qu'il était humainement possible de faire sans demander grâce, ma conscience ne me reproche rien du tout et je pars de la meilleure humeur du monde. Quand vous recevrez des lettres de moi de ces parages lointains, j'espère qu'elles vous amuseront plus que celles que je pourrais vous écrire d'ici. Au fond, si je vous racontais dans le détail, la vie que je mène, je serais amené à exprimer des sentiments au moins inutiles et je ne sais si vous êtes d'avis comme moi que ce qu'on ne veut pas penser trop, il ne faut pas l'écrire un peu, à moins que le diable ne vous tente et ne vous fasse emporter, lui aidant. A propos de diable et à propos de plaisirs, je vous dirai que je suis invité pour tous les mardis chez M. Arsène Houssaye. Il a un hôtel charmant avec des tableaux admirables. C'est le triomphe de l'élégance bohème. A ces soirées, les dames ne sont admises qu'en domino ou avec un loup de

velours noir pour le moins. Madame de Gobineau a poussé un cri d'horreur à cette forme de réception indiquée sur la carte d'invité. Il est incontestable que c'est très pittoresque. Le plus joli et le plus séduisant, c'est qu'on donne ensuite dans les journaux la description de ces fêtes charmantes avec la toilette des plus belles dames. Je n'ai pas encore parfaitement arrêté avec moi-même si j'y serai très assidu. J'attendrai, je crois, de savoir, si *maman* m'exprimera un regret de n'y pas être. Vous voyez pourtant que je sais contenir dans de certaines limites la soif de plaisir qui me dévore. Ah! C'est un pays bien particulier que celui-ci! Et que j'adore! J'ai été charmé de voir hier à la réception des Affaires étrangères M. Arsène Houssaye et Monsieur son fils, tous les deux à peu près aussi décorés que des officiers généraux, ce qui prouve éloquemment que la société moderne se pique de récompenser tous les gens de mérite. Je vois que vous ne travaillez pas beaucoup et que vous ne dessinez guère surtout. Vous ne m'en donnez pas de bonnes raisons. La meilleure de toutes, je pense, est que vous avez froid et que vous traversez une période d'un certain ennui et d'un peu d'abattement. Bien que vous ne m'en disiez pas le plus petit mot, je crois voir cela à vos lettres. Si j'étais auprès de vous deux, je pense que je trouverais le moyen de vous quereller là-dessus et peut-être de vous prouver que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ou, au moins, que si tout n'est pas absolument pour le mieux, il y a toujours quelque avantage à agir et même à penser comme si c'était. Je ne suis jamais si philosophe et d'un si grand cœur que lorsque j'en raisonne avec quelqu'un que j'aime. Mais malheureusement je ne suis pas là. De sorte que je ne puis vous dire autre chose sinon que je suis bien peiné d'imaginer que vous n'êtes pas gaie et agissante et si vous m'en croyez, vous prendriez pourtant sur vous pour continuer à travailler, sûre que ce n'est ni de la peine, ni du temps de perdus. Il est possible que vous ayez aperçu Charles Walewski. Balny[1] ne retourne plus à Constantinople et va la semaine prochaine à Berlin. Il déclare à qui veut l'entendre que le séjour à l'ambassade est impossible avec M. Bourée[2]. Je le trouve fort amélioré

1. Balny d'Avricourt, alors secrétaire à Constantinople.
2. Ancien chef de la mission en Perse, dont Gobineau avait fait partie.

extérieurement et il a eu l'art de se faire une chevelure ondoyante qui, probablement, a de très grands succès. J'ai des lettres de mon ami américain, le docteur Meigs. La traduction de *Typhaines'Abbey* avance toujours et il est convaincu que les cent mille exemplaires seront placés de suite. Il me dit que les pionniers du Far-West en prendront de suite vingt mille à eux seuls. Quelle nation que celle où des gens qui défrichent les forêts, combattent les Indiens, chassent le buffle, ont besoin de livres! Cela ne nous ressemble pas du tout. Adieu, chère Zoé. Je vous baise les mains bien respectueusement et bien tendrement aussi.

Abbaye de Solesmes, 3 février 1869.

Chère Zoé, je suis ici à dix minutes du prieuré de Sainte-Cécile où est ma sœur[1]. Arrivé hier, je repartirai après-demain matin. Je puis voir sœur Bénédicte deux fois par jour et le reste du temps je vis avec les Pères de l'Abbaye ni plus ni moins que les Gournays du XIIe siècle quand ils allaient demeurer chez des pères du même ordre. Je vois naturellement ma sœur à travers la double grille de bois et de fer; mais cela ne nous empêche pas de nous baiser les mains et de nous dire toutes les tendresses que la situation comporte. Je l'ai trouvée extrêmement gaie, vive et en train. Fort heureuse de sa situation et passionnée de ses occupations. Le grand but auquel elles s'attachent, c'est l'étude. Elles apprennent le latin afin de pouvoir lire et comprendre les institutions liturgiques du passé et lisent Cicéron et les auteurs classiques, afin d'être tout à fait habiles dans le maniement de la langue. Il en résulte naturellement qu'elles sont fort instruites et toutes préoccupées d'idées intellectuelles et d'intérêt d'esprit. C'est une vie assez complètement différente de celle que nous menons tous tant que nous sommes. Ici, depuis hier et pour demain encore, je suis à peu près moine. A mon arrivée, on m'a mené dans la chambre toute revêtue de boiseries d'où je vous écris, un plafond haut, des meubles solennels, une grande cheminée, un carrelage autrefois rouge, aujourd'hui gris, des gravures de sainteté et, par la fenêtre, la Sarthe qui

1. Caroline de Gobineau, sœur du comte, en religion sœur Bénédicte, était au couvent des Bénédictines de Solesmes.

coule au bas des murailles de l'Abbaye et une sorte de colline couverte des rares maisons du bourg et à moitié ensevelie dans la brume d'où l'on ne peut sortir, car il pleut constamment. A sept heures, on a sonné dans les cloîtres et le père hospitalier est venu me chercher pour le souper. A la porte du réfectoire, le prieur est venu me verser de l'eau sur les mains en signe de bienvenue; j'ai vu une grande salle de pierre, voûtée, soixante moines debout devant de longues tables couvertes de pots et d'une vaisselle très rustique. On a chanté un bénédicité assez long et l'on s'est assis en silence. Il y a à part une table pour une douzaine d'hôtes comme moi, où ce qu'on mange est plus mondain, sans l'être beaucoup, que l'ordinaire des pères. Pendant tout le repas, un moine a lu l'*Histoire des monastères bénédictins d'Italie*. Pas une parole. Après, on a refait une autre prière et chacun est parti. Une fois dans ma chambre, j'ai vu arriver le Père abbé qui venait me faire une visite. Elle a été assez courte et deux autres pères sont restés. A neuf heures, tout le monde était retiré. Aujourd'hui la journée s'est passée dans le même goût. J'ai vu ma sœur deux fois et l'ai trouvée de plus en plus enchantée. La prieure m'a paru une femme aimable et distinguée d'esprit comme de manières. J'avoue que les Bénédictines me plaisent plus que les Bénédictins. Je ne suis pas très frappé de cet excessif cérémonial et de cette vie systématiquement coupée en petits morceaux : de telle heure à telle heure, tel office, telle occupation; cela peut être nécessaire, mais ne me persuade pas. Il y a tant de gravité que je trouve ce sérieux plus conventionnel que sincère. Vous savez que j'ai théoriquement du goût pour toutes ces choses. Je suis pourtant obligé de vous avouer que je n'éprouve aucune tentation de rester ici. Si c'était au prieuré des femmes, c'est autre chose. La tourière est si bonne fille et a une si vraie candeur et tant de gaieté dans sa jolie grosse figure de paysanne de vingt ans; sœur Colombe a un rire argentin qui me ravit. Tout cela est moins préparé et moins collet-monté, inutilement, que les pères, ou du moins me paraît tel. Je vous envoie mes premières impressions, il se peut que j'en change. Je remarque que les doubles grilles ne me gênent pas du tout et que je cause avec Caroline ou plutôt avec sœur Bénédicte aussi facilement et sans y plus

songer que s'il n'y avait rien entre nous. Quels contrastes il y a dans la vie! Le lundi je dînais chez le marquis de la Valette au milieu de tout ce clinquant du luxe actuel, le mardi chez les moines dans le réfectoire de pierres. Si j'étais forcé de choisir une des deux salles à manger pour longtemps, je préférerais à coup sûr et sans hésiter la seconde, mais à toutes deux, l'autre des Nymphes, chère Zoé, pour ne pas dire la chambre en bas de la maison au laurier rose avec... Mais j'ai juré par Pallas Athéné! déesse de la Sagesse, de la Raison, du Bon Sens, de tout ce qu'il y a de juste et de vrai, par la déesse qui doit avoir inventé le « Γνωθι σεαυτον », de ne jamais plus parler de choses pareilles. Enfin donc, voilà ma vie monacale. J'ai fait votre commission à sœur Bénédicte. Elle m'a promis de faire des prières pour vous. Adieu, Zoé. Rappelez-vous que je pars le 25 de Bordeaux et soyez assez bonne pour m'écrire une fois là[1].

Château de Trye, 4 juillet 1870.

Je reçois votre charmante lettre du 25 juin, chère Zoé. Je ne comprenais pas du tout pourquoi vous ne me répondiez pas et je suis désolé de savoir maintenant ce qui causait votre silence. Cette nouvelle rechute de *maman* me cause une peine extrême et je comprends l'impression désolée qu'elle vous a causée. Mais il ne faut pas exagérer les choses.

Avec le temps, tout se fortifiera, j'en suis certain. Mais ce n'en est pas moins pénible et je voudrais être là pour la distraire et partager vos chagrins, chère Zoé. M. de Gramont[2] m'a dit l'autre jour : « Je voudrais que vous fussiez à Athènes. » Et moi donc! Je vous assure que je n'ai pas perdu la moindre partie de mes regrets. Madame de Gobineau aussi regrette le temps de la Grèce tous les jours. Elle va mieux un peu; mais ce n'est non plus ni très solide ni très brillant. Elle a la fièvre presque toutes les nuits.

J'ai été nommé au Conseil Général par 1611 voix contre 800 à un de mes concurrents et 400 à l'autre et si les gens du pays n'avaient pas peur de me voir m'en aller encore très loin,

1. Sur le séjour de Gobineau au Brésil, ce sont les lettres à Marika Dragoumis qui apportent les détails les plus piquants.

2. Le duc de Gramont, ministre des Affaires étrangères en 1870.

j'aurais eu plus de 2 000 voix certainement. J'ai été très touché des marques d'affection qu'on m'a données à cette occasion. Tous les villages qui m'entourent n'ont voulu que moi et m'ont nommé à l'unanimité. Le soir du vote, quand le résultat a été connu, les musiciens de la petite ville voisine sont venus au château, tous les pompiers en uniforme sont accourus, hommes, femmes et enfants ont fait invasion dans le parc de quatre lieues à la ronde; il y avait foule, le village a illuminé, on a tiré des feux d'artifice. Madame de Gobineau a fait mettre des tables sur la pelouse et on est resté jusqu'à onze heures dans une joie folle et avec des témoignages d'affection extrêmes. Encore une fois, j'en ai été très touché. Quant au résultat, il m'agrée parce que je crois que j'aurai des choses utiles à faire. Maintenant, restent deux questions, avoir un poste en Europe et être nommé à l'Académie française[1]. La première est très importante pour moi; je ne vois pas encore comment les choses vont tourner et je ne suis pas sans souci à ce sujet, bien que le duc de Gramont soit charmant pour moi. La seconde vient doucement. Je ne sais pas si je réussirai aux premières élections qui seront vers décembre ou janvier; mais il est très vraisemblable que je réussirai dans l'année prochaine. Le grand intérêt pour moi, c'est le poste en Europe. Vous pensez qu'avec tout cela, je suis honnêtement occupé; néanmoins je travaille beaucoup à l'*Histoire des Gournays* qui sera un livre aussi considérable que *les Races* et *les Perses* dont il achève le système. J'en ai pour des années encore. Le marbre du buste de l'empereur Don Pedro II avance. J'ai une lettre charmante de l'original. Mais il ne veut pas me revoir au Brésil et il a raison. Christine[2] a renouvelé hier sa première communion; ce qui a fait beaucoup d'agitation, comme vous pouvez penser. Elle est bien ainsi que Diane[3], toutes deux vous embrassent très tendrement et vous écriront. Willy et Arthur[4] deviennent de plus en plus beaux. Je vous envoie mon exemplaire des *Perses*, faute d'un autre. Je ne

1. Gobineau devait être nommé ministre à Stockholm; mais l'Académie lui demeura fermée.
2. Christine de Gobineau, seconde fille du comte.
3. Diane, sa fille aînée. Elle avait épousé le baron de Guldencrone.
4. Willy et Arthur de Guldencrone, fils de Diane.

flatte guère les Français; pourquoi le ferais-je des autres? Les peuples sont ce qu'ils sont, pas quelque chose de bien exquis. Adieu, chère Zoé, vous me dites de ne pas vous oublier. Est-ce qu'il y a quelque danger? Vous savez bien quelle immuable tendresse et respectueuse affection j'ai pour vous.

Château de Trye, 19 août 1870.

Chère Zoé, dans quelles circonstances vos lettres m'arrivent! Mais tout va beaucoup mieux. Vous savez nos victoires près de Metz et je suis convaincu que d'ici à peu de jours, entre Metz et Châlons, seront décidées, en notre faveur, les grandes affaires que nous traitons avec la Prusse. De cela, je ne fais pas de doute et d'autant moins que je le répète du matin au soir à toutes les populations qui m'entourent. Levé à cinq heures ou six, courant d'un bout à l'autre du canton, attendu sur les routes par les hommes, les femmes, les soldats, les mobiles, ceux qui veulent partir et ceux qui ne peuvent pas, on a fait de moi dans le pays une espèce de dictateur. J'organise quatre bataillons de gardes nationaux. Ils seront prêts la semaine prochaine et sur pied; je fais nommer les officiers et je les nomme moi-même; à la préfecture, on m'écrit de faire tout ce que je voudrai, qu'on acceptera tout, j'assiste aux exercices, et à tout le monde je jure que les choses vont bien tourner. Il y a bien des paniques, il y en a eu surtout de la part des chefs de tous les degrés. J'ai le chagrin d'avoir eu trop raison dans ce que je pensais et croyais de ceux qui menaient les affaires. Vous rappelez-vous que vous avez cru que j'exagérais? Je n'aurais pourtant jamais pensé que les choses fussent ce qu'on les a vues. Enfin n'en doutez pas et dites-le à tous les Prussiens d'Athènes, qu'on se tirera de là. Je vous le répète : ma conviction arrêtée est que la victoire définitive va être acquise par nos troupes entre Metz et Châlons; rappelez-vous bien ce que je vous dis là. Avec tout cela, mes bataillons vont être sur pied la semaine prochaine. Mon pays en sûreté contre l'ennemi et contre la canaille, qu'est-ce que je vais faire après? Je puis pourtant quelque chose, n'est-ce pas? Enfin, à chaque jour suffit sa peine. Je ne vous écris que cela; je n'ai pas beaucoup de minutes. Tout le monde ici est bien. Pensez un peu à moi qui vous aime

tant et si sûrement, chère Zoé; vous savez cela. Dites à *maman* que je lui suis bien attaché. Mille affections à votre père et à Étienne. Je baise vos chères mains de tout mon cœur.

Château de Trye, 1er septembre 1870.

Non, Zoé, chère Zoé, ce n'est pas bien dit que de prétendre que je n'ai pas la pensée ni l'envie de vous écrire en ce moment. En ce moment comme toujours, j'ai l'une et l'autre, mais je n'ai pas toujours le temps, bien que ce que je fais soit bien insignifiant au milieu des grandes choses qui se traitent, ce qui, comme vous pouvez le croire, ne me rend pas plus aise. Mais enfin je subis les choses. En ce moment, je ne sache pas que les affaires aient encore commencé leur nouvelle phase, mais, d'heure en heure, nous attendons à savoir qu'il s'est fait quelque coup considérable dans le Nord. Tous les yeux de la pensée sont tournés vers Reims, Rethel, Montmédy, Metz et peut-être aussi vers Belfort. Il est difficile que cette indécision se prolonge beaucoup maintenant. Figurez-vous ce que je fais dans ce grand conflit, cherchant à maintenir la paix dans mes trente-sept communes, allant de l'une à l'autre. J'ai fini l'organisation de mes quatre bataillons, qui font deux mille hommes. Demain je vais recevoir et distribuer des fusils et des munitions qu'on m'envoie de Beauvais. Il faut avoir l'œil aux malfaiteurs chassés de Paris et qui se répandent dans les campagnes. Oui, je voudrais bien vous voir, je vous assure, et causer avec vous! Que de choses j'aurais à vous dire! Que de choses je vous dirai un jour sur tout ceci et de tout ceci! Adieu, je vous embrasse les mains bien tendrement et avec le respect le plus dévoué. Ne m'oubliez pas. Dites à *maman* que je l'aime de tout mon cœur et à votre père et à Étienne toutes mes affections. Adieu, chère Zoé.

Château de Trye, 14 septembre 1870.

Je ne sais, chères et bien chères amies, si cette lettre pourra partir, car les communications avec Paris sont sur le point d'être coupées. A tout hasard, je veux pourtant vous donner de nos nouvelles. Le village est encombré de fuyards, hommes, femmes, enfants, charrettes, bestiaux de toute espèce qui se

sauvent du nord et gagnent la Normandie. C'est une misère sans nom. Je passe ma vie à les faire loger, à les calmer, à leur trouver à manger. J'en ai vingt-deux dans la maison, des vaches dans le parc. Tout le pays s'enfuirait si l'on me croyait parti. Je ne bougerai pas et je tâche de calmer les imaginations. Je fais faire la garde chaque nuit contre les voleurs, qui me semblent bien autrement à craindre que les Prussiens. On nous a rejeté sur les Prussiens toute la lie de Paris et, sous prétexte de République, bien des coquins sont en l'air. Enfin, vous ne pouvez imaginer pareil tohu-bohu. A chaque minute, on croit voir arriver l'ennemi et on court à moi pour que je sauve tout. Le soir, je n'en puis plus d'avoir marché, piétiné, harangué, consolé, rassuré et fait rire les gens et cela dure depuis quinze jours et va *crescendo*. Ah! chère Zoé, comme je donnerais quelque chose en ce moment pour tenir dans mes mains celles de Zoé et de ma marraine! Ce sera pour plus tard. Diane est partie pour Copenhague avec Willy et Arthur et est arrivée heureusement. Elle a passé par la Belgique. Christine est bien et n'a pas peur. Madame de Gobineau prétend à chaque minute qu'elle a tous les airs de tête de Marika et c'est vrai et j'en suis charmé. Adieu.

Château de Trye, 8 octobre 1870.

Je reçois à l'instant vos lettres du 8 et du 15 septembre, chère Zoé, je ne sais si mes billets vous seront parvenus, ni si celui-ci vous atteindra davantage. Les postes, comme tout le reste, sont à moitié mortes et ne remuent guère pieds ni pattes. Nous sommes au milieu de la fournaise. Nos journées se passent à attendre l'arrivée des détachements prussiens et allemands et, quand ils sont passés, à en attendre d'autres. Tous les villages aux environs sont ou occupés par les troupes alliées ou dans le même cas que nous. On s'est battu hier à deux lieues d'ici : Gisors qui est à vingt minutes a tiré sur une patrouille et, malgré le maire, malgré le Conseil municipal et la majorité de la population, menacé de faire résistance. On a brûlé les pays qui se sont mis dans ce cas; nous sommes donc dans l'attente de savoir ce qui va se passer aujourd'hui, dans une heure, ou demain. Me trouvant l'autre jour à Beauvais, j'ai vu s'enfuir le préfet, et la ville rester sans direction,

sans gouvernement avec un corps prussien en marche pour l'occuper. La commission municipale m'a demandé mon concours comme conseiller général du département. Il y avait 800 gardes nationaux, mais la résolution était prise de ne pas essayer une défense inutile, la ville étant ouverte de toute part. La population était affolée de peur. Je suis allé avec la commission recevoir les troupes au moment où les rues étaient déjà pleines de uhlans et la grande place occupée. J'ai été assez heureux pour obtenir des conditions assez bonnes relativement et entre autres que les fusils et armes seraient conservés non brisés et rendus à la paix. Je suis donc bien populaire à Beauvais. Mais, de retour ici, la canaille de Gisors a prétendu que j'avais livré Beauvais, que j'étais né en Prusse, que madame de Gobineau était prussienne, que j'avais marié ma fille à un Prussien et qu'on avait parfaitement reconnu Ove[1] à la tête du corps prussien à Beauvais. De là fureurs; on a annoncé qu'on marcherait sur Trye pour me tuer; on y est venu en effet, mais on n'a pas bronché. Les communes des environs et la mienne sont venues m'assurer de leur dévouement, et, si j'avais été un peu fou, il y avait guerre civile; voyez comme le moment aurait été bien choisi! Les gens de Gisors ont voulu de même tuer leur maire, leurs conseillers, les gens sages, et se sont promenés pendant cinq jours ivres morts dans nos communes, reçus avec des injures par les paysans. Les uhlans sont entrés dans leur ville avant-hier, ils étaient cinq éclaireurs, on a fait feu sur eux. Ils ont riposté; mais personne n'a été atteint. Aussitôt, on a parlé de faire des barricades. On a enlevé une quinzaine de pavés. Puis la peur (qui est au fond de tout cela, quand l'ivresse ne l'étouffe pas) a pris le dessus; ceux qui avaient tiré se sont enfuis; les autres ont remis les pavés en place et ont rapporté leurs armes à la mairie. Mais les Allemands vont-ils se laisser attendrir par tous ces hauts et ces bas? Nous attendons à chaque minute ce qui va arriver. Tout cela est lamentable. Pour moi, comme les anciens bureaux ont été conservés, j'ai reçu l'ordre de partir le 10 pour retourner au Brésil. Je vous demande comme c'est à propos et possible! Voilà la situation. Je suis parfaitement persuadé que je m'en tirerai et n'en doutez

1. Baron de Guldencrone, officier de marine danois, gendre de Gobineau.

pas non plus, chère Zoé. Mais c'est tout comme et j'ai un certain sentiment qui n'est ni de l'ennui ni de l'envie de lâcher prise. Par exemple, j'ai de beaux accès de colère et j'ai rudement traité quelques rouges qu'on prétend féroces. Adieu, mille respects à *maman*. J'espère qu'elle va mieux; mille tendres affections aussi à votre père et à Étienne. *Gournay for ever!* J'embrasse tendrement vos mains chéries.

Château de Trye, 17 novembre 1870.

Je pensais à vous constamment depuis deux jours surtout et je ne m'expliquais pas pourquoi vous restiez si longtemps sans m'écrire, chère Zoé. J'imaginais qu'il y avait des lettres perdues, ce dont je suis constamment menacé, attendu que les postes circulent jusqu'ici à peu près et nous avons quelquefois des huit jours sans aucune nouvelle, soit que les Prussiens arrêtent les postes, soient que les routes soient coupées, soit qu'on se batte sur un point du parcours. Enfin votre lettre est arrivée avant-hier. Je l'ai trouvée triste, distraite, bien gentille comme à l'ordinaire, mais il m'a semblé que l'état de souffrance renouvelé de *maman*, vous préoccupait exclusivement dans ces jours-ci, ce qui est bien compréhensible. Je commence aussi à ne rien comprendre du tout à la continuation de ce triste état. C'est arrivé si subitement! Elle est si forte et si bien portante en elle-même! J'admets qu'il n'y ait aucun danger comme le disent les médecins et je m'en réjouis, mais il n'en est pas moins vrai que cela dure depuis quatre ans, et c'est insupportable. Je vois qu'elle est presque toujours couchée. Dites-lui bien combien je l'aime, que l'absence n'y fait rien comme à aucun des sentiments vrais que j'ai jamais eus dans ma vie et que ce sera un grand bonheur pour moi de pouvoir l'embrasser un jour de tout mon cœur. Mais quand? Dans ce moment, je suis ruiné absolument. L'Empire est tombé; mais tous les coquins sont restés au Ministère. On fait l'impossible pour me mettre en disponibilité et j'y suis en ce moment. Tout le pays est occupé. Nous avons ici infanterie et cavalerie, cinq cents hommes et deux cents chevaux. Il faut loger et nourrir tout cela. Vous pensez ce que cela peut être. J'ai les officiers au château, en tout une vingtaine d'hommes et dix ou douze chevaux et pas un sou. Tous les jours (car

nous sommes les avant-postes) il y a des combats autour de nous, ou du moins des coups de feu échangés entre les mobiles qui sont à Gournay, à Fleury et les patrouilles de uhlans. De là des morts, des blessés, des maisons et des villages incendiés, des réquisitions qui enlèvent les bestiaux et les fourrages. J'ai réussi à m'interposer entre le canton et l'autorité prussienne de sorte que je fais moi-même les réquisitions d'avoine, de paille, de viande, de tout. Cela est infiniment moins cher ainsi et surtout il n'y a pas de frottements désagréables en aussi grand nombre. Je crois que tout le monde s'est trouvé bien, excepté moi qui, du soir au matin, reçois des réclamations, des plaintes, des récris et cherche à accommoder les choses du moins mal possible et pendant ce temps on entend le canon et la fusillade, de temps en temps, à une lieue de nous. Nous ne voyons pas la fin de tout cela. C'est le pis. Que j'aurai de choses à vous dire plus tard! Avec tout cela je travaille encore. Il le faut bien. J'ai des projets immenses et je voudrais me tirer d'affaire et voir un rayon de jour quelque part, de quelque côté au milieu de ces profondes ténèbres. J'ai écrit à toute la terre pour voir ce que je pourrais faire et je dois vous dire que si quelqu'un a lieu de se plaindre des hommes, ce n'est pas moi. Des gens qui ne m'ont jamais vu et qui ne me connaissent que par mes livres me témoignent l'affection la plus vraie et la plus vive. J'imagine, ma bien chérie Zoé, que je me tirerai d'affaire; si non, ce ne sera pas pour m'être abattu. Mais aimez-moi un petit brin au milieu de tout; vous ne vous imaginez pas combien cela me rend heureux et me hausse le cœur d'y penser. Adieu. Mille affections encore les plus tendres, les plus dévouées du monde à *maman*, tous mes compliments à votre excellent père et au magistrat irréprochable. Adieu, vous, Amie, à revoir un jour. Je vous baise les mains avec le plus tendre respect.

Paris, 5 mars 1871, avenue Joséphine, 83.

Je voudrais que vous eussiez reçu ma dernière lettre, chère Zoé. Cela est possible. Mais j'en perds tant! Enfin si vous l'avez eue, vous m'aurez sans doute répondu et j'ai encore à espérer que cela me parviendra. Vous ne savez pas tout le plaisir et tout le bien que me fait votre souvenir et combien

je pense à vous et à Marika! Pour ne pas rester sur ce sujet-là qui ne finirait plus et que j'aime mieux ne pas commencer parce que je continuerais à l'infini à m'en parler à moi-même, je pense aussi que vous avez dit à Robert[1] de m'envoyer du tombéky[2] tout de suite. Si vous ne l'avez pas fait, qu'il n'y manque pas. Le voilà chargé d'affaires. J'en suis très content pour lui; mais qu'il montre d'abord son génie pour le service en ne me faisant pas languir en ce qui concerne le tombéky. J'ai eu bien des affaires depuis ma dernière lettre. Le Conseil Général de l'Oise s'est remué pour aviser à sauver la population d'une exaction de onze millions et demi que lui imposait le gouvernement allemand. J'ai été envoyé pour cela à Versailles et j'ai obtenu la réduction du tout à deux millions. On a eu tort de se vanter de ce triomphe et les Prussiens ont nié m'avoir fait cette concession, parce que les autres départements voulaient en obtenir autant. Là-dessus, on m'a mis en prison avec le reste du Conseil Général. Je n'en suis pas moins retourné à Versailles et j'ai obtenu de nouveau qu'on se contentât de deux millions. Je suis donc fort populaire en ce moment et en très bonne odeur au Ministère. Mais tout cela n'empêche pas que je voudrais bien la fin de cette situation. Si on me consultait ou si je pouvais seulement l'avouer, je voudrais qu'on me rendît Athènes. Mais ce n'est jamais arrivé. Patience. Je voudrais bien vous voir; je ne peux dire ni plus ni moins, si ce n'est que je voudrais bien vous voir. Comment va *maman*? Mettez-moi à ses pieds. Mille affections à votre père et à votre frère. Et le dessin? Et la musique? Comme je vivrais bien de tout cela si je pouvais être près de vous. Je pense que je ferai mon *grand roman*[3]. Il est enfin commencé! Mais il me faut moins de soucis. Adieu. Je vous baise les mains avec autant de respect et de tendresse que personne en a jamais eu pour personne.

Paris, 27 mars 1871, avenue Joséphine, 83.

Ce qui me met bien à l'aise, chère Zoé, c'est que je n'ai pas besoin d'entrer dans de bien grandes explications avec

1. Robert de Tascher de La Pagerie.
2. Tabac turc, pour narguilé.
3. Il s'agit des *Pléiades*.

vous pour vous expliquer, exposer et rendre sensible ce que je sens, ce que je pense, ce que j'éprouve dans ces temps-ci. Je suis persuadé que vous n'en perdez rien et que vous vous faites l'idée la plus exacte du monde de ma disposition d'esprit, de cœur et d'âme. Madame de Gobineau est partie avec Tingh[1] pour Copenhague. Je sais seulement leur départ de Trye, mais pas du tout comment les choses se seront passées en route. Une fois en Belgique, tout doit aller bien; mais tant qu'on est en France... c'est l'état sauvage. Elles ont dû prendre quelque chose comme une charrette pour gagner Compiègne. A peine parties, il est arrivé de nouvelles troupes d'occupation au château. Il faut payer pour tout cela et comme il n'y a plus que des domestiques, c'est au petit bonheur. Mais je suis fort consolé d'avance de toutes ces sortes de choses. Vous savez ce qui se passe ici? Nous voilà ville libre. Toute la canaille enrégimentée parade du matin au soir sur les boulevards. La place Vendôme est barricadée et garnie d'artillerie; le Gouvernement a tout cédé et concédé; mais comme chaque citoyen touche en ce moment six francs par jour, qu'il y en a peut-être, au plus bas taux cent mille d'enrégimentés, ce qui fait six cent mille francs et qu'avec les autres dépenses, on doit gaspiller à peu près deux ou trois millions par jour et qu'en attendant le Ministre s'est déclaré dans l'impossibilité absolue de tenir

MADEMOISELLE ZOÉ DRAGOUMIS

1. Christine.

les engagements pris avec les Allemands et de leur donner un sou, il faudra pourtant une solution. Je serais assez froid sur tout cela si mes affaires ne s'en ressentaient pas cruellement. Enfin, il n'y a qu'à tenir bien car, de même qu'on ne prend pas de quinine dans le fort de l'accès de fièvre, je pense qu'on ne doit pas se décider à rien dans une crise. Je suis d'ailleurs, plus persuadé que jamais que, de façon ou d'autre, je m'en tirerai. Mais que je voudrais vous voir, mon Dieu, chère Zoé! Vous ne devez plus penser à moi beaucoup, c'est de votre âge, c'est très naturel; je sais que vous avez de l'amitié pour moi; mais... le temps! Cette idée ne m'afflige pourtant pas infiniment et, comme vous pourriez croire, et je trouve une telle douceur à vous aimer comme je fais que je n'en demande pas extrêmement de retour. Je vous avoue que je pense à vous à toute minute et à Marika et que vous êtes pour moi de petites idoles bien servies. Mais les idoles ne sont pas forcées, dans leur conscience d'idoles, de rien faire ou moins de faire beaucoup pour leurs adorateurs. Cependant faites ceci pour moi de m'écrire le plus possible; voulez-vous bien? Que je ne fasse rien ou pas grand'chose, vous le pouvez comprendre. D'ailleurs, je demeure chez le Baron d'Avril[1] et je suis dans la rue toute la journée. Paris est désert; il y a des enfilades de quinze ou vingt maisons de suite fermées du haut en bas; toutes les boutiques de même. Si vous voyiez la rue de la Paix! Une solitude et des canons en batterie! Oh! nous sommes une grande nation! Adieu. Je suis aux pieds de *maman*. Dites-le-lui bien. Mille affections à votre père et à Étienne. Adieu encore, chère Zoé, aimez-moi un peu. *Gournay for ever!* Adieu. Mille respects tendres et dévoués.

Versailles, 27 avril 1871, rue de l'Orangerie, 41.

Chère Zoé, je suis resté à Paris en voyant l'insurrection éclater parce qu'elle était si facile à étouffer que j'ai cru qu'on allait le faire; j'y suis resté encore après, en pensant qu'on allait rentrer de suite, ce qui n'avait nulle difficulté; quand, enfin, j'ai voulu m'en aller, les chemins de fer ne marchant plus, je suis sorti à pied par la porte Maillot pour rejoindre

1. Parent de madame de Gobineau, ami de la famille. Il fut ministre plénipotentiaire.

Saint-Cloud et je suis tombé justement au milieu du premier combat à mon arrivée au pont de Neuilly. Forcé de rétrograder, j'ai vu l'attaque, j'ai vu l'effet des obus et des boulets sur les fédérés au milieu desquels j'étais; c'était très intéressant. Après cela, il m'a fallu rester trois semaines à Paris au milieu de toute l'insurrection et c'était vraiment curieux, je suis fort aise d'avoir vu cela, d'autant plus que beaucoup de gens prétendent qu'on y court des dangers horribles et rien n'est moins exact. La plupart des pillages dont on parle et ceux dont les journaux sont pleins, comme par exemple celui de la Légation de Belgique sont parfaitement controuvés et il n'y a pas un mot de vrai là-dedans. Il n'en est pas moins réel que cette misérable insurrection est une ruine et une honte comme on ne saurait l'imaginer. La population de Paris a diminué de moitié et grâce à tout le trouble que cela jette dans la nation, nous ne savons plus si nous n'allons pas ravoir l'Empire, ce qui, à mon sens, ne serait honorable pour qui que ce soit. Enfin, on a permis aux gens qui voulaient s'en aller de sortir de Paris et j'en ai profité. Me voilà ici. J'ai eu votre lettre et celle de Marika, chère Zoé, et j'en ai été bien heureux, je le suis encore car l'impression que me cause votre chère écriture ne dure pas une minute seulement. Écrivez-moi. J'ai trouvé M. Thiers fort bien disposé en ma faveur. Il m'a dit qu'il avait lu mes livres et qu'il s'y était intéressé beaucoup; qu'il arrangerait mon désir de ne plus retourner à Rio aussitôt que les affaires de Paris seraient terminées. Voilà où j'en suis. J'aurais voulu avoir Athènes et je l'avais demandé; mais c'était fort contre les usages. Je ne me le dissimulais pas. Mais j'aurais été si heureux de vous revoir! Comme, naturellement, je ne pouvais pas alléguer cette raison-là, tout le monde a été convaincu que je ne réclamais mon ancien poste que par excès de modération. Bref, vous aurez M. Pascal Duprat, à ma place. Je suis ici, dans une chambre au deuxième étage, chez un très petit bourgeois et je n'ai qu'un canapé pour lit. Tout cela m'est fort égal. Chacun est ici campé de cette façon-là. Quarante-trois députés logent dans un dortoir fabriqué au milieu de la Galerie des Glaces au palais. Jugez de l'encombrement. Il y a cent à quatre-vingt mille hommes de troupes ici seulement. On a besoin de beaucoup de patience quand on

vit au milieu d'un temps comme celui-ci. Vous rappelez-vous que vous me trouviez exagéré dans tout ce que je pensais sur l'avenir?

Versailles, 28 mai 1871.

Chère Zoé, j'ai reçu votre lettre très aimée (car vous aimant comme je fais ne faut-il pas que j'aime aussi votre pensée écrite et les caractères formés par vos doigts?) J'avais l'idée de répondre à tout; je ne répondrai à rien. Je suis trop sous l'impression de la prise de Paris. J'en viens. Ma vieille belle-mère[1] et mon beau-frère Jules demeurent sur la place de la Trinité. Quand j'ai vu que cette église avait été prise d'assaut par les troupes, j'ai voulu voir ce que bonne-maman était devenue avec ses quatre-vingt-sept ans : elle n'a eu nullement peur. Un obus a emporté une partie de son balcon; un boulet a fracassé le montant en pierre de la fenêtre. Elle n'a pas sourcillé. Le spectacle général était à ne pas oublier. On donnait peu de permis d'entrer et surtout de sortir de la ville. Je n'ai vu d'autre voiture que la mienne. Vous figurez-vous Paris sans une voiture? Près des portes, tout rasé, les portes même; les boulets avaient fouillé, ravagé le rempart. Des pans de murs, rien de plus et un désert!.. Cependant, à quelque distance de là, le jardin d'Auteuil, une belle verdure, les sureaux en fleurs et puis trois canons tournés sur Paris, des troupes qui passent. Arrivé à la hauteur du pont de l'École Militaire, la ville entière se développe en éventail devant les yeux. Il faisait un ciel magnifique, tout bleu et au travers de cet azur montaient d'immenses colonnes de fumée. Les Tuileries, le Ministère des Finances, le Conseil d'État, des maisons, partout, rue du Bac, rue Royale, rue de Rivoli, rue du Temple, brûlaient. J'eus peine à reconnaître les Champs-Élysées, non que les arbres fussent abattus, mais il y avait des barricades partout et ce n'était nullement la physionomie accoutumée. Un silence de mort, peu de passants; deux petites filles portant une robe à volants empesés au bout d'un bâton. Il y a des femmes qui font des toilettes insensées dans ce moment-ci. Au fond, soyez-en sûre, le moral n'est nullement changé. J'arrive dans la rue Miromesnil près de la place Beauvau. Passent quatre ou cinq soldats de la ligne avec un enfant

1. Madame Monnerot vivait rue de Châteaudun avec son fils Jules.

équipé comme eux tenant un fusil à sa taille. Les femmes du quartier me disent : « Ah! Monsieur, vous n'avez pas idée! Ce chérubin! c'est un petit ange! Pauvre amour! — (On lui aurait donné huit ans; il paraît qu'il en a douze.) — Imaginez-vous qu'hier une femme a tiré sur lui un coup de revolver et l'a blessé à la main gauche. Il a fait feu sur elle et l'a tuée raide. » Voilà les mœurs. Les femmes tirent sur les enfants qui les égorgent. Je suis parfaitement convaincu qu'il n'y a pas un exemple dans l'histoire d'aucun temps et d'aucun peuple de la folie furieuse, de la frénésie fanatique de ces femmes. L'une, toute jeune, portant au sein un enfant de six semaines à deux mois qu'elle allaitait, s'approche d'un factionnaire sans défiance et le tue à bout portant d'un revolver qu'elle cachait dans les langes du nourrisson. Par centaines, elles couraient de maison en maison mettant le feu partout; jetant du pétrole dans les cours, sûres d'être prises à la fin, méprisant absolument la mort. On en a fusillé deux cents avant-hier sur la place de la Concorde. Elles ont empoisonné des soldats en se présentant comme amies avec des verres de vin ou d'eau-de-vie. Ce sont des furies comme aucune imagination n'en a rêvé et l'objet de la haine principale des soldats et du peuple. La place de la Concorde est en décombres; une partie des Statues a disparu; les grandes fontaines du milieu sont pleines des membres déchirés de leurs naïades; à l'une un obus a abattu la tête, à l'autre la poitrine est déchirée; une troisième est renversée en arrière levant les bras au ciel; c'est terrible à voir. Un des grands dieux marins qui soutiennent les vasques du dessus a le corps ouvert par un boulet et le minium rouge qui apparaît sous la peinture de bronze le couvre de plaques vraiment sanglantes. Toute cette poésie-là est aussi réelle et aussi affreuse que la réalité. Mais de la réalité, en voici. Sur la berge, devant le ministère des Affaires étrangères, étaient étendus les cadavres de deux insurgés. Leurs pieds, sans souliers, trempaient dans l'eau. Un haillon leur couvrait la figure. De l'autre côté de la rivière, il y en avait vingt-cinq à trente couchés les uns à côté des autres. Devant ce tas, étaient réunies des femmes, des jeunes filles, des enfants qui les regardaient avec une curiosité affreuse et ne pouvaient s'en détacher. Le crime d'incendie crée naturellement une

telle épouvante que sur le soupçon seulement on est arrêté et en danger d'être fusillé sans procès. Il y a une terreur partout qui est sans nom et qui s'étend jusqu'à Versailles, où les Communards enragés, errant partout, menacent de jeter du pétrole par vengeance. Les convois des prisonniers qu'on amène donnent un spectacle plus affreux peut-être encore que Paris. On les voit défiler au nombre de cinq à six cents, quelquefois jusqu'à quinze cents, déguenillés, sales, farouches; les femmes marchent en tête — tous têtes nues, sous le soleil, sous la pluie battante. Comme de Versailles à Paris il y a plus de quatre lieues, ces misérables venant quelquefois de l'autre bout de la ville n'ayant ni dormi, ni reposé depuis dix jours, ivres d'eau-de-vie, de fanatisme et de méchanceté, sont frappés en route par le soleil et tombent comme foudroyés sur les bas-côtés du chemin. On a amené deux charrettes pleines de ces morts. Comme il n'y avait pas de place pour les loger, cinq à six mille sont restés quarante-huit heures de suite, à la pluie battante, dans la boue. Il y a des femmes en quantité, j'ai vu des jeunes filles de quatorze à quinze ans. Les hussards qui les escortent frappent dessus à coup de sabre. J'ai vu fendre la tête d'un homme qui n'avançait pas, et il criait et pleurait tout couvert de sang. La foule des spectateurs applaudissait, riait, était charmée et parmi ces spectateurs une quantité de messieurs et de dames. Ça a toujours été mon opinion que le XIXe siècle était une époque de grande moralité, de perfectionnement singulier du point de vue de la générosité et des sentiments humains; que les mœurs y étaient fort adoucies par le bien-être général et que la férocité des caractères n'était à chercher que dans les ténèbres du moyen âge. Je vois que je ne me suis pas trompé. Sur les promenades de Versailles, on voit des soldats traînards revenant de Paris et entourés de promeneurs qui les interrogent : — Moi, j'ai tué une femme, dit l'un, — Moi, j'ai expédié d'un coup de baïonnette un enfant incendiaire. — Vraiment? mon ami, dit une dame respectable, son livre de messe à la main; et elle lui donne de l'argent. — Comme je comprends la juste indignation qu'éprouvent toutes ces âmes sensibles quand elles entendent parler des mœurs féroces de l'Orient! Car vous avez des mœurs féroces, ma pauvre marraine, vous ne pouvez pas le nier! Je

me demande, cependant, si on n'est pas plus en sûreté dans le quartier le plus sauvage de l'Acarnanie que dans les rues de Paris. Enfin tout va s'apaiser, pour un temps. Il reste une population profondément pervertie, nombreuse, frémissante de colère, qui avant peu de temps se fera un sujet d'orgueil des abominations qu'elle a commises, qui contemplera comme un témoignage de sa force les ruines branlantes des monuments détruits par elle, qui vantera ses morts comme des martyrs et qui sera singulièrement encouragée dans sa scélératesse par la platitude, la lâcheté et l'ineptie de ce qu'on appelle les Conservateurs, je n'ai jamais pu savoir pourquoi, car ils ne conservent rien. Si, seulement, nous pouvons avoir une embellie de quelques années, nous serons fort heureux. Il ne faut pas que notre ambition s'étende plus loin. Adieu, chère Zoé, adieu, chère Marraine. Je suis aux pieds de *maman*. Je vous aime toutes de bien bon cœur. Quand je saurai quelque chose pour mes futurs projets, je vous le dirai. Adieu encore, j'embrasse vos quatre petites mains bien respectueusement et bien tendrement.

Stockholm, 10 juin 1872.

Me voici arrivé au fond du nord, chère Zoé[1]. J'ai rêvé quelquefois que je retournerais à Athènes; mais les rêves qui se réalisent sont très rares et celui-là est resté dans la règle. Enfin, voilà encore une crise de ma vie terminée. Celle-là a duré quatre ans. Je trouve cela très raisonnable. J'avoue qu'elle m'a quelquefois désespéré. J'avais aussi bien des causes à la fois soit d'impatience, soit de chagrin, et la fièvre par-dessus le marché. Enfin c'est au bout. Commençons autre chose. Je suis bien désireux d'apprendre ce que vous pensez de ma *Walkyrie* et si elle vous aura fait plaisir. J'y tiens beaucoup et j'ai des raisons pour cela; mais toutes mes raisons m'abandonneront si vous n'êtes avec elles. Me voilà donc ici. J'ai vu le comte Rosen qui se rappelle beaucoup d'Athènes. Il a fait un grand tableau dont je ne sais ce que vaut la peinture, mais une photographie que j'en ai vu m'a fait plaisir. Tout ce qui me rappelle Athènes me devient cher. Imaginez-vous, chère

1. Gobineau venait de prendre possession du poste de ministre à Stockholm, où il devait demeurer jusqu'à sa retraite, en 1876.

Zoé, que Stockholm est charmant comme une ville de contes de fées. Vous savez que c'est sur le lac Mälarn et moitié sur terre ferme, moitié sur une quantité d'îlots. Ne pensez pas là à une ville du nord; ce sont palais à l'italienne, belles maisons gaies et entourées d'arbres, des places avec du gazon et des statues (quelque chose d'historique dans ce genre : Gustave-Adolphe, Gustave Wasa, Gustave III, Charles XII et puis Berzélius, etc...). Les navires mêlent leurs mâts à tout ce luxe et à cette apparence champêtre et, ce qui est étrange, la chaleur, dans cette saison, est effroyable. La nature est obligée de hâter l'éclosion de tout parce que l'été dure peu et pour que la vie se développe encore plus vite, il n'y a pas de nuit, car on ne peut nommer nuit un crépuscule tout lumineux qui commence à 10 heures du soir pour finir à 1 heure du matin dans les clartés du soleil. Trouvez-vous cela joli? Maintenant, la cour est fort brillante. Il y a le Roi qui est un homme fort spirituel et aimable. (Il a écrit des poésies charmantes), la Reine mère, la princesse Eugénie, le prince Oscar, le duc de Dalécarlie et vous voyez d'ici le nuage de grandes maîtresses, de dames de cour, de chambellans, d'aides de camp qui entourent tous ces grands personnages avec la noblesse suédoise par-dessus le marché et c'est une fort bonne noblesse. Le corps diplomatique est nombreux et je l'ai vu l'autre jour chez le ministre d'Angleterre Jerningham où j'ai dîné. Il se retire malheureusement à cause de son âge et on nous annonce à sa place Erskine, ce dont je me passerais. Mais tout ne doit pas être rose dans la vie et ces contrariétés-là me contrarient si peu que le ciel fait très bien de ne pas s'en gêner avec moi. Quant à ce que je fais, je fais d'abord mon métier, qui n'est pas très compliqué ici. Mais le pays m'intéresse beaucoup et il est probable que je ferai plus tard un livre sur la Suède. En attendant, je vous ai dit, je crois, que je publierais un volume de nouvelles. On l'imprime en ce moment, y compris cette *Akrivie Phrangopoulo*[1] que j'avais écrite pour vous, pour la *Pandore*[2], à Rio et que je n'ai pu vous envoyer. Mais il fallait faire le volume plus gros et j'écris la *Danseuse de Shamakha*[3],

1. Un des contes de *Souvenirs de Voyages*.
2. Revue publiée par Nicolas Dragoumis, le père de Zoé.
3. Une des *Nouvelles Asiatiques*.

en ce moment. Quand cela sera fait, je ferai la seconde partie des *Pléiades* qui continue à être, je pense, le meilleur roman que j'ai fait jusqu'ici. En même temps, je vais commencer ces jours-ci le buste de la petite Paulette de Rémusat, pauvre enfant que j'aimais beaucoup et qui est morte au printemps. Ainsi arrivera le mois d'août où je retournerai en France pour quinze jours pour le Conseil général. Voilà à peu près ma destinée d'ici à deux mois. Adieu, Zoé, chère Zoé, si vous saviez combien l'absence et le doute du temps où je vous reverrai vous écarte peu de mon cœur!

Stockholm, 1er juillet 1872.

Vraiment, je vous assure que la Suède est un délicieux pays. Il y a des peintres de paysages vraiment très distingués et c'est assez naturel car la contrée est ravissante. Imaginez-vous, en charmant, le juste contrepied de ce que vous avez autour de vous. Ici ce ne sont pas ces teintes sèches et finies, d'une couleur si nette et si pure en même temps que si douce; ici tout est dessiné miraculeusement (vous voyez que je me transporte d'esprit et de cœur auprès de vous, chère Zoé). Mais là (où, au fond, j'aimerais mieux ne pas être et où je suis) c'est une transparence d'opale et une délicatesse de tons que rien ne peut exprimer et de belles forêts, des chênes splendides et ce feuillage découpé et si frêle du bouleau, le plus élégant des arbres, et des lacs merveilleux et, pour achever la rivalité, au-dessus de tout cela, cette mythologie du Nord qui n'est pas la vôtre, mais qui n'est ni moins sublime, ni moins céleste. Par exemple, ce qui est moins céleste et peu sublime, c'est ce qu'on appelle le *Skaal*, c'est-à-dire l'habitude de porter des santés indéfiniment. Vous connaissez mon incapacité complète à cet égard. Le ministre d'Angleterre, M. Jerningham, en est devenu complètement abruti; le ministre de Danemark passe sa vie à être gris. Tout le monde ici trouve cela charmant et une jeune fille qui voit l'homme qui l'intéresse dans cet état-là, n'imagine rien de plus touchant. Je ne serai pas fâché de voir la petite mine de ma marraine dans une circonstance analogue. Qu'est-ce qu'elle dirait? Mais surtout, qu'est-ce qu'elle ferait? Mais ce dont je ne reviens pas, c'est ce jour indéfini qui n'a pas de bornes. Le soir, à dix heures et demie,

j'écris sans nulle difficulté. A minuit on lit très bien dans la rue. Nous allons payer tout cela; huit mois d'hiver et quel hiver! Là le jour commence à dix heures et finit à trois. Enfin on fera ce qu'on pourra.

26 juillet 1872.

Vous avez bien raison et vous me connaissez quand vous devinez ma joie de ne plus être enchaîné aux salons et aux mille soins minuscules et stériles de Paris! Vous ne pouvez vous imaginer comme on est à l'aise ici; comme ce peuple est sensé, occupé, sage; pas de révolution, pas question de ces violences sauvages de la canaille; tout le monde laisse vivre tout le monde. Les femmes ont presque toute l'instruction publique des enfants entre leurs mains; elles travaillent dans les maisons de banque; on leur fait une indépendance dans tout ce qui se peut. L'indépendance vraie et la liberté personnelle éclatent dans tout. Il n'y a pas de haine de classe; la noblesse vit familièrement avec la bourgeoisie et le peuple. Avant-hier le Roi, partant pour Aix-la-Chapelle, m'a invité à déjeuner tête-à-tête avec lui pour lui faire mes adieux. Il m'a montré un grand et vraiment beau paysage qu'il vient d'achever pour l'Exposition de Vienne. Wahlberg, un paysagiste suédois qui vient d'obtenir la médaille d'or à l'Exposition de Paris, est arrivé; les gens de la cour, les aides de camp, tout le monde l'a accueilli comme un ami, sans cette jolie morgue qui nous est particulière à nous autres doués et qui ne sommes pas bons à grand'chose, et puis le pays est si beau et d'une beauté si distinguée!

Stockholm, 14 octobre 1872.

Chère Zoé, je vous envoie la *Reine Mab*[1], vous avertissant seulement qu'elle est beaucoup plus jolie que cela. Vous savez que nous avons perdu le roi Charles XV. Nous avons donc passé notre temps en cérémonies funèbres, et en réceptions de cour. Tout cela était fort beau. La Suède est une vieille monarchie, riche d'un vieux luxe; on n'y a pas les yeux ennuyés par ces somptuosités de tapissiers et de décorateurs qui font toute la gloire des palais modernes et qui ont été achetés hier.

1. Une sculpture de Gobineau.

Ici, ce sont vieux tapis des Gobelins, tapis et statues, tentures anciennes, vénérables, et des faisceaux de drapeaux provenant de la guerre de Trente ans et des campagnes de Charles XII. Il y a des grands seigneurs vrais et des croix qui ne datent pas d'hier; ensuite, il y a de très jeunes et très jolis visages. C'est miraculeux comme les Suédoises sont jolies et si j'écrivais à ma marraine, je ferais une dissertation sur leur coquetterie à propos de la sienne. Mais vous, Zoé, ces choses-là ne vous regardent pas, vous êtes trop grave. Le costume de cour pour les femmes est admirable; tout noir avec les manches blanches, cela ne varie jamais. Je ne puis vous dire à quel point les femmes sont charmantes comme cela. C'est absolument, surtout en deuil, où l'on ajoute le chaperon de velours noir et une pèlerine blanche à pointe avec le voile, c'est absolument le costume de Catherine de Médicis. Avec tout cela, voilà l'hiver. Le ciel est très noir, les jours diminuent, diminuent, dans quinze jours nous commencerons à n'y plus voir clair beaucoup. De 9 heures à 3 heures, pas davantage. Cela durera ainsi deux mois. Il va faire un froid du diable. Je suis on ne peut pas plus anxieux de voir cela. Les arbres se dépouillent avec une rapidité sans nom. Il n'y aura plus bientôt que les pins et les sapins de vert et par-dessus leur dos, la neige. Brou! Et vous qui êtes dans le soleil et dans l'air bleu! Mais nous allons voir tout ça. Je vous avoue que l'autre jour, je me suis trouvé à la lettre hébété de travail. Cela a duré deux jours pendant lesquels j'ai lu un roman de miss Kavanagh, *Béatrice*, qui était encore beaucoup plus bête que moi, cela m'a remis peu à peu. J'ai recommencé à travailler. Décidément *Akrivie Phrangopoulo* a beaucoup de succès dans le monde et cela, je ne m'y attendais pas. Vous l'aimiez, ce qui est le principal. Prokesch en dit des merveilles et tout le monde use de ce ton-là. Je ne l'aurais pas cru. Mais je crois que mes *Nouvelles Asiatiques* vaudront mieux encore, bien que les uns me comparent à Mérimée et les autres à Voltaire. Je crois décidément que j'ai inventé là quelque chose. J'ai commencé un nouveau buste, la *Béatrice* du Dante, pas celle de miss Kavanagh. Cela vient assez bien.

Stockholm, 17 avril 1873.

J'ai mon atelier encombré. Je fais mon nouveau buste *A flower*. Mais ce n'est rien. Je suis très préoccupé d'autre chose avec l'admirable bon sens que je mets dans tout ce que je fais, j'étais absorbé dans le suédois. C'est ce moment que le diable prend pour me jeter dans une aussi grande entreprise que j'en aurai jamais fait. Je l'ai commencée, mais Dieu sait quand je l'aurai finie. Je vais faire dans une forme dramatique un tableau aussi saisissant et aussi grand que possible de la Renaissance italienne. La scène, ou le paysage, comme vous voudrez, c'est toute la péninsule, depuis les Alpes jusqu'au détroit de Messine : Rome, Florence, Naples, Milan, Venise; les personnages tous vrais, historiques et il s'agit d'en faire des portraits ressemblants : les souverains, les hommes d'état, les artistes, les poètes, les philosophes. Le lien du sujet sera la passion commune de l'unité de l'Italie, voulue de différentes manières, le développement des efforts pour l'atteindre, la catastrophe, l'impossibilité d'y parvenir. Le temps embrassera une période comprise environ entre 1470 et 1560. En somme, figurez-vous une immense fresque. J'ai très bonne espérance, attendu que je vois tout sous mes yeux, aussi clair que si je le touchais des mains matériellement. Mais je suis encombré de livres italiens qui font concurrence aux livres suédois et ce serait, dans ma tête, un désordre bien regrettable si jamais il y avait eu de l'ordre.

Stockholm, 3 octobre 1873.

Il est bien possible que la Suède et la Norvège soient trop froides et trop âpres pour vous et ce serait naturel. Ce que vous avez est si beau et ce que vous trouvez beau l'est si réellement et d'une manière si complète, que vous ne pourriez sans doute admettre autre chose. Cela n'empêche pas que précisément parce que la Suède est l'antithèse de l'Orient, elle n'ait aussi de la beauté et bien du charme. Je ne crois pas qu'il n'y ait rien de plus splendide au monde que le soleil levant derrière le Pentélique. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus doux, de plus féerique, de plus idéal que le matin se levant un peu pâle, un peu triste, avec un sourire si doux à

travers les brumes et les brouillards des lacs et les feuillages fins, légers, tremblants du bouleau. Dans le premier cas, l'aurore aux doigts de rose est visible et grandiose dans sa magnificence; dans le second, c'est une fée blonde et blanche, et si svelte! Décidément, ce sont des spectacles admirables tous les deux. Mais faut-il vous l'avouer? Les brouillards et les bouleaux, je me rappelle de les avoir vus dans une autre existence et, certainement, il m'est arrivé bien des choses sous ces chênes-là ou sous leurs pères. Voilà pourquoi j'aime la Suède et la Norvège.

Stockholm, 3 août 1874.

Chère Zoé, je ne suis pas trop mieux, je ne suis pas trop mal. Je me maintiens, comme le tombeau de Mahomet, en l'air. Il va arriver ici à l'occasion du Congrès préhistorique, un médecin préhistorique qui prétend qu'il va me guérir, c'est-à-dire me rendre mes forces. C'est la seule chose dont j'aie besoin, n'en ayant pas du tout. Nous allons voir. Voilà pour ma santé, n'en parlons plus. Je suis bien fâché de ne pas avoir de vous le plus petit dessin ou calque. Je ne me figure pas du tout où vous en êtes et je vous en prie, tirez-moi de cette ignorance. Envoyez-moi quelque chose, que je puisse me faire une opinion quelconque. J'y tiens beaucoup. Vous avez raison pour Schumann. J'ai entendu de lui des choses de toute beauté. Mais ce ne sont jamais que des places, des fragments et à côté il y a des ombres opaques. Le comparer à Beethoven, ce serait de la folie; mais en beaucoup de parties je trouve qu'il a des grandeurs que Mendelssohn ne connaît pas. Somme toute, quand je l'écoute, je n'ai pas confiance à l'avance. Vous avez lu *Ternove*[1]. Franchement cela ne vaut pas grand'chose : c'est froid, sec et systématique. Le mieux de beaucoup, ce sont les personnages secondaires, Bahurot, Giraro, Bartamieux, Marjevol. Les femmes sont insignifiantes. Diane le préfère parce qu'il n'y a pas de vie et que les chapitres sur la retraite de Gand sont de l'histoire vraie et, à ce propos, qu'est-ce que Diane m'écrit donc? Elle me fait un réquisitoire complet contre les *Pléiades*, qui, à ce qu'il paraît, sont expressément contraires aux canons des conciles, aux décrétales, aux Clémentines, aux

1. Paru en 1847.

bulles pontificales et fort hérétiques. Elle ajoute que vous ne pouvez pas souffrir ni le prince, ni Aurore, bien qu'indulgente pour le reste. Chère Zoé, ne me donnez pas ce chagrin-là. Avec Diane, je ne me donne pas la peine de discuter, parce que le moindre contact de sympathie n'existant pas entre nos esprits, ce serait de toute inutilité. Mais vous et Marika, je ne veux pas vous laisser vous égarer. Tous les journaux, même ceux qui m'attaquent, considèrent les *Pléiades* comme un livre hors ligne. Je n'ai jamais eu l'honneur de faire tant de bruit. On me compare à Gœthe, à Stendhal, à Cherbuliez, à l'Astrée, à je ne sais quoi, à Mérimée; il faut les laisser dire. Pour beaucoup de gens qui ne sont pas les premiers venus, c'est un livre capital : Lytton dit et écrit que c'est un livre de génie; Prokesch la même chose. Croyez-moi, ne vous mettez pas dans cette bande opposée, cela me ferait de la peine, parce que vous aurez tort. Les *Voiles noirs*[1] diront plus que les *Pléiades*; mais les *Pléiades* ont dit tout ce qu'il fallait dire au moment où je les ai écrites et soyez certains que ce n'est pas un *roman* et qu'il faut les juger autrement qu'un roman. Par-dessus le marché, dites-vous bien qu'il faut que j'aime ma chère Zoé comme je l'aime pour me donner la peine d'en tant dire sur un sujet pareil.

Rome, 29 novembre 1876.

Me voici donc à Rome[2], chère Zoé et le premier aspect m'a étonné plus que charmé. J'avais encore plein les yeux du délicieux aspect d'Athènes, de ce ciel si fin, même et surtout dans les tons gris, de la gaieté des monuments, de cette liberté qui est dans tout. Le grandiose, le monumental, le grave, le solennel, le triste de Rome m'a un peu tenu en respect et dans un jour c'était pourtant fini et je suis ravi de ce que je vois. Des musées je ne vous dis rien. C'est beau, cela va sans dire. Je l'apprécie ce que cela vaut, vous en êtes sûre. Mais ce qui me ravit partout, c'est l'art vivant, actuel, comme aussi la nature vivante. Pour le premier, ma foi, ce n'est pas distingué.

1. Ouvrage qui n'a jamais vu le jour.

2. Gobineau venait de faire un voyage en Europe en compagnie de l'empereur don Pedro. Il avait passé quelque temps à Athènes, où il avait revu les Dragoumis.

Un reflet de Paris et rien davantage. Pour le second, ma curiosité est extrême. Il est magnifique de voir les restes d'un passé qui va s'éteignant peut-être, mais avec une noblesse infinie et les grandes Galeries des Palais cardinalices ne sont pas la première chose venue. Il faut que je voie le Saint-Père, il faut que je voie les ministres italiens. Il faut que je voie le cardinal un tel que je connais de longtemps. Il faut que je voie la princesse une telle que je ne croyais pas ici et qui est une ancienne amie, bref je suis fort mondain et n'imagine pas que je puisse partir avant une huitaine de jours. J'ai vu, entre autres belles choses, le palais Farnèse où demeure l'Ambassadeur de France près du roi d'Italie. M. de Noailles m'a tout montré hier. Savez-vous que des salons et des salles à manger, dont les plafonds sont de Carrache et du Guide disent quelque chose à l'imagination tout autant qu'aux yeux? Il y a mille choses dont je ne veux pas vous parler parce que cela me mènerait trop loin. Pauvre Athènes! J'y ai passé encore de bien charmantes semaines cette fois-ci. En en sortant, l'Adriatique m'a été aussi dure qu'elle a pu; nous sommes restés vingt-quatre heures de plus que notre dû à nous faire secouer comme dans un panier à salade. J'aurais dû être malade, mais l'esprit de contradiction! Adieu, pensez à moi un brin, moi j'y pense beaucoup. Écrivez-moi un mot poste restante à Milan et adieu pour cette fois-ci. Je vais reprendre le cours de mes courses. Mes respects à votre belle-sœur, mes amours, aux enfants. Adieu. Je vous embrasse les mains bien tendrement.

Stockholm, 24 janvier 1877.

Rome m'a plu beaucoup. Mais Athènes reste incomparable. D'ailleurs j'ai mes raisons. Je n'ai pas besoin de les dire par le menu. Vous en savez le meilleur. Au revoir. Je n'aurai pas de cesse que je ne sois encore dans le petit salon. A Milan, je suis resté deux demi-journées, mais un grand jour au lac de Côme à Belaggio, où j'ai arrangé tout pour mon monument. Je pense que le marbre doit être avancé et j'irai le finir cet été. A Vienne, deux jours avec Vogüé qui m'a mené voir les merveilleuses collections de dessins de l'Albertine. Il y a des Raphaël fort intéressants. A Berlin je suis resté douze jours. J'ai vu le prince et la princesse impériale; j'ai dîné chez

l'empereur Guillaume qui a été parfait pour moi et l'Impératrice m'a fort touché par les choses charmantes qu'elle m'a dites. La Princesse Impériale aime les *Pléiades*, ce qui ne m'a pas trouvé ingrat. J'ai passé ma vie auprès de madame de Schlenitz[1], une amie incomparable, et elle m'a mené voir les *Meistersänger*. Quand on vous dira du mal de cet Opéra, concluez-en que celui qui vous parle est un âne. C'est ce que vous pouvez penser de plus charitable et je suis toujours pour la modération. Un télégramme du duc Decazes m'est arrivé me mandant à Paris. J'y suis allé. Là on m'a déclaré que mon poste étant un joli poste, on me priait de me faire mettre à la retraite parce qu'on désirait l'avoir. Du reste, on m'a promis monts et merveilles. La négociation a duré une dizaine de jours. Au bout du compte, on ne m'a rien donné du tout que l'invitation pressante de retourner à Stockholm, sans cela on me supprimerait même mes frais de voyage. Ce même temps, on a mis de côté M. de Saint-Ferréol de Copenhague, le comte Armand de Lisbonne, le ministre en Perse, le ministre au Brésil, on en va faire autant à deux ou trois ambassadeurs et les autres suivront. C'est une giboulée de ministres qui tombent comme des fleurs de pommier. J'espère que j'ai un style relui. Donc, je vais quitter le service, dans un mois ou deux. Cela a des inconvénients d'argent. Mais je suis ravi de reprendre ma liberté et vous allez voir que je vais me tirer d'affaire. Ainsi ne vous inquiétez pas pour moi de cette bourrasque. Ne plus avoir à considérer comme ses chefs de pareils drôles! Quelle félicité! Il y a deux ans, ç'eût été pourtant une catastrophe. En ce moment, ce ne sera qu'une gêne momentanée. Ainsi tout va bien[2]...

GOBINEAU

1. L'ami de Cosima Wagner.

2. La totalité des lettres de Gobineau à Zoé Dragoumis paraîtra bientôt en volume, à Athènes, aux éditions Castalie.

LA CRISE DE L'EUROPE DANS LE MONDE

LE XIXE SIÈCLE

Il y a manifestement une crise de l'Europe : après une longue période de prédominance, qui semblait aux contemporains devoir durer toujours, le vieux monde voit, pour la première fois, son hégémonie contestée. Mais ce qui risque d'être mis en cause de ce fait, c'est, avec la destinée d'un continent, celle de toute une forme de civilisation. Sous son aspect le plus grave, la crise est là.

Des civilisations aussi raffinées que la nôtre ont existé avant nous — la Chine, la Grèce, le Grand Siècle; mais elles n'étaient que rudimentaires dans leur outillage, leur équipement, comme disent les Américains. La phase présente de l'évolution humaine se caractérise essentiellement par la prépondérance du progrès matériel, elle s'exprime dans la conquête par l'homme des forces naturelles, naguère encore pratiquement inutilisées. Il s'agit d'une exploitation intensive, d'un aménagement humain de la planète, qui s'exerce — jusqu'ici presque uniquement — sous la direction de la race blanche ou, pour employer une autre expression qui lui est à peu près synonyme, sous l'égide de l'Occident. Les principes et les méthodes qui ont permis cette foudroyante conquête sont originaires de l'Europe nord-occidentale; ils remontent à la révolution indus-

trielle de la fin du XVIIIe siècle, et c'est bien là qu'est le point de départ, mais leur application intense n'a vraiment été effective que durant les vingt dernières années. Nous commençons seulement à prendre conscience des conséquences incalculables qui peuvent en résulter.

Je n'ignore pas le ridicule de ceux qui disent : « Nous autres gens du moyen âge », ou de ceux qui seraient aujourd'hui tentés de se sentir des « quaternaires conscients ». Nous avons pourtant l'impression de voir naître sous nos yeux un âge nouveau de l'humanité, qui, comme celui du fer ou du bronze, aura sans doute plus tard son nom, que nous ne pouvons nous-mêmes lui donner. Car le ferment, à proprement parler révolutionnaire, des nouvelles méthodes de production industrielle dépasse de beaucoup le domaine propre de la production : il travaille la vie sociale, pénètre jusque dans l'intimité de l'individu, faisant craquer, nous le voyons bien, l'armature plusieurs fois millénaire issue d'un passé préhistorique, entraînant la revision des rapports de l'homme avec la nature, avec les autres hommes, transformant non seulement les techniques anciennes, mais les morales elles-mêmes, bouleversant l'équilibre des continents et des races. Le passage de l'outil à la machine, qui est le nœud de la révolution et qui s'opère devant nous, ouvre peut-être le problème humain le plus troublant qui se soit posé depuis les temps néolithiques, encore présents du reste dans les formes traditionnelles de nos plus vieilles sociétés. L'adaptation respective des diverses races ou des divers continents à ce fait nouveau, qui est énorme, constitue la crise fondamentale de notre époque et l'épreuve de chaque société : il se peut que la répartition géographique de l'hégémonie dans le monde en sorte complètement transformée. C'est ici que la crise de l'Europe s'emboîte en quelque sorte dans cette crise, plus générale, d'une civilisation.

Tel paraît être à peu près le fond du tableau, mais il faut situer avec plus de précision le mouvement des faits qui se déroulent sur le devant de la scène. La guerre et l'après-guerre y ont introduit des éléments perturbateurs, qui rendent exceptionnellement complexe la crise généralisée que le monde traverse depuis 1929 : on y peut distinguer en effet plusieurs

aspects différents, qui sont enchevêtrés et dont chacun constitue par lui-même une crise spéciale.

Il y a d'abord une liquidation de la guerre, qui, en dépit de l'illusion que se faisaient beaucoup de gens, n'était pas accomplie : il s'agit de résorber une hypertrophie de l'outillage industriel. Pendant que l'Europe se battait, le monde extra-européen s'était outillé fiévreusement pour fournir les belligérants et compenser la carence de ceux-ci sur les marchés internationaux. Puis l'Europe, à son tour, avait voulu reconstituer ce qu'elle avait perdu ou laissé péricliter : nombre d'États, surtout parmi ceux qui venaient de naître à l'existence, cherchaient instinctivement la garantie de leur indépendance, encore précaire, dans la constitution d'une industrie autonome, ambition qui pouvait se justifier politiquement, mais qui méconnaissait toute raison, par les exagérations, les doubles emplois auxquels elle donnait lieu. La plus dangereuse des illusions nées de la guerre, c'est d'avoir cru, sur la foi d'une expérience tout exceptionnelle, que l'on pouvait désormais produire sans compter, en vue d'une consommation sans limite. Longtemps après l'armistice, a survécu la crainte de la disette, et l'idée qu'on pourrait revoir les prix du passé paraissait invraisemblable. C'est que l'observation immédiate semblait confirmer pareille manière de voir. Par les dilapidations inouïes dont elle avait été l'occasion, la guerre, loin d'être une éducatrice de frugalité, comme certains moralistes l'espéraient, avait bien au contraire accoutumé les peuples au gaspillage. Le retour à la paix ne les en avait pas guéris : en fournissant le moyen de dépenser, sans mesure, des sommes formidables, l'inflation avait continué de développer, d'une façon maladive et purement temporaire, le pouvoir d'achat apparent de l'humanité. La crise de 1921, vite réglée, n'avait produit à son heure qu'un assainissement partiel, maintenant les prix à un niveau encore trop élevé, laissant subsister, avec la reconstruction, les méthodes financières de la guerre et avec elles ses pires illusions. C'est maintenant seulement, plus de quinze ans après le retour de la paix, que la liquidation est en train de s'opérer pour de bon, sous la forme d'un implacable dégonflement.

Le cycle de prospérité à courte révolution, qui va de 1924 à 1930, n'était cependant pas injustifié. Les agriculteurs, les exportateurs de produits bruts de tous pays s'étaient enrichis pendant le grand conflit; puis la reconstruction, coïncidant avec l'épanouissement merveilleux de tout un outillage industriel nouveau, provoquait une atmosphère d'activité dont le monde n'avait jusqu'alors jamais connu l'équivalent : l'équipement de l'humanité, en automobiles, en avions, en matériel électrique, en ustensiles ménagers, en mécaniques nouvelles de toute sorte mises pratiquement à la portée de tous, créait un débouché, à vrai dire exceptionnel par sa nouveauté, mais qui paraissait susceptible d'une extension indéfinie. Comme, presque partout, le pouvoir politique passait aux masses, irresponsables et naturellement pressées de jouir de la vie, les budgets publics s'enflaient sans cesse, cependant qu'une grande partie de l'argent jadis épargné s'envolait en dépenses courantes; et de ce fait des observateurs superficiels tiraient la conclusion que la guerre avait enrichi le monde, lui avait conféré, on ne sait pourquoi, un pouvoir d'achat plus grand que par le passé. Aujourd'hui que la partie fictive de ce pouvoir d'achat s'est évanouie, toute une fraction de l'outillage créé en vue d'une consommation anormale tombe dans le vide et les causes profondes de la dépression apparaissent au grand jour, en même temps que le caractère général, vraiment frappant, du phénomène.

Cet aspect, nettement circonstanciel, de la crise coïncide avec l'évolution à longue échéance d'un cycle de baisse des prix, assez semblable à celui dont le monde a souffert de 1873 à 1894 environ et qui avait été suivi d'un cycle correspondant de hausse entre 1895 et le début de l'après-guerre. Dans l'histoire économique, ces cycles d'environ vingt-cinq ans apparaissent comme une sorte de respiration de l'organisme économique ou, si l'on préfère une autre comparaison, comme un rythme de marées montantes et baissantes, à l'atmosphère desquelles il est impossible de se soustraire. La vie économique évolue donc, à un moment donné, sous le signe déterminant de la hausse ou de la baisse, et il semble, en fin de compte, que les classiques tempêtes décennales soient de moindre portée que ces poussées de fond qui soulèvent, puis laissent retomber

le flot des prix. Le pivot du dernier renversement se place sans doute quelque part au lendemain de la crise de 1921 : c'est le point tournant, auquel la marée des prix, après avoir monté pendant une génération, a commencé de descendre. Il fallait sans doute, pour s'en apercevoir, ce qui n'était pas facile, dégager le phénomène de toute une broussaille adventice et circonstancielle, car le désordre de l'inflation et le compartimentement général du monde voilaient la réalité à la conscience de l'opinion, incapable de distinguer l'or du papier dans le niveau des prix. Cependant, dès 1925, il était aisé de constater (et je me rappelle en avoir été frappé moi-même en Amérique) que, contrairement à toute attente, la reprise de prospérité aux États-Unis ne s'accompagnait d'aucune hausse des prix. La tendance de l'or à récupérer son pouvoir d'achat, si gravement compromis par la guerre, a depuis lors paru irrésistible : pour lutter contre cet affaissement inexorable, anonyme, universel, il faut des efforts herculéens. Car, si l'atmosphère de la hausse, riche d'oxygène économique, est favorable au producteur, indulgente à l'emprunteur même imprudent, l'atmosphère de la baisse, qui s'exprime en mineur, s'avère fatale au débiteur, implacable pour celui qui entreprend, mortelle pour la production. Nous sommes manifestement engagés dans un de ces cycles de dépression, dont l'évolution aveugle et en quelque sorte cosmique décourage tout effort de résistance et de lutte. C'est un second aspect de la crise mondiale et ce n'est peut-être pas le moindre.

Liquidation de la guerre et dépression des prix ont ceci de commun qu'elles frappent également tous les pays, tous les continents; elles ne présentent d'autre part aucun caractère de nouveauté intrinsèque, puisque les cycles de prix sont périodiques comme des saisons et que l'histoire a connu la liquidation d'autres guerres. Mais il est une troisième crise, propre à l'Europe cette fois, qui provient d'un déplacement du centre de gravité économique mondial. Amorcée dès le début du xxe siècle, mais accélérée et aggravée par la guerre, elle menace de priver définitivement le vieux monde de son ancien monopole industriel. Ici, pas de périodicité ni d'expérience antérieure pour nous guider : nous nous sentons neufs et quelquefois désemparés devant des circonstances

nouvelles. Dans le reclassement géographique de l'outillage qui est en train de se faire, l'Europe, suréquipée du fait de sa longue avance, doit maintenant justifier son droit, non seulement à la prédominance, mais presque à la vie, en présence de jeunes rivaux qui refusent de reconnaître désormais le quasi-monopole qui était le sien.

Pour estimer la position de l'Europe, il faut distinguer avec soin, dans une crise de cette amplitude, ce qui est de circonstance (la guerre et sa liquidation), ce qui présente un caractère cyclique (le mouvement des prix), ce qui relève enfin d'une transformation dans la structure économique du monde (le déplacement du centre de gravité économique). Comme ces trois crises sont enchevêtrées ou superposées, le risque d'erreur est partout. Après avoir longtemps méconnu jusqu'à la possibilité d'une menace de déclin, l'Europe serait presque tentée aujourd'hui de l'exagérer.

I

L'hégémonie de l'Europe dans le monde n'est pas ancienne. Au début du XVIe siècle, le système européen ne dominait même pas la totalité du vieux continent : les Turcs étaient aux portes de Vienne, la Russie restait tournée vers l'Asie, l'Espagne venait à peine d'être délivrée des Arabes et la Méditerranée elle-même, jadis l'axe de notre civilisation, demeurait plus barbaresque qu'occidentale. C'est seulement à partir de la Renaissance que l'Europe s'est imposée, d'une façon bientôt irrésistible, aux autres continents; cet épanouissement soudain, qui s'exprimait dans une succession fulgurante de découvertes, d'expansions, de colonisations et qui coïncidait avec le sommeil d'anciennes civilisations, entraînait avec soi la domination de la race blanche. Cette primauté des Blancs, pendant quatre siècles synonyme exactement de primauté européenne, est sans doute un des événements essentiels de l'histoire humaine. Certains signes pourraient laisser croire qu'il s'agit d'une phase en train de passer.

Les raisons de cette hégémonie d'une race, dont certains traits durent encore, sont aisées à comprendre. Pour reprendre en la transposant une expression de Barrès sur Napoléon, on

pourrait dire qu'il s'agissait d' « une méthode au service d'une passion. »

Dans des pages aujourd'hui classiques, M. Paul Valéry nous a montré l'homme blanc d'Europe apparaissant aux autres races comme possédé d'une ambition déchaînée, incapable de concevoir sa propre limitation et apportant au service de cette ambition un esprit critique maître de soi, hérité des Grecs : de telle sorte que, selon la combinaison évoquée par Barrès, il y avait bien à la fois froide méthode et brûlante passion. Ce contact entre l'immobilité de sociétés archaïques et l'inquiétude européenne s'est révélé générateur d'un immense ébranlement : par suite d'une rupture d'équilibre entre les continents, l'Europe s'est transformée, d'une traditionnelle terre d'invasion, en foyer d'expansion qui, pendant plusieurs siècles, allait rayonner et déborder sur le monde.

Ce n'est pourtant qu'avec le XIXe siècle, et du fait de la révolution industrielle, que la puissance de l'Europe s'est manifestée dans toute son étendue. La naissance d'une technique nouvelle de la production, fondée d'abord sur le charbon, la machine à vapeur et la métallurgie du fer, a conféré pendant plus de cent ans au vieux continent un monopole incontesté. C'est dans cet âge de la houille, qui pâlit aujourd'hui, que l'Europe a entrepris la mise en valeur du monde, et il n'est pas excessif de dire que l'unité de la planète s'est alors réalisée sur le plan européen. L'esprit de cette entreprise, avouons-le, était à la fois grandiose et trouble. La science, demeurée chez les Grecs libre curiosité, devenait moyen de puissance, cependant que, par un mouvement contraire la production, chose matérielle, se transformait éventuellement en objet d'idéalisme et d'apostolat, en mystique du progrès. Un rythme nouveau de la vie naissait ainsi, qui marquait la rupture avec un passé plusieurs fois millénaire, pendant lequel l'équipement pratique de la civilisation avait en somme peu bougé. Nous nous apercevons maintenant qu'il s'agit là d'une grande aventure et qu'en déchaînant sans mesure les forces naturelles, nous pourrions bien avoir procédé à la façon de l'apprenti sorcier.

Pour savoir comment s'exerçait cette domination et quels

étaient les procédés de cette mise en valeur, point n'est besoin d'avoir recours à la documentation d'une lointaine histoire. Il suffit à ceux qui ont voyagé hors d'Europe, durant les dernières années du XIXe siècle, de se rappeler simplement ce qu'ils ont vu. En ce qui me concerne par exemple, voici le tableau que me présentent mes souvenirs d'un voyage autour du monde entre 1898 et 1900, en des temps qui n'avaient pas encore vu pâlir l'étoile du vieux continent[1].

C'étaient nos capitaux qui, partout, mettaient en valeur les richesses naturelles, hier encore inutilisées et latentes; et tout reposait sur nous à cet égard, car, du capital indispensable nous étions pratiquement les seuls dispensateurs. L'Angleterre et la France, l'Allemagne et quelques pays de l'Europe centrale ou septentrionale figuraient à peu près toute la liste des commanditaires éventuels. A cette époque, cependant si proche, c'est encore dans la liste des emprunteurs que se classaient les États-Unis. Mais nous étions bien autre chose que de simples prêteurs : dans la grande majorité des cas, c'étaient nos techniciens, nos administrateurs qui, délégués avec nos capitaux, organisaient eux-mêmes la production, assuraient l'exploitation des entreprises. S'agissait-il d'une mine, je me le rappelle bien, l'ingénieur venait de France, d'Angleterre; d'un chemin de fer, il était Belge, Suisse ou Scandinave; tous les mécaniciens de navires étaient Écossais, tous les contremaîtres de filatures originaires du Lancashire. C'est donc sous la direction d'une élite européenne que fonctionnaient industries et mines, chemins de fer et grandes exploitations de toute nature. Notre action, du reste, ne se limitait pas là, car c'étaient nos « services », dans le sens que la statistique tend aujourd'hui à donner à ce terme, qui coordonnaient les relations économiques internationales : nous assurions, presque sans concurrence, le fonctionnement des transports maritimes internationaux et, à l'exception de quelques compagnies de navigation américaines ou japonaises (ces dernières datant de quelques années à peine), toute la flotte marchande d'un type non-archaïque provenait de l'Occident européen; la quasi-unani-

1. Je me réfère également à la merveilleuse évocation de l'Europe d'avant-guerre dans le monde, faite par M. J.-M. Keynes dans le second chapitre de son livre : *The economic consequences of the Peace.*

mité des banques internationales, des assurances étaient de même entre nos mains. Dans les pays peuplés par des races de couleur, nous avions ainsi superposé un étage de dirigeants, mais nous avions en outre, dans les régions vides ou demi-vides, créé par l'émigration des sociétés nouvelles, qui tendaient de plus en plus à constituer une section distincte, extra-européenne, de la race blanche.

Sur son Empire colonial, l'influence, l'autorité de l'Europe étaient complètes; mais on eût fait erreur en croyant que la domination du vieux continent se limitât strictement à cet Empire. L'Amérique et certains Dominions mis à part, c'est en fait par des règlements quasi souverains que nos divers gouvernements, parfois unis dans une action commune, décidaient arbitrairement les conditions internationales des échanges : ils imposaient les tarifs de douane qui leur paraissaient le plus favorables, en Chine, aux Indes par exemple; ils forçaient d'autorité les portes qui voulaient se fermer, réquisitionnaient en pratique, sinon exactement dans la forme, les matières premières dont leur industrie avait besoin; partout ils entreprenaient de dicter les conditions de la mise en valeur, réglementant en fin de compte non seulement les mouvements des produits mais ceux des hommes, qu'il s'agît d'esclaves, de main-d'œuvre servile ou semi-servile, ou d'émigrants européens désireux de s'établir dans les terres de leur choix.

Nous nous fussions étonnés de la moindre résistance, je crois même que nous l'eussions trouvée scandaleuse. C'est que le bénéfice de cette expansion était manifeste. En disposant, par l'émigration, d'un surplus de population qui nous eût encombrés, nous suscitions au delà des mers de nouvelles clientèles, auxquelles nous fournissions par nos commandites le moyen de s'enrichir et par conséquent de consommer nos produits manufacturés. Les commanditaires perdaient parfois leur mise, mais encaissaient souvent aussi intérêts, dividendes et profits. L'excédent de richesse qui en résultait, largement épargné dans ces temps de moralité bourgeoise, s'employait en nouveaux placements. La civilisation européenne tirait ainsi de sa qualité de rentière une possibilité de loisir dont la culture profitait. Bref, sans qu'aucune contes-

tation parût même concevable, c'est de l'Europe que provenait l'impulsion : elle dirigeait, modelait le monde selon ses conceptions, imposant partout ses méthodes, ses valeurs, ses modes et jusqu'à son habillement. L'Angleterre victorienne aimait à se dire que la Providence l'avait chargée d'une mission dans le monde; par une sorte de droit divin — mes souvenirs sont assez précis pour assurer qu'il n'y a là aucune exagération — l'Europe se regardait elle-même comme le continent privilégié, le continent-roi.

Il faut considérer ici quelques instants la nature des échanges commerciaux entre l'Europe et les autres continents, selon l'équilibre qui s'était établi au XIXe siècle et s'est en somme maintenu jusqu'à la guerre. Les principaux pays de l'Europe occidentale importaient surtout des produits bruts et exportaient surtout des manufacturés : en 1913 par exemple, le pourcentage des produits bruts dans les importations est de 76 p. 100 en Allemagne, de 80 p. 100 en France, de 75 p. 100 en Angleterre; le pourcentage des manufacturés dans les exportations est par contre, dans ces mêmes pays, de 75, 61 et 80,5 p. 100. La position des pays extra-européens était complémentaire, les États-Unis eux-mêmes, en dépit d'une évolution qui les faisait de plus en plus ressembler à l'Europe, demeurant exportateurs principalement de produits non ouvrés (77 p. 100 dans les exportations des années 1910-1914).

L'équilibre des échanges internationaux ou plus exactement intercontinentaux reposait essentiellement sur ce contraste, et notamment sur ce qu'il exprimait de complémentaire : le fait que certains peuples étaient économiquement jeunes, adultes ou séniles commandait la nature de leurs relations. Si l'on veut bien y réfléchir, pareil régime prolongeait, en le consolidant au bénéfice de l'Europe, celui du Pacte colonial, selon lequel les métropoles seules étaient manufacturières. L'Europe du XIXe siècle, en particulier l'Angleterre, a cru vivre sous un régime de libre concurrence en terrain découvert à l'égard des autres continents, mais en réalité c'est d'un monopole, au moins d'un monopole de fait, qu'elle continuait de bénéficier.

II

Un équilibre mondial, celui du XIXe siècle, était né ainsi : sa logique semblait conçue dans l'intérêt exclusif de l'Europe, par une Providence attentive et partiale; il paraissait aux contemporains établi pour toujours.

Dans ce système, qui se disloque maintenant sous nos yeux, l'Europe était devenue l'usine de la planète, le fournisseur privilégié et à vrai dire unique de tous les articles manufacturés consommés dans le monde. Une double interdépendance s'était développée de ce fait, si évidente qu'elle ne pouvait échapper à l'observation, même la plus superficielle : le monde extra-européen dépendait du vieux continent pour ses articles ouvrés, ses capitaux, ses techniciens; l'Europe dépendait du reste de la planète pour une part croissante des aliments et matières premières qui lui étaient nécessaires, et cela d'autant plus que son industrie se développait davantage, que sa population devenait plus nombreuse et, en augmentant, s'urbanisait. A mesure que le système se perfectionnait, le vieux continent tendait à ne plus réaliser son équilibre économique qu'en dehors de lui-même, par un mécanisme d'échanges compliqué, savant et délicat comme un jeu d'horlogerie. Mais cet équilibre, encore qu'il eût tendance à devenir de plus en plus fragile, n'en était pas moins efficace et réel : le système, qui ne s'en souvient, fonctionnait.

Les deux grandes industries de l'époque, la métallurgie du fer et le textile-coton, appartenaient à l'Europe par droit de priorité : fournir partout l'outillage métallurgique et mécanique de la mise en valeur, habiller de cotonnades les nègres qu'elle avait convertis, c'était, pensait-elle, son affaire. Nous sommes si bien accoutumés à ce privilège qu'aujourd'hui même, quand un nouveau pays prétend s'industrialiser et ferme ses portes à nos exportations, notre réaction instinctive est qu'il outrepasse quelque peu ses droits!

Le règlement de ces achats et de ces ventes ne se faisait pas uniquement par un échange de produits : le mécanisme en était plus complexe, les « invisibles » y tenant une place importante, qui n'a cessé de s'accroître. On obtenait ainsi un équilibre de la balance des comptes, en dépit de balances commer-

ciales, ici toujours déficitaires et là toujours favorables, dont le déséquilibre même devenait un facteur d'ordre et d'harmonie économique. Débiteurs, du fait des emprunts contractés pour la mise en valeur et des importations de produits manufacturés dont ils ne pouvaient se passer, les pays extra-européens s'acquittaient en exportations de marchandises brutes, seul moyen de règlement qui fût à leur disposition : une balance commerciale favorable, et même très favorable, s'imposait donc pour eux. De son côté l'Europe, du moins l'Europe occidentale, débitrice elle-même de sommes énormes pour ses importations d'aliments et de matières premières, s'acquittait de façon différente et surtout beaucoup moins directe. L'exportation industrielle constituait le principal moyen de règlement, mais les « services » (frets, commissions, etc.) et la délégation d'une partie des revenus du capital investi au dehors compensaient aisément l'excédent des importations. La soupape de l'émigration demeurait en outre toujours disponible. Les différents postes de cette immense comptabilité jouaient du reste de façon complémentaire, la compression de l'un stimulant l'expansion des autres : il devenait moins nécessaire d'exporter des marchandises si les « services » se développaient, et l'on eût pu réduire à la fois exportations et « services », sans diminuer les importations, si les intérêts et dividendes tirés de placements extérieurs se fussent accrus d'autant. Dans ces conditions, s'il était nécessaire que les balances commerciales extra-européennes fussent favorables, il était normal par contre que les balances commerciales des grands pays européens présentassent un déficit chronique. Les experts le savaient, encore que l'opinion publique ne s'y fût accoutumée nulle part et continuât de raisonner, ou plutôt de sentir, comme au temps lointain, du système mercantile, quand les « invisibles » ne représentaient qu'une fraction minime des échanges internationaux. La persistance de cette impression que la balance commerciale demeure un facteur d'équilibre aussi important qu'autrefois explique sans doute le pessimisme avec lequel l'Europe d'après-guerre considère les efforts croissants des autres continents pour s'industrialiser.

Cette simple analyse souligne la position d'hégémonie déte-

nue par l'Europe, si justifiée du reste à l'époque que nul ne songeait même à la contester. La supériorité du vieux continent, du point de vue des ressources industrielles, était en effet évidente. Jusqu'aux vingt dernières années du XIXe siècle, dans la période aujourd'hui dépassée de la machine à vapeur, il demeurait par excellence le continent de la houille et du fer. En 1870, sur une production mondiale de minerai de fer de 30 700 000 tonnes, l'Angleterre en fournissait 14 600 000, le Zollverein allemand 4 300 000, la France 2 600 000, les États-Unis seulement 3 800 000. Cette même année, sur une production mondiale de fonte de 13 millions de tonnes, l'Angleterre produisait 6 millions de tonnes, l'Allemagne 1 500 000, la France 1 200 000, les États-Unis seulement 1 700 000. En 1880, l'Angleterre arrivait encore en tête pour la houille avec 146 969 000 tonnes, les États-Unis n'occupant que la seconde place avec 71 486 000 tonnes. C'est seulement en 1890 que l'Angleterre a perdu le premier rang pour le minerai; elle le perdait en 1897 pour la fonte, en 1898 pour la houille, et chaque fois au bénéfice des États-Unis. Aujourd'hui, dans la concurrence métallurgique, l'Europe tient sans doute tête aux États-Unis, mais le monopole d'autrefois a disparu.

Plus encore que dans des ressources naturelles, la véritable supériorité de l'Europe résidait cependant dans l'organisation perfectionnée et complexe de sa vie économique. Exception faite pour les civilisations raffinées mais vétustes de l'Asie, on était frappé de voir, quand on traversait les océans, combien superficielle, et à vrai dire primaire, demeurait la formation sociale des nouveaux pays de race blanche au delà des mers. Quelle simplicité relative dans les problèmes posés, et combien peu de passé, de tradition derrière soi! Je ne saurais jamais oublier ce Californien auquel M. Wickham Steed avait demandé quel était son plus ancien souvenir historique et qui répondait, après un instant de sincère réflexion : *Well, I think, Tariff Mc Kinley.* Par contraste avec ces eaux sociales peu profondes, le caractère acquis, héréditaire, collectif du capital de civilisation dont bénéficiait l'Europe prenait toute sa portée, et l'on se rendait compte qu'il y avait là un avantage difficile à transplanter et que les vieux pays conserveraient longtemps. Il est relativement

facile en effet de réaliser des records d'extraction minière quand le minerai est là, sous la terre, et qu'il ne s'agit en somme que de l'en tirer; il est même aisé de copier un outillage industriel, d'élever des usines sur la matière première elle-même, avec une prime de position qui paraît d'abord irrésistible. Mais on s'aperçoit ensuite, surtout quand il s'agit de fabrications difficiles et plus encore de « services » compliqués, qu'il faut plusieurs générations pour constituer un personnel : par exemple une classe de marins, de cultivateurs, de patrons, d'artisans, et plus encore peut-être de banquiers internationaux. On construit une usine en quelques mois, mais un équipement industriel, dans le sens complet et complexe du terme, comporte des facteurs humains qui ne s'improvisent pas. Pour une fabrication standardisée c'est possible, mais s'il s'agit d'une technique savante, d'une atmosphère industrielle comme à Lyon, ou financière comme à Londres, il se peut que même plusieurs générations n'y suffisent pas.

Un autre avantage de l'Europe, voisin du précédent, résultait de son avance sur les autres continents dans la carrière du progrès économique. Elle avait ainsi accumulé des capitaux bien au delà de ses besoins et même de la capacité qu'elle avait de les employer sur place. D'autres civilisations connaissaient, pratiquaient l'épargne, mais il semblait parfois, en Asie par exemple, que l'argent mis de côté fût en quelque sorte enfoui, soustrait aux emplois susceptibles de le rendre utile socialement. L'Europe paraît avoir possédé, par privilège, le don de créer des capitaux chargés de vitalité. Il faut lire, dans le second chapitre du livre de M. Keynes, *The economic consequences of the Peace*, l'évocation lumineuse que le brillant économiste anglais fait de cette faculté, propre en somme à l'Europe du XIXe siècle. L'épargne alors résultait en premier lieu d'un instinct de travail, hérité des solides disciplines paysanne et bourgeoise du passé et devenu si naturel qu'il avait presque cessé d'être conscient : on travaillait sans même se demander pourquoi, parce que cela s'était toujours fait, puis on ne consommait pas intégralement le produit de ce labeur; une forte discipline sociale maintenait à un niveau relativement modeste le *standard of living* des ouvriers et des agriculteurs, sans qu'ils fussent organisés

pour protester ou parfois même songeassent à le faire. A un étage supérieur, les classes dirigeantes pratiquaient volontairement une morale économique analogue, réservant systématiquement pour l'épargne une large part de leurs bénéfices, « on ne savait exactement, écrit Keynes, à quelle fin » (*to what end was not clearly contemplated*). A la vérité, la bourgeoisie européenne pensait surtout à consolider son niveau de vie, soucieuse qu'elle était, en tant que classe, de le transmettre à ses héritiers. Mais en somme l'argent accumulé se transformait, en placements extérieurs, dont la hardiesse contrastait souvent avec la prudence « petite bourgeoise » de ses propriétaires. Il prenait alors une portée nouvelle, devenant un instrument d'expansion économique et de conquête : les commandites financières servaient de soutien à l'exportation industrielle, l'emprunteur étant naturellement amené à acheter dans le pays prêteur les fournitures dont il avait besoin. C'était d'autant plus vrai, notamment dans le cas de l'Angleterre, la grande nation du XIXe siècle, que, dans cette phase maintenant dépassée du développement mondial, le commanditaire se trouvait être en même temps le seul fournisseur industriel auquel on pût s'adresser.

Ce rôle économique du placement extérieur, bien connu des Anglais qui depuis longtemps en avaient fait la théorie, est essentiel dans l'équilibre du système mondial que nous décrivons. Il souligne ce fait, sans doute essentiel, que, parmi les avantages dont l'Europe disposait, l'avantage de sa maturité n'était sans doute pas le moins important.

III

Pour maintenir cet équilibre, dont chacun profitait sans doute, mais surtout le vieux monde, il fallait une action continue des principaux intéressés, c'est-à-dire des grands États européens; ils agissaient d'habitude séparément, souvent même les uns contre les autres, mais il n'en exprimaient pas moins une politique commune de l'Europe. Cette politique, dégagée de ses éléments de circonstance, obéissait à quelques nécessités constantes, issues de la nature des choses; elle comportait, sinon toujours une doctrine, du moins une méthode,

un outillage, un personnel. En raison de la dépendance économique dont nous parlions plus haut, l'Europe était obligée de se préoccuper, de s'occuper des autres continents; étant donné ce qu'elle était devenue, il lui était impossible de se cantonner dans une attitude passive : elle se trouvait condamnée à l'expansion. De là ce reproche d'impérialisme dont on l'accable aujourd'hui.

La première préoccupation était le ravitaillement, dans le sens le plus large, car il ne s'agissait pas seulement de nourrir une population grandissante, mais d'alimenter de matières premières une industrie que les ressources naturelles du continent ne pouvaient plus soutenir. Supposons l'importation tarie ou même simplement entravée, c'était, très vite, la disette pour une partie de la population, la paralysie pour de nombreuses usines. La question du reste n'était nullement, pour l'Europe, de posséder sur place la totalité des aliments ou matières premières dont elle pouvait avoir besoin : la loi même de son splendide développement était de ne pas se contenter des ressources que, pour employer une expression désuète, la Providence lui avait départies. Il lui suffisait, mais il lui était nécessaire en même temps, de pouvoir les acheter librement sur les marchés internationaux, et c'était le sens profond du libre-échange intégral préconisé par l'Angleterre cobdenienne. Mais, ne nous y trompons pas, si cette liberté du commerce, qui servait l'intérêt des forts, se fût refusée, comme elle tend à se refuser aujourd'hui, l'Europe, ouvertement ou non, eût, je crois bien, réquisitionné ce qu'elle voulait posséder. Pareille réquisition, peu nécessaire pour les produits agricoles, que l'on peut toujours planter ou chercher ailleurs, apparaissait sans voiles, dès qu'il s'agissait de ces minerais et métaux qui sont irremplaçables et qu'il faut bien prendre là où ils se trouvent.

Une politique des matières premières était née ainsi, moins du génie des hommes d'État que de l'âpreté des hommes d'affaires. Les moyens en étaient multiples. Tantôt il suffisait d'obtenir, d'imposer le libre-échange des produits dont on avait à s'occuper. Un degré de plus conduisait à la mainmise financière sur la source des richesses dont il fallait pouvoir disposer : la forme atténuée était celle d'un contrôle, une forme

plus accentuée aboutissait à la concession. On s'assurait ainsi contre l'accaparement éventuel de concurrents, souvent européens eux-mêmes, ce qui conduisait parfois à une manière de guerre civile entre frères ennemis. Si l'on se heurtait à une résistance politique, de la part de gouvernements nominalement indépendants, une pression diplomatique s'exerçait, susceptible de se muer à l'occasion en pression militaire. Et, si tous ces moyens ne suffisaient encore pas, l'ultime recours consistait à s'emparer des territoires contenant les richesses convoitées, en les transformant en colonies.

A cette politique des matières premières correspondait logiquement une politique des débouchés, non moins essentielle pour un continent dont l'expansion semblait être la destinée, sous la triple forme d'un débordement d'hommes, de produits, de capitaux.

L'Europe du XIXe siècle a émigré massivement : sa santé l'exigeait, mais c'était aussi une condition de sa suprématie. Il fallait donc qu'elle pût imposer son émigration, soit en déléguant des élites dans les colonies d'exploitation, soit en installant des populations entières dans les espaces vides ou demi-vides des colonies de peuplement, parmi lesquelles on peut, sans erreur véritable, inclure les États-Unis. Il fallait encore — et c'était simplement un autre aspect du même problème — qu'elle se défendît éventuellement contre l'expansion d'autres races, non pas tant sur son domaine métropolitain (car ce genre d'invasion appartient au passé depuis le XVIe siècle) que sur les territoires extra-européens revendiqués par elle ou l'établissement de ses propres colons. Nous nous rendons bien compte aujourd'hui qu'il y avait, consciemment ou non, une politique de soutien derrière cette marée démographique de l'Europe et que, par exemple, les lois d'immigration australiennes contre les jaunes fussent demeurées lettre morte si elles ne se fussent appuyées sur la force britannique. Il ne nous suffisait même pas de contenir d'autres races, éventuellement concurrentes; nous transportions à notre gré des populations entières, dont le concours nous était nécessaire pour l'exploitation des territoires où le blanc s'acclimate mal et ne peut se charger de durs travaux. Sous la forme ancienne de l'esclavage, sous la forme plus récente du servage ou de l'*indented labour*,

il n'est pas excessif de dire qu'au temps de sa toute-puissance l'Europe avait entrepris de régler arbitrairement les mouvements d'hommes entre divers continents.

Non moins pressante était la préoccupation de placer, sur les marchés internationaux, l'exportation des produits manufacturés, fabriqués sans compter par l'usine européenne. On retrouve ici, avec toutes ses étapes, le processus décrit plus haut à propos de la politique du ravitaillement. Sous la forme la plus bénigne, il s'agit d'imposer le libre-échange aux acheteurs ou du moins de limiter leur régime douanier au système, dépourvu de nocivité, du tarif fiscal : tant que les pays occidentaux ont eu la haute main sur le tarif douanier chinois, il a toujours été entendu que les douanes chinoises n'auraient pas d'arrière-pensées protectionnistes; et tant qu'une influence exclusivement britannique a prévalu dans l'établissement du tarif indou, il a de même été tacitement entendu que l'industrie des Indes ne bénéficierait d'aucune protection susceptible de nuire aux intérêts du Lancashire. L'un des principaux avantages que l'Europe a retirés de ses empires coloniaux vient de ce qu'elle a pu y continuer, de façon plus ou moins complète, la vieille politique, selon laquelle les exportations métropolitaines jouissent outre-mer d'un traitement privilégié.

Le placement des capitaux entraîne, du point de vue politique, un processus analogue. Prêtait-on de l'argent à un État, le service rendu pouvait conduire insensiblement à l'établissement d'un protectorat; s'agissait-il d'une entreprise particulière, soumise aux lois d'un pays souverain, la tentation d'une prise de gage se présentait trop aisément à l'esprit des intéressés; dans le cas d'une concession, le concessionnaire avait toujours de nouvelles faveurs à revendiquer : s'il réussissait à imposer, grâce au prestige de son gouvernement, les conditions de gestion de son choix, c'était insensiblement le régime d'une colonie d'exploitation qui tendait à s'implanter. L'Européen d'avant-guerre, tout comme l'Américain d'aujourd'hui (faudrait-il dire d'hier?) n'admettait guère qu'on lui résistât; il n'admettait pas, à première vue, que les lois ou règlements d'un État extra-européen de seconde zone pussent être faits pour lui et, dès

l'instant que la force des gouvernements pointait derrière la façade pacifique des initiatives individuelles, l'expansion financière prenait fatalement le caractère d'une expansion politique. Le seul obstacle véritablement efficace était la jalousie des États entre eux : la doctrine de Monroe, qui préservait le nouveau continent de l'emprise politique de l'Europe, n'était elle-même qu'un cas particulier de cette jalousie. Quand elle ne s'exerçait pas, soit qu'il y eût chasse gardée, soit qu'on se fût mis d'accord, la résistance était difficile. La *Dollar diplomacy* n'est pas, au fond, une invention des États-Unis : l'Europe l'avait pratiquée avant eux.

Une politique des communications s'était enfin imposée, sinon à l'Europe tout entière, du moins à ceux de ses gouvernements qui constituaient en quelque sorte son avant-garde dans l'expansion. Quand un pays, du fait de sa structure ou du développement de ses échanges, tend à dépendre du dehors, quand il vit de ses importations et de ses exportations, la question des communications internationales prend pour lui une importance primordiale : il se préoccupe alors, parfois anxieusement, des routes mondiales, notamment des routes maritimes, car il sait que, si elles venaient à se fermer, ce serait pour lui l'équivalent de la mort économique, du moins la fin de toute activité de grande envergure. Tous les pays, tous les continents qui en arrivent à ce point de développement prennent conscience de la nécessité d'une politique de liberté des mers, et quand ils sont suffisamment puissants cette expression n'est le plus souvent chez eux qu'un terme poli pour désigner une volonté de domination des océans. A la lumière d'une expérience déjà longue les conditions d'une semblable politique des routes internationales apparaissent clairement, et de récents progrès techniques, quelque étonnants qu'ils soient, n'en changent pas au fond le caractère. Il s'agit avant tout d'assurer la sécurité des transactions internationales, ce qui naturellement doit intéresser spécialement le principal usager : cette sécurité comporte pour lui la libre disposition des voies qui le mettent en contact avec les diverses parties du monde; c'est ainsi qu'il lui faut, selon l'expression même du Pacte de la Société des Nations (article 23), la « liberté des communications et du transit »,

la liberté de passage à travers les isthmes, les détroits, les canaux internationaux. Ceci ne suffit encore pas, car la liberté de passage à travers les canaux internationaux demeure un vain avantage si l'on ne possède le contrôle des mers, souvent étroites et pleines d'embûches, qui leur servent d'accès. A quoi servirait la maîtrise de Suez sans celle de la Méditerranée, de Panama sans celle de la mer Caraïbe? Mais il faut pour cela tout un outillage politique, singulièrement complexe, nécessitant une organisation perfectionnée et difficile, avec une longue expérience de son maniement : il faut une flotte de guerre, susceptible d'assurer la police des mers, un système de bases navales qui lui serve de points d'appui, des stations de ravitaillement houiller ou pétrolier, un réseau de câbles sous-marins, de postes de T. S. F. et de bases d'avions jalonnant les grands chemins de la planète.

Les conséquences politiques d'un semblable contrôle sont immenses. En fait, le principal usager des routes tend presque toujours à en assumer la surveillance : tantôt un contrôle financier lui suffit, il se peut même qu'il se contente d'un contrôle international présentant à ses yeux des garanties raisonnables. Mais le plus souvent l'usager spécialement intéressé aboutit au contrôle militaire, qui seul en fin de compte lui donne pleine satisfaction : c'est le cas de l'Angleterre à Suez, des États-Unis à Panama. Dans ces deux cas, le contrôle est celui d'une puissance individuelle, mais la portée du fait est au fond continentale, car il ne serait pas inexact de dire que Suez est sous le contrôle européen, tandis que Panama est sous le contrôle américain.

Tout pays de grande classe, susceptible de rayonnement mondial, se trouve ainsi attiré, au cours de son développement, par ce triple programme, qui définit assez bien l'hégémonie économique : contrôler (au sens américain du mot) les matières premières, administrer le crédit mondial afin de régler le rythme de la production et des échanges, dominer les mers par où s'opèrent tout ravitaillement, toute exportation, tout commerce. En deçà d'une pareille action il n'est pas d'empire mondial, et le raisonnement s'applique aux continents comme aux États. Jusqu'à une date récente, l'Europe avait été seule à jouer ce rôle planétaire, mais le

XXe siècle ne lui permet pas de le conserver désormais intégralement.

IV

Il a donc existé, au XIXe siècle, un système européen complet, comportant un régime économique mondial, dirigé par l'Europe. Vu de l'intérieur, le vieux continent ne donnait guère l'impression de l'unité, mais dès qu'on en sortait, et surtout si l'on s'éloignait beaucoup, la personnalité vigoureuse et l'unité de sa civilisation se manifestaient en pleine lumière. En Asie, en Afrique, en Océanie, et de même en Amérique, un Anglais, un Allemand, un Français, je n'ose dire tout à fait un Russe, prenaient conscience, quelles que fussent leurs différences et leurs âpres rivalités, de leur caractère commun d'Européens. De même, le XIXe siècle n'avait pas, pour les contemporains, la figure que le recul des temps commence à lui donner à nos yeux. Très sincèrement, nous le considérions, vers sa fin, comme le siècle du nationalisme politique et de la protection douanière. Qui pouvait prévoir en effet que Méline et McKinley, ces bêtes noires du libéralisme, pourraient paraître un jour modérés, en comparaison avec leurs féroces successeurs? Nous méconnaissions en conséquence ce qui, par contraste, pourrait bien apparaître dans l'avenir comme le caractère le plus marqué de cette époque périmée, son internationalisme économique.

Cet internationalisme s'exprimait, dès qu'on avait quitté les rivages de l'Europe, dans le système britannique que l'Angleterre avait su établir sur le monde : on entrait — l'expression est de M. Élie Halévy — dans une sorte de « République mercantile internationale », anglaise assurément par l'*Union Jack* mais ouverte à tous, du moins à tous les blancs, et où régnait cette grande institution du génie britannique le *fair play*. Un voyage autour du monde en ce temps, même si l'on sortait de l'Empire, se faisait à peu près complètement sous l'égide britannique : la langue anglaise (et non pas américanisée comme aujourd'hui), le whisky and soda (et non pas encore les cocktails), la livre sterling (et guère le dollar) se retrouvaient à peu près partout. Ce qui frappait, dans ce sys-

tème, dont chacun pouvait bénéficier s'il appartenait à la famille blanche, c'était l'étonnante, la paradoxale facilité des mouvements et des échanges, en dépit d'une technique des communications bien inférieure à celle d'aujourd'hui. L'Angleterre cobdenienne se lamentait de n'avoir pu convaincre le monde d'adopter le libre-échange intégral, mais les barrières demeuraient en somme raisonnables; elles étaient tempérées par un réseau de traités de commerce, comportant la clause de la nation la plus favorisée, qui en atténuaient les aspérités, et ces techniques diaboliques de l'après-guerre, le contingent, la réglementation des changes surtout, n'étaient pas inventées. Les transports, bien sûr, n'étaient pas fulgurants comme aujourd'hui, mais ils étaient réguliers et surtout rendus faciles par un extrême libéralisme à l'égard des personnes : l'émigration était à peu près libre, quoiqu'on s'imaginât le contraire, et, pour les simples voyageurs, les formalités de passeports se trouvaient réduites au minimum, à vrai dire inexistantes. Je me rappelle avoir fait le tour du monde, à la veille de l'Exposition universelle de 1900, sans même avoir à produire un passeport : une carte de visite, une lettre de crédit suffisaient et, à la plupart des frontières, on ne vous demandait même rien du tout. L'homme blanc entrait partout et, s'il se dressait quelque obstacle, il n'avait qu'à dire : *Civis romanus sum.*

Il régnait surtout dans l'atmosphère internationale, et cela depuis plusieurs générations, une stabilité dont nous avons perdu le souvenir : stabilité des tarifs, qui changeaient peu, et des traités de commerce, que l'on dénonçait rarement; stabilité du crédit, dans un siècle où les grands États ne faisaient plus faillite, où le Consolidé britannique, le 3 p. 100 français donnaient financièrement une impression de roc; stabilité monétaire, le souvenir des assignats, de l'inflation, de la fausse monnaie ayant disparu de la mémoire des peuples occidentaux (avec quel suprême dédain Paul Leroy-Beaulieu ne parlait-il pas des « pays à finances avariées »!); stabilité contractuelle enfin, les signatures étant respectées sans qu'on songeât à féliciter ceux qui tenaient leur parole. Ce régime était principalement d'inspiration anglaise, mais le mérite s'en étendait à la civilisation européenne et tous les blancs en profitaient.

Les principaux bénéficiaires de cet état de choses — les Européens — le considéraient comme normal, destiné à demeurer permanent, et en quelque sorte statutaire. Quand je me rappelle aujourd'hui, après trente années, mon état d'esprit à cette époque, j'en suis presque effrayé : je pouvais bien être personnellement modeste, mais mon orgueil de blanc et d'Européen était d'autant plus extraordinaire qu'il était inconscient; le privilège de ma race et de mon continent me semblait naturel; je ne songeais pas un instant, et nul ne songeait autour de moi, que cette hégémonie, tout éclatante qu'elle fût, pouvait n'être après tout qu'un phénomène exceptionnel et transitoire. On était du reste bien excusable d'éprouver ces sentiments, quand on considérait, à travers le monde, l'action merveilleuse de la race blanche, épopée magnifique dont l'homme blanc était le héros et dont Jules Verne, en cent volumes, lus partout, avait popularisé la grandeur. Quoi d'étonnant que l'Europe se sentît pénétrée d'orgueil? L'Empire du monde, véritablement, lui appartenait.

L'Angleterre, pionnier de cette grande œuvre, avait été la première à en sentir le prestige : le mouvement impérialiste en était né. « Actuellement, écrivait Stanley Jevons, en 1866, les cinq parties du monde sont nos tributaires volontaires. » Les plaines de l'Amérique du Nord, la Russie, voilà nos champs de blé; Chicago, Odessa sont nos greniers; le Canada, les Pays baltiques, nos forêts. L'Australie contient nos stations de moutons, l'Amérique nos troupeaux de bœufs; le Pérou nous expédie son argent et la Californie son or. Les Chinois cultivent du thé pour nous et, des Indes orientales, affluent vers nos rivages le café, le sucre, les épices. La France et l'Espagne sont nos vignobles, la Méditerranée notre verger; notre coton, nous le tirons des États-Unis... » Stanley Jevons, en brossant ce tableau, pensait à l'Angleterre, mais il se fût appliqué presque aussi bien à l'Europe entière. C'est vers la même époque que sir Charles Dilke, dans son livre, *Greater Britain*, imaginait, en poète, la doctrine de l'*Omphalisme*, renouvelée du mythe antique, et selon laquelle l'Europe faisait travailler pour elle les autres continents, comme Omphale avait asservi Hercule.

L'image que se faisaient de nous les autres races, tout en

confirmant notre primauté, comportait cependant certaines retouches, qui modifiaient la couleur du portrait. On nous admirait moins pour notre génie créateur ou nos splendides réalisations qu'on ne nous craignait pour notre insatiable ambition, et surtout on nous jugeait froidement, d'un point de vue éthique, en soulignant sans merci la contradiction de nos principes religieux, pharisaïquement affichés, et de notre impérialisme, cyniquement pratiqué. Le monde nous voyait tels que, beaucoup plus tard, M. Paul Valéry nous a décrits, dans une page classique : « L'homme d'Europe n'est pas défini par la race, ni par la langue, ni par les coutumes, mais par les désirs et l'amplitude de la volonté... C'est une manière de monstre. Il a une mémoire trop chargée, trop entretenue. Il a des ambitions extravagantes, une avidité de savoir, de richesses illimitée. » D'un mot, nous apparaissions aux peuples, dont les sages avaient gardé leur sagesse traditionnelle, comme des forcenés.

Sur l'hypothèse, après tout gratuite, que le système dont s'enrichissait l'Europe durerait, celle-ci avait fini par se donner une superstructure industrielle excessive, à laquelle répondait une population devenue peut-être trop nombreuse. L'équilibre subsistait, mais de plus en plus délicat, c'est-à-dire de plus en plus précaire. Pour que son maintien fût assuré, il aurait fallu que le monde voulût bien accepter, une fois pour toutes, cette division du travail, strictement complémentaire, que nous décrivions plus haut et qui faisait de nous l'usine spécialisée de la planète. Qu'arriverait-il si, refusant de s'incliner devant cette hiérarchie, les pays extra-européens prétendaient un jour disposer eux-mêmes de leurs ressources naturelles, en procédant sur place à leur transformation? L'événement s'est produit, et c'est la crise de l'Europe.

ANDRÉ SIEGFRIED

(*A suivre.*)

TESSA[1]

PIÈCE EN TROIS ACTES ET SIX TABLEAUX

ACTE III

CINQUIÈME TABLEAU

Une pièce demi-vitrée dans le bâtiment des Concerts. Elle est bordée d'un couloir sur lequel donnent les portes de la scène et du foyer.

SCÈNE PREMIÈRE

LE POMPIER, L'HUISSIER

LE POMPIER. — Ça va être la fin?

L'HUISSIER. — Non. Ça va être le finale.

LE POMPIER. — Le finale, ça n'est pas la fin?

L'HUISSIER. — C'est la fin, en moins rapide.

LE POMPIER. — Il est déluré, celui-là... Il va faire ça vite...

L'HUISSIER. — Ne t'y fie pas. Ils sont tous les mêmes, ces jeunes chefs d'orchestre. Dans le temps, ils avaient des noms et des cheveux courts. Mais ils démarrent difficilement du pupitre, une fois qu'ils y sont.

LE POMPIER. — Tu suis, toi? Tu lis le programme?

L'HUISSIER. — Je lis le programme, à cause des courses.

LE POMPIER. — Tu joues aux courses! Ça n'a aucun rapport avec le programme!

L'HUISSIER. — Ça en a pour moi. Tu n'as pas remarqué qu'au concert comme aux courses, il y a toujours cinq courses, cinq morceaux, veux-je dire.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre.

LE POMPIER. — Alors?

L'HUISSIER. — Alors, je prends pour chacune le cheval dont le nom commence par la lettre du compositeur. Celui-là s'appelle Dodd. Je jouerai *Dancing-Girl.*

LE POMPIER. — C'est une méthode intelligente. Mais est-elle bonne?

L'HUISSIER. — Toutes les méthodes se valent aux courses.

LE POMPIER. — Tu gagnes chaque fois?

L'HUISSIER. — On verra demain avec Dodd et *Dancing-Girl.* J'ai gagné la semaine dernière avec Mendelssohn et *Miami.* Il a bonne allure, ce Dodd. Ça ne prouve d'ailleurs rien. J'ai perdu avec des chefs d'orchestre épatants et gagné avec de vieilles nouilles.

SCÈNE II

LES MÊMES, ROBERTO ET TESSA

(*Roberto et Tessa entrent par la sortie de secours.*)

LE POMPIER. — Eh! là-bas! Qu'est-ce que vous faites? Vous entrez par la sortie de secours?

ROBERTO. — Nous voulons voir monsieur Dodd...

LE POMPIER. — On n'a pas le droit d'entrer par la sortie de secours que s'il y a le feu dans la rue et qu'on se réfugie dans la salle.

ROBERTO. — Mademoiselle attend monsieur Dodd.

L'HUISSIER. — Qu'elle l'attende dans le foyer. Ici, monsieur Dodd recevra les amis qui veulent le féliciter. C'est réservé.

ROBERTO. — C'est lui qui m'a dit d'attendre là. Je viens de lui porter un mot dans la salle.

TESSA. — Qui vient le féliciter ici?

L'HUISSIER. — Tous. Tous les amis. Tous les parents. Tous les journalistes, et tous les jaloux.

TESSA. — Je ne veux voir personne, Roberto, personne! Retournons dans la rue! Nous reviendrons après!

ROBERTO. — Non, mademoiselle. Vous n'êtes pas bien du tout. Dehors il fait un temps de chien.

L'HUISSIER. — C'est vrai qu'elle n'a pas l'air très bien, votre maîtresse.

ROBERTO. — Elle s'est évanouie dans la voiture.

LE POMPIER. — Elle est toute pâle... Rentrez chez vous, mademoiselle... Vous serez bien mieux.

TESSA. — Je n'ai pas de chez moi.

L'HUISSIER. — Vous avez un valet de chambre et vous n'avez pas de chez vous?

TESSA. — D'ailleurs c'est un peu chez moi, ici. Je suis née dans une coulisse comme celle-là, le jour d'un opéra de mon père.

LE POMPIER. — Pour votre père, ça allait peut-être bien. Mais pour votre mère et pour vous, ça n'en était pas plus confortable. Où pourrait-on la mettre, chef! Elle a froid, elle tremble.

L'HUISSIER. — Là, dans le bureau de l'administrateur-délégué. Il y a du feu.

TESSA. — L'administrateur n'y est pas, au moins?

L'HUISSIER. — Il n'y est que le 12 juillet, de quatre à cinq heures de l'après-midi, le jour de la lecture du rapport général.

TESSA. — On peut entendre la musique de cette pièce?

L'HUISSIER. — Encore mieux qu'ici. Il n'y a que la cloison qui vous sépare de la scène. Dépêchez-vous, mademoiselle... En voilà déjà qui montent l'escalier...

TESSA. — Toi, tu restes, Roberto. Tu me préviendras...

SCÈNE III

LE POMPIER, L'HUISSIER, ROBERTO LE PETIT SÉBASTIEN, PAULINA

L'HUISSIER. — C'est pour féliciter monsieur Dodd?

SÉBASTIEN. — Pour le féliciter, je ne sais pas... Mais pour le voir.

L'HUISSIER. — Vous vous arrangerez avec lui...

(*L'huissier sort.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, *moins* L'HUISSIER.

SÉBASTIEN. — Approche, Roberto. Tessa est là?

ROBERTO. — Oui.

PAULINA. — Pourquoi m'amènes-tu ici, Sébastien? Il n'y a qu'une minute avant le finale.

SÉBASTIEN. — Tant pis. Tu n'entendras pas le finale.

PAULINA. — Lewis nous a sûrement vus sortir. Il nous en voudra.

SÉBASTIEN. — Lewis sait qu'il s'agit de lui... Alors, quelle est cette histoire?

PAULINA. — Je ne sais ce que tu veux dire.

SÉBASTIEN. — Tu le sais parfaitement. Roberto, en traversant la salle pour remettre un billet à Lewis, m'a dit que Lewis voulait emmener Tessa à la fin du concert...

ROBERTO. — C'est vrai, monsieur Sébastien.

PAULINA. — Je me doutais qu'il voudrait l'emmener un jour. Je ne savais pas que ce serait le jour de son concert.

SÉBASTIEN. — Tu sais bien que Lewis n'a pas d'imagination. Il fait tout le même jour. S'il a une idiotie et une bonne chose en tête, il les fait à la même heure.

PAULINA. — Ça les regarde, Sébastien. Tessa est l'aînée de nous trois.

SÉBASTIEN. — Il n'y a d'aînés que chez les garçons. Je remplace Sanger.

PAULINA. — Tu crois que notre père aurait vu du mal à ce que Tessa parte avec Lewis?

SÉBASTIEN. — Je remplace notre père. Mais je ne suis pas comme lui.

PAULINA. — Évidemment. Tu as treize ans.

SÉBASTIEN. — Je remplace notre père. Mais je ne suis pas alcoolique. Je ne suis pas débauché! Je ne suis pas lâche devant les filles... A ce que je vois, tu es pour qu'il l'emmène?

PAULINA. — Si tu fais un conseil de famille, il manque Tony.

SÉBASTIEN. — J'ai rayé Tony du conseil de famille. Après son aventure de Munich, elle n'a plus voix au chapitre. Je t'écoute.

PAULINA. — Écoute plutôt le finale. Il commence.

(*Le finale commence. Les enfants et Roberto écoutent respectueusement.*)

SÉBASTIEN. — Il conduit très bien.

PAULINA. — Tu vois.

SÉBASTIEN. — Très posément. Très dignement.

PAULINA. — C'est bon signe pour Tessa.

SÉBASTIEN. — Sa symphonie lui appartient! Il peut la conduire comme il voudra... Voyons! J'attends ton avis!

PAULINA. — Ils s'aiment beaucoup, tu sais...

ROBERTO. — Beaucoup. Passionnément.

SÉBASTIEN. — Toi, tu parleras quand je te questionnerai... Il y a toujours un moment où deux personnes s'aiment. Si elles choisissent pour ce moment le jour où toutes les difficultés et tous les scandales doivent en résulter, elles sont idiotes... Si tu m'écoutais, Paulina, au lieu d'écouter la musique!

PAULINA. — Nous ne pouvons pas discuter en nous bouchant les oreilles.

SÉBASTIEN. — Si tu étais Lewis, tu emmènerais Tessa?

PAULINA. — Je suis une fille. Si j'étais Tessa, je partirais avec Lewis. Demande à Roberto qui est un homme ce qu'il ferait à la place de Lewis.

SÉBASTIEN. — Qu'est-ce que tu ferais, Roberto?

ROBERTO. — Ce soir?

SÉBASTIEN. — Oui, en ce moment, si tu étais Lewis?

ROBERTO. — Je terminerais mon concert...

SÉBASTIEN. — C'est ce qu'il fait. Ça m'étonne d'ailleurs de lui. Et après?

ROBERTO. — Après, je ne sais pas.

SÉBASTIEN. — Tu vois, Roberto ne sait pas. Alors Lewis ne doit pas le savoir beaucoup mieux. C'est à nous de le savoir.

SCÈNE V

LES MÊMES, *plus* TESSA

(*Tessa entr'ouvre doucement la porte.*)

TESSA. — Comment! Vous êtes là! Il me semblait bien reconnaître la voix de Sébastien. Vous n'êtes pas dans la salle pour le finale?

SÉBASTIEN. — Non.

TESSA. — Pourquoi? Vous n'entendez presque rien d'ici. Venez plutôt dans ce bureau!

SÉBASTIEN. — Non. Nous restons ici.

TESSA. — Alors, je reste avec vous.

SÉBASTIEN. — Non. Il ne faut pas justement que tu sois avec nous.

PAULINA. — Sébastien veut que nous décidions si tu dois partir avec Lewis.

SÉBASTIEN. — Je n'ai pas raison? A part Kate, il n'y a jamais eu que nous trois de sensés dans le cirque Sanger!

TESSA. — Mon petit Sébastien, tu es trop gentil de t'occuper de moi. Merci... Mais c'est trop tard...

SÉBASTIEN. — Pourquoi trop tard?

TESSA. — Tu es trop jeune! Tu ne peux pas comprendre.

SÉBASTIEN. — Explique-toi, puisque tu es là. Roberto en tout cas n'est pas trop jeune pour comprendre. Il a trente-trois ans.

ROBERTO. — Trente et un.

PAULINA. — Ce n'est pas vrai. Trente-trois. Tu te rajeunis toujours de deux ans.

SÉBASTIEN. — Si tu ne comprends pas à trente-trois ans, tu ne comprendras jamais.

ROBERTO. — Sûrement... Sûrement.

SÉBASTIEN. — Enfin, ce n'est pas parce que tu l'aimes que tu pars! Tu l'aimes depuis dix ans.

TESSA. — Bien sûr, mon petit Sébastien, tu as raison. Autrefois, je l'aimais. Ça n'était pas toujours très gai, mais ça n'était pas sans agrément. Nous en parlions avec Tony et Paulina. C'était à la fois de l'avenir et du présent, et c'était comme tous les secrets, une espèce de propriété.

SÉBASTIEN. — Tout le monde le voyait, tu sais...

PAULINA. — Et tout le monde voyait que Lewis aimait Tessa.

TESSA. — Oui, mais Lewis ne voyait rien. Ni de moi, ni de lui. J'avais la tâche facile. Quand on est seule à aimer, on se tire d'affaire comme on peut. Surtout après son mariage avec Florence. Quand celui que vous aimez a épousé une femme belle, intelligente, riche, qui a toutes les qualités, vous pouvez espérer que les histoires sont terminées. On en est quitte pour vivre un amour malheureux. On est tranquille. Mais, tout d'un coup, Lewis a su que je l'aimais.

SÉBASTIEN. — Qui est-ce qui a été assez bête pour le lui dire?

TESSA. — Il l'a lu dans mon journal.

SÉBASTIEN. — Vous êtes toutes les mêmes, vous, les filles. Vous ne laissez traîner que ce que vous avez d'intime.

TESSA. — Et il a su aussi qu'il m'aimait.

SÉBASTIEN. — Tu avais écrit cela aussi dans ton journal?

TESSA. — Non. Florence le lui a dit.

SÉBASTIEN. — Ce que vous pouvez être bavardes!

PAULINA. — Oh! ça! avec vous et votre silence, les hommes, l'humanité entière pourrait s'aimer! Personne n'en saurait jamais rien, personne ne s'en douterait!

TESSA. — Et maintenant, je n'en puis plus, Sébastien. Je suis à bout. J'ai trop lutté. Je ne résisterais pas à quelqu'un que je haïrais, s'il voulait m'emmener. Il n'y a pas plus de raison pour que je résiste à Lewis. Je ne parle même pas du courant qui m'entraîne, je ne sais plus que faire, je ne vois plus les bords.

SÉBASTIEN. — Tu sais que tu trahis Florence.

TESSA. — Depuis ce soir, je ne la trahis plus.

SÉBASTIEN. — Tu sais ce qu'il est, Lewis, brutal, coureur?

PAULINA. — Ah! non! Avec Tessa, doux et fidèle.

SÉBASTIEN. — Pourquoi as-tu dit à Florence qu'il est brutal et coureur?

PAULINA. — Eh bien, ça n'était pas vrai, peut-être! Non, moi, ce que je trouve, c'est que Tessa ne va pas bien. Elle ne devrait pas faire un voyage dans ces conditions.

ROBERTO. — Elle s'est évanouie dans la voiture.

SÉBASTIEN. — Et quelles conditions! Je ne sais même pas s'il aura de l'argent. Est-ce que notre père touchait l'argent des concerts le soir ou le lendemain?

PAULINA. — A la signature du contrat. Six mois avant... Reste jusqu'à ce qu'il divorce, Tessa... Tu verras comme nous allons te soigner d'ici là...

TESSA. — Impossible, Paulina, plutôt mourir... Comme elle est belle, cette phrase du finale!

PAULINA. — C'est l'avant-dernière. La dernière est le motif qu'il a logé pour les enfants Sanger.

SÉBASTIEN. — Il est beau, ce motif, mais si tu crois qu'il va m'acheter...

ROBERTO. — Ça y est! C'est la fin! Regagne ta chambre, Tessa!

TESSA. — Comme on l'applaudit!

SÉBASTIEN. — On ne l'applaudit pas parce qu'il t'aime. On l'applaudit parce qu'il a une musique sèche, cruelle... Comment déjà disait Sanger?

TESSA. — Inexorable...

SÉBASTIEN. — On l'applaudit parce qu'il est inexorable.

TESSA. — Comme on le connaît peu!

(On entend les applaudissements. L'enthousiasme semble délirant. Tessa a regagné le bureau de droite. L'huissier est venu ouvrir la porte à Lewis.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LEWIS

LEWIS. — Non! Non! Personne! Ne laissez entrer personne.

L'HUISSIER. — Ce n'est pas cela. C'est qu'ils vous rappellent, monsieur.

LEWIS. — Ils ne savent pas que j'ai un train à prendre.

L'HUISSIER. — Quand ils rappellent, il faut que quelqu'un y aille.

LEWIS. — Allez-y vous-même.

SÉBASTIEN. — Il faut y aller, Lewis. C'est un devoir.

LEWIS. — Qu'est-ce que vous faites là tous trois, en conseil de famille?

PAULINA. — C'était merveilleux, Lewis.

ROBERTO. — Magnifique!

LEWIS. — Où est Tessa? Roberto? Elle est prête?

SÉBASTIEN. — Allez saluer, et vous reviendrez. Nous avons à vous parler.

PAULINA. — Sébastien veut que nous décidions si vous devez emmener Tessa.

LEWIS, *à la porte.* — De quoi se mêle-t-il?

SÉBASTIEN. — Des affaires Sanger. Je tiens à vous dire d'abord

que vous avez très bien conduit, mais que votre second violon a raté ses harmoniques.

LEWIS. — Tu as remarqué! Je l'aurais tué. Il n'y a rien compris, le vandale.

ROBERTO. — Qu'est-ce que ça aurait été, s'il avait compris.

L'HUISSIER. — Allez! Monsieur! Allez! Ils vont casser le théâtre.

(*Lewis sort.*)

SCÈNE VII

PAULINA, SÉBASTIEN, ROBERTO, TESSA *un moment*, L'HUISSIER, L'EMPLOYÉ, *puis* LEWIS

PAULINA. — Tessa n'est pas bien, tu sais. Son cœur ne va pas. Une contrariété peut l'abattre. Penses-y.

SÉBASTIEN. — Est-ce que je ne pense pas à tout?

TESSA, *apparaissant.* — Lewis est là?

ROBERTO. — Pas encore, Tessa... Une minute.

TESSA. — C'est un grand succès?...

ROBERTO. — Très grand. Il est en train de saluer.

(*Tessa disparaît. Un jeune employé montre sa tête à une des portes du fond.*)

L'HUISSIER. — Qu'est-ce que vous désirez, vous?

L EMPLOYÉ. — Un autographe! J'ai un stylo.

L'HUISSIER. — Voulez-vous filer!

(*Lewis revient.*)

LEWIS, *revenant au galop.* — Alors, qu'est-ce que tu racontes?

SÉBASTIEN. — C'est vrai que vous emmenez Tessa?

LEWIS. — Oui, c'est vrai.

SÉBASTIEN. — Je ne comprends pas ce que vous cherchez. Vous la voulez pour femme?

LEWIS. — Oui, Tessa est ma femme. Tout ce que je souhaite aimer dans ma femme et dans une femme, elle l'a. Tu le sais parfaitement.

SÉBASTIEN. — Les frères voient cela moins bien que les autres, mais je suis d'accord avec vous. Tessa est très bien. C'est exactement pour cela qu'elle ne peut pas être votre femme, puisque vous avez déjà une femme.

LEWIS. — Je ne l'ai plus.

SÉBASTIEN. — Vous savez ce que Tessa sera, si elle n'est pas votre femme. Il vous faudrait bien plutôt une Linda.

LEWIS, *partagé entre la fureur et l'admiration pour le petit Sébastien...* — Mon cher petit Sébastien.

SÉBASTIEN. — On vous appelle, allez!

LEWIS. — Vous me feriez plaisir, vous trois, si vous ne parliez pas de moi comme d'un affreux destin que les Sanger ont à supporter.

L'HUISSIER. — Allez-y, monsieur Dodd, je vous en supplie. C'est un succès comme jamais je n'en ai vu!

(*Lewis va à nouveau sur la scène.*)

SÉBASTIEN. — Il sait parfaitement que Tessa m'obéira...

PAULINA. — Oui, mais tu es dur pour lui.

SÉBASTIEN. — On n'est jamais trop dur pour Lewis. Ni pour personne d'ailleurs.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SIR BARTLEMY, MRS. GREGORY, DAWSON, JACOB, UNE JEUNE FOLLE, LE MONSIEUR DÉLIRANT

(*La porte du fond s'ouvre... On voit une foule précédée de Sir Bartlemy, de Mrs. Gregory, de Dawson.*)

DAWSON. — Eh bien, Sir Bartlemy, qu'est-ce que ça vous a fait au ventre, cette musique?

SIR BARTLEMY. — Ah! ces jeunes gens!

DAWSON. — Ça doit être ce que vous appelez le déluge, n'est-ce pas?

SIR BARTLEMY. — Chaque jeune homme écrit une symphonie semblable. C'est une épreuve que Dodd surmontera. J'ai écrit la même à son âge.

DAWSON. — Peut-être pas tout à fait la même.

MRS. GREGORY. — A part celle des sirènes pour Zeppelin, ça ne ressemble à aucune des musiques que j'ai déjà entendues.

DAWSON. — Ça ressemble à celle que vous entendrez désormais.

UN MONSIEUR, *à chapeau haut de forme, élégant, en plein délire.* — Il faut que je crie! Il faut que je chante! Il faut que je lance ce chapeau dans l'air! Il faut que je coure sur les mains dans la rue et que j'embrasse un sergent de ville!

JACOB. — C'est moi! C'est moi qui l'ai découvert. Et je ne suis pas étonné de cette extraordinaire divination. J'avais découvert Sanger...

UNE JEUNE FOLLE. — Alors, permettez-moi de vous embrasser, cher monsieur. Et vous aussi, Sir Bartlemy, vous êtes le grand responsable, aujourd'hui.

SIR BARTLEMY. — Pourquoi diable!

LA JEUNE FOLLE. — S'il n'y avait pas de mauvaise musique, il n'y en aurait pas de bonne.

(*L'huissier revenant de la scène se précipite sur le groupe.*)

L'HUISSIER. — Mesdames, messieurs, vous êtes priés de ne pas rester ici, mais d'aller au foyer. Les amis de monsieur Dodd vont le recevoir au foyer...

LE MONSIEUR DÉLIRANT. — Allons au foyer! Ça n'est pas pour m'éteindre!

(*Ils disparaissent. L'employé à l'autographe est reparu par la porte de secours. L'huissier se précipite vers lui.*)

L'EMPLOYÉ. — Vous n'allez pas me chasser. J'ai attendu deux heures dans le couloir.

L'HUISSIER, *le mettant à la porte.* — Tant pis pour vous.

L'EMPLOYÉ. — J'attendrai encore. J'ai attendu trois jours pour Carnera, six jours pour Yvonne Printemps. Il n'y a que pour le Roi et l'évêque de Londres que je n'ai pas attendu.

SCÈNE IX

SÉBASTIEN, PAULINA, ROBERTO, LEWIS

(*Lewis entre et va vers Sébastien.*)

LEWIS. — A nous deux, mon petit Sébastien. Je suis content de te voir.

SÉBASTIEN. — Pourquoi? Parce que vous n'attachez pas d'importance à ce que je dis.

LEWIS. — Au contraire, Sébastien. J'attache beaucoup d'importance à ce que tu dis, et à ce que dit Paulina, et à ce que dit Roberto. Je n'attache même d'importance qu'à cela. C'est vous qui êtes tout pour moi. Songe que je veux entrer enfin dans la famille Sanger. Je me moque de tous les autres. Je ne leur dirai rien. Mais à toi il faut que je te parle. Parce que tu es un enfant, et que tu peux juger sainement. Parce que tu es un Sanger, et que tu peux juger librement. Tu m'as brouillé les yeux et la tête, tout à l'heure, avec ta discussion. Tu as fait qu'en saluant sur la scène, je ne voyais pas les spectateurs, mais mille Sébastien qui criaient que je ne devais pas emmener Tessa, que je ferais le malheur de Tessa, que Tessa ne m'aimait pas. Et j'étais obligé de les saluer et de les remercier... Laisse-moi l'emmener, mon petit Sébastien... Je n'ai jamais aimé avant Tessa... Tu m'as vu avec d'autres femmes, je ne les aimais pas. J'ai eu toute ma jeunesse un malaise qui a passé le jour où j'ai vu Tessa. Je croyais prendre plaisir à voir grandir Tessa. Tu penses que

c'était Tessa qui grandissait! C'était mon amour. Je n'ai pas d'ennui près de Tessa. Je n'ai pas de maux près de Tessa... Dis-moi que tu me crois, Sébastien, et laisse Tessa partir.

PAULINA. — Laisse-les, Sébastien.

ROBERTO. — Dès qu'ils seront installés et qu'ils auront des enfants, j'irai tenir leur maison.

LEWIS. — Me crois-tu enfin, Sébastien?

SÉBASTIEN — Vous ne l'abandonnerez jamais?

LEWIS. — Jamais.

SÉBASTIEN. — Vous ne lui causerez aucune peine?

LEWIS. — Si je peux, que des joies.

SÉBASTIEN. — Vous tâcherez de gagner un peu d'argent. Combien avez-vous sur vous?

LEWIS. — Suffisamment.

SÉBASTIEN. — Vous ne délaisserez pas votre musique?

LEWIS. — Ma seule musique est trouvée à partir de maintenant, Sébastien.

SÉBASTIEN. — Va chercher Tessa, Roberto.

LEWIS. — Cher Sébastien.

SCÈNE X

SÉBASTIEN, PAULINA, LEWIS, L'HUISSIER, L'EMPLOYÉ

(*L'employé est rentré par la scène. L'huissier le poursuit.*)

LEWIS. — Qu'est-ce qu'il veut celui-là?

L'EMPLOYÉ. — Un autographe... J'ai un stylo... J'en ai plusieurs... Quelle encre voulez-vous?

LEWIS. — Tiens. Voici ma première signature d'homme heureux.

L'EMPLOYÉ. — Pourquoi signez-vous en pseudonyme?

LEWIS. — C'est vrai. J'ai écrit Lewis et Tessa... Comme sur un arbre...

L'HUISSIER, *à l'employé.* — Filez!

(*Roberto revient avec Tessa.*)

SCÈNE XI

TESSA, LEWIS, ROBERTO, PAULINA, SÉBASTIEN, L'HUISSIER, LE POMPIER, *puis* FLORENCE

TESSA. — Lewis!...

LEWIS. — Tessa!

TESSA. — T'attendre à travers ta musique. Toute ta musique qui me séparait de toi! Que c'était merveilleux et long!

LEWIS. — Quand Roberto m'a remis ta lettre, j'ai tout deviné! J'en étais à l'andante. Il a fallu le jouer lentement. C'était horrible!

TESSA. — Long et beau! Même quand ton second violon a raté ses harmoniques.

LEWIS. — Tu l'as remarqué aussi?

TESSA. — Je crois bien. C'est ce qui m'a le plus touché. Je me disais que toute la famille Sanger était sans doute seule à remarquer la faute et frémissait.

LEWIS. — Toute la famille Sanger nous approuve, Tessa. Tu peux partir sans remords. Tu as tes bagages?

TESSA, *montrant son sac.* — J'ai tout ce que je possède.

LEWIS. — Comme tu es pâle!

TESSA. — J'ai comme le vertige. Je suis sur un toit. C'est haut, le bonheur.

LEWIS. — Je sentais bien que la seule raison et la seule grandeur de la vie étaient de préparer des jours comme cela, mais je ne savais pas que ces jours arriveraient.

TESSA. — Il y en aura eu au moins un.

LEWIS. — Mon amour!

TESSA. — Mon Lewis, mon amour!

LEWIS. — Dire que c'était aussi facile et que nous ne pouvions pas.

TESSA. — C'était atrocement difficile, Lewis! Tu as eu de la chance de n'y penser que ce soir et non toute ta vie.

L'HUISSIER, *revenant avec le pompier.* — Monsieur Dodd, vos amis s'impatientent au foyer, je crois qu'ils viennent par ici. Ils sont cent et je suis seul.

LE POMPIER. — Nous sommes seuls tous les deux.

LEWIS. — Partons, Tessa. Nous avons le temps d'avoir le bateau de Douvres. Tu es prête?

TESSA. — Depuis dix ans.

(*Elle chancelle.*)

LEWIS. — Qu'est-ce que tu as, Tessa?

TESSA. — Rien, rien. Au revoir, Paulina. Au revoir, Sébastien. Merci.

ROBERTO. — A bientôt. Appelez-moi, si la cuisine ne va pas.

SÉBASTIEN. — Vous oubliez votre chapeau, Lewis.

LEWIS, *donnant à Roberto son bâton de chef d'orchestre.* — Tiens, Roberto. Je te donne mon bâton de chef d'orchestre. Tu t'en serviras pour tourner tes sauces.

ROBERTO. — Madame ne permettra jamais.

L'HUISSIER. — Vous ferez mieux de ne pas sortir par la porte

des artistes. Il y a une foule qui veut vous voir et vous demander des autographes. Pour que vous soyez tranquilles, je vais vous ouvrir l'entrée royale. Le pompier va vous guider...

LEWIS. — Bravo pour l'entrée royale, Tessa. Nous la méritons.

LE POMPIER, *avec ses clefs.* — Si Vos Majestés veulent venir.

ROBERTO, *qui avait jeté un regard sur la porte du fond.* — Voici madame! Lewis! Elle est au bout de la galerie. Elle vient par ici.

TESSA. — Viens vite, Lewis.

LEWIS. — Non, non, ce serait lâche. Il faut que je la voie. N'est-ce pas, Sébastien?

SÉBASTIEN. — Cela va sans dire.

LEWIS. — Paulina, descends avec Tessa et installe-la dans un taxi. Je vous suis... Elle est seule, Roberto?

TESSA. — Viens vite, Lewis.

ROBERTO. — Elle est toute seule... Bonne chance, Tessa. A bientôt. Si tu fais toi-même les œufs au jambon, promets-moi que tu mettras un peu de graisse. Tu oublies toujours. Alors, ils attachent.

TESSA. — Je te le promets, Roberto!

(*Florence entre par la porte du fond.*)

FLORENCE. — Tu pars, Lewis?

LEWIS. — Oui.

FLORENCE. — Tu pars seul?

LEWIS. — Non.

FLORENCE. — Adieu, puisque nous ne nous reverrons plus.

LEWIS. — Adieu. Et aussi pardon. Car je ne t'ai pas apporté une seule heure de bonheur.

FLORENCE. — Si. Une seule, peut-être, mais une.

LEWIS. — Es-tu bien sûre même de celle-là?

FLORENCE. — Je crois que j'en suis sûre. Toute ta symphonie, ce soir, m'en a assurée par chaque note. J'étais venue l'écouter pleine de colère. Je comptais même sur elle pour m'apprendre ce qu'était la haine. Elle ne m'a montré qu'une montagne pleine de fleurs et deux êtres qui se serraient les mains près d'une grande fenêtre ouverte...

LEWIS. — Ils n'en ont pas vu plus clair... Nous ne pouvions pas nous entendre, Florence... C'était écrit...

FLORENCE. — Ta musique m'a dit le contraire, et je la crois mieux que toi. Nous pouvions très bien nous entendre. Vas-tu t'imaginer encore que ce qui nous a séparés était ta sauvagerie et mon respect du monde? Le drame était plus simple. C'est ce que j'aimais et que tu n'aimais pas...

LEWIS. — J'avais cru t'aimer.

FLORENCE. — Ne dis pas cela, tu mens... Et si tu aimes Tessa, ce

n'est pas parce qu'elle n'est pas allée en pension, ou qu'elle a mené ta vie de bohème. Tu l'aurais aimée institutrice ou comptable. C'est que sa présence te libère, t'exalte. Moi, ma présence t'alourdissait, t'emprisonnait. Je ne sais pas ce que fera mon absence.

LEWIS. — Nous allons voir.

FLORENCE. — Voilà ce que je voulais te dire, Lewis. Voilà pourquoi j'ai eu la force de venir, même en sachant que Tessa était là. Pour que notre rupture ait une raison plus noble que notre mariage; pour que tu saches bien qu'il ne s'agissait pas, dans notre querelle, de coussins trop soignés ou de cravates trop mal nouées, de salon trop bien tenu ou de pipe malodorante. La lutte entre nous deux, heureusement, était plus haute.

LEWIS. — Entre nous trois...

FLORENCE. — Oui, elle était entre trois personnes et pas entre deux. Il ne s'agissait pas de scènes de ménage, mais de trois cœurs. Cela peut comporter beaucoup de tristesse pour l'un des trois, mais plus rien d'humiliant. Pour une mondaine comme moi, Lewis, c'est un rude allégement à la souffrance si on lui enlève l'humiliation.

LEWIS, *ému.* — Ma pauvre Florence.

FLORENCE. — Voilà ce que m'ont dit ta symphonie et tes merveilleux violons.

LEWIS. — Ah! tu as trouvé mes violons merveilleux.

FLORENCE. — Tous merveilleux.

LEWIS, *qui s'est repris.* — Ah! bon! Adieu, Florence.

FLORENCE. — Oui, pars... J'entends nos amis qui arrivent. Il n'est pas nécessaire qu'ils te voient.

LEWIS. — Adieu.

(*Il part; le flot des amis entre à nouveau. Florence est tombée sur une chaise, la tête dans ses mains.*)

SCÈNE XII

FLORENCE, LES AMIS

JACOB. — Où se cache-t-il enfin? J'ai trois concerts à lui proposer. Et je veux lui parler de son misérable second violon.

LA JEUNE FOLLE. — Où est-il que je l'embrasse!

MRS. GREGORY. — Mon Dieu, Florence pleure! Qu'y a-t-il?

CHARLES CHURCHILL. — Ma pauvre enfant, tu es arrivée trop tard...

FLORENCE. — Non, père, à temps.

MRS. GREGORY. — Je parie que Lewis est parti avec Tessa!...

ROBERTO, *montrant Sébastien.* — Oui, monsieur Sébastien leur a donné la permission.

ACTE III

SIXIÈME TABLEAU

Une chambre dans une pension de famille de Bruxelles. Fenêtre par laquelle on voit des toits. Mobilier sordide. Au pied du lit un mauvais fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME MAES, TESSA, LEWIS

(*Madame Maes entre, guidant Tessa et Lewis. Tessa est épuisée. Lewis la soutient d'une main et porte de l'autre une petite valise.*)

MADAME MAES. — Entrez, mes tourtereaux... Regardez la belle chambre! Vous y pourrez bien dormir, si l'idée vous vient de dormir la nuit.

TESSA. — Oui, nous sommes bien fatigués.

LEWIS. — Ça ira, mère Maes.

MADAME MAES. — J'ai bien au second la chambre qu'avait prise Sanger, voilà dix ans déjà, ma belle. Mais le matelas est moins bon. Touche celui-là.

TESSA, *après l'avoir touché.* — Ce n'est pas du bois?

MADAME MAES. — Veux-tu te taire! Il est bien trop moelleux! Personnellement je pense qu'un bon lit, c'est perdu pour des amoureux... Tu reconnais la maison, fillette?

TESSA. — Un petit peu. Nous sommes restés six mois, n'est-ce pas?

MADAME MAES. — Trois. Ça a suffi largement pour que Sanger fasse un fils à ma fille Gabrielle.

LEWIS. — Ah oui! C'est vrai, comment va-t-il, le petit Paul?

MADAME MAES. — Il est chez les Jésuites. Toujours malade. Il tousse. Il ne fera pas de vieux os. Mais il a tous les prix.

LEWIS. — Il est comme tous les enfants de Sanger. Un peu trop intelligent pour vivre.

MADAME MAES. — Qu'est-ce qu'ils deviennent les autres? Vous habitez encore tous ensemble?

TESSA. — Oh non! Quand Sanger est mort, nous avons été dispersés.

MADAME MAES. — Alors j'en verrai bien passer de temps en temps. C'est gentil d'avoir songé à la vieille mère Maes pour votre voyage de noces... Dis-moi, petite, je pense que c'est ton premier, Lewis?

TESSA. — Le tout à fait premier.

MADAME MAES. — Mais tu n'as pas bonne mine, ma fille? Il faut lui dire de te ménager.

TESSA. — Je le lui dirai.

MADAME MAES. — Dis-lui aussi de parler un peu plus. Regarde comme elle est plus gentille que toi, ta femme, Lewis. Je m'entends très bien avec elle. Eh, mon Dieu, pas d'oreiller et pas de serviette! Je vous les envoie par Gabrielle. Tu seras contente de la revoir, Gabrielle, dis, Tessa? Ton père l'aimait bien.

TESSA, *durement*. — Oui.

(*Madame Maes sort.*)

SCÈNE II

TESSA, LEWIS

LEWIS. — Quelle vieille sorcière! Je ne me la rappelais pas aussi dégoûtante. Ni sa maison.

TESSA. — Elle est drôle. Je l'aime mieux que Gabrielle. Gabrielle a sûrement dû faire souffrir maman.

LEWIS. — Ce qui m'étonne, c'est que tu la trouves drôle. Elle a raison quand elle dit que tu t'entends bien avec elle. Tu ne comprends pas la moitié de ce qu'elle te dit, et tu bavardes comme avec une vieille amie.

TESSA. — Quand je suis avec toi plus rien ne me gêne. Tout le monde est pour moi comme une comédie. Ou plutôt cette comédie qui est le monde devient vivante. Elle est vivante, dans son rôle, cette vieille fée...

LEWIS. — On demande à la revoir.

TESSA. — Plus il y a de gens autour de nous, plus je me sens seule avec toi... Tu veux ouvrir la fenêtre, chéri, j'étouffe...

(*Il va ouvrir la fenêtre lorsqu'elle se laisse aller dans le fauteuil.*)

TESSA. — Oh! Lewis! Je me sens si mal!

LEWIS. — Ça m'étonnerait qu'il en fût autrement après cette traversée épouvantable. Et tu n'as pas mangé depuis vingt-quatre heures. Tu vas bien dîner. Tu vas t'étendre. Tu vas bien dormir, et demain tout sera parfait... Tu ne crois pas?

TESSA. — Oui, demain tout sera parfait. Mais, pour dormir, j'en doute. C'est du marbre, ce lit.

LEWIS. — J'ai couché dans plus dur que cela... Mais c'est exact que je n'imaginais pas ainsi notre lit... Pourquoi diable t'ai-je amenée ici?

TESSA. — Parce que j'y serais venue moi-même si j'avais été seule, parce que c'est une place Sanger.

LEWIS. — Qu'est-ce que tu veux dire?

TESSA. — Il y a dans le monde un certain nombre d'endroits où la famille Sanger est chez elle, que ce soit Tony, Sébastien ou même Linda, ou toi...

LEWIS. — Oui. Et ils sont sordides en général.

TESSA. — Oh, non. Notre chalet du Tyrol n'était pas sordide. Le soleil sur les montagnes n'était pas sordide. Ni la neige. C'était pourtant un chalet Sanger. Un soleil Sanger... C'est dans ces lieux-là que nous pouvons vivre ou mourir. Ailleurs cela nous est impossible. Ici, j'avoue que c'est un lieu Sanger, bien qu'il soit sordide.

LEWIS. — Tu n'en as pas trouvé en Angleterre?

TESSA. — Non. Toi non plus. Je n'ai trouvé de lieu Sanger en Angleterre que la chambre d'hôtel de Tony, avec sa vieille nourrice juive, ses fleurs, son bébé qui ressemblait à Jacob et sa musique déchirée. C'est pour cela que tu m'as emmenée, pour que nous puissions vivre dans des lieux Sanger.

LEWIS. — C'est bien possible.

TESSA. — Oh! Tu as fait ça inconsciemment. Tu ne sais même pas ce que l'on y trouve...

LEWIS. — Tu le sais, toi?

TESSA. — Je crois qu'on y trouve une espèce d'égalité avec tout ce qui est beau, et de communauté avec tout ce qui est laid.

LEWIS. — Si tu trouves du beau ici!

TESSA. — Oh! oui. Il y a ce petit rayon sur la vitre.

LEWIS. — Il y est pour dix minutes encore à peu près.

TESSA. — Alors il y a nous...

LEWIS. — Je n'ai pas l'impression que nous y resterons beaucoup plus longtemps. Je vais te chercher une autre chambre.

TESSA. — Ne prends pas cette peine. Toutes nos chambres seront pareilles. Elles auront toutes de la musique par terre et des souliers sur la cheminée.

SCÈNE III

(*Entre Gabrielle, rondelette, brune déjà fanée.*)

GABRIELLE, *apportant l'oreiller et les serviettes.* — En voilà une surprise! Tu n'as pas changé, Lewis... Quelle est cette petite-là, Tessa ou Paulina?

LEWIS. — Je crois bien que c'est Tessa.

GABRIELLE. — Je pensais plutôt que tu te serais arrangé avec Tony.

TESSA. — Tony va avoir un bébé.

GABRIELLE. — Ça devait arriver avec Tony. Toujours exaltée.

TESSA. — Elle est mariée. Un vrai mariage.

GABRIELLE. — Elle a bien raison. Un mari vous épargne la moitié au moins des hommes et des embêtements que vous auriez sans mari. Je savais bien qu'elle irait fort, Tony.

TESSA. — Je vous dis qu'elle est mariée.

GABRIELLE. — Et alors?

TESSA. — Son fils sera légitime.

GABRIELLE. — Légitime? S'il est malade, ça vaudra en effet beaucoup mieux. Le pauvre Paul nous coûte les yeux de la tête et il mourra avant de nous avoir gagné un sou. Tu as bien raison. Un fils malade doit être légitime... Comment est-il mort, Sanger?

TESSA. — Il est tombé d'un sapin dans la forêt.

GABRIELLE. — Où est-il enterré?

TESSA. — Des loups l'ont mangé.

GABRIELLE. — Qu'est-ce qu'il faisait sur ce sapin? Il était encore saoul?

TESSA. — On croit qu'il s'est tué parce qu'il était inconsolable de la mort de ma mère.

GABRIELLE. — Il n'avait pourtant pas l'air de quelqu'un qui montera sur des sapins pour pleurer ses femmes. Il lui aurait fallu une forêt.

TESSA. — Pas du tout. Avant de partir pour se tuer, il nous a réunies toutes et il nous a dit qu'il n'avait jamais aimé que maman, que les autres étaient des garces. Je ne savais pas ce que voulait dire ce mot.

GABRIELLE. — Tu dois le savoir, maintenant?

TESSA. — Oui.

LEWIS. — Dites donc là-bas. Vous avez fini?

TESSA. — Nous bavardons. Il n'y a que les femmes pour se comprendre.

GABRIELLE. — J'ai son portrait, avec moi en travesti, à Sanger. Tu verras s'il pense à grimper sur un sapin... Je te montrerai ça au dîner. Il sera prêt dans vingt minutes. Tâchez de descendre à l'heure... Un homme si bien, si gros, et qui monte sur les arbres!

(*Elle sort. Tessa la suit de regards haineux.*)

SCÈNE IV

TESSA, LEWIS

LEWIS. — Qu'est-ce qui t'a pris d'inventer cette histoire de Sanger?

TESSA. — Je ne veux pas qu'elle sache comment il est mort, ni où est sa tombe. Ça ne la regarde pas. J'ai vengé maman.

LEWIS. — Tu en es toute pâle, ma petite Tessa!

TESSA. — Je ne suis pas bien, Lewis. (*Souriant.*) Je suis malade et légitime.

LEWIS. — Nous chercherons un autre hôtel dès que tu seras reposée.

TESSA. — Oh non! J'ai à faire ici. J'ai à déchirer la photo de Gabrielle.

LEWIS. — C'est un trop sale endroit.

TESSA. — Ça ne peut rien nous faire tant que nous sommes ensemble.

LEWIS. — Je n'en suis pas si sûr... Excuse-moi de t'y avoir emmenée. Mais tu m'as pris par surprise... J'étais si loin de penser qu'en une soirée tu pourrais changer aussi complètement d'avis.

TESSA. — Moi aussi.

LEWIS. — Mais qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis, Tessa? Tu ne me l'as pas encore dit.

TESSA. — Et je ne te le dirai jamais.

LEWIS. — Pourquoi?

TESSA. — Ce n'est pas un sujet de conversation.

LEWIS, *s'asseyant près d'elle.* — Dis-le-moi.

TESSA. — Plutôt crever, cher monsieur.

LEWIS. — Dis-le-moi, ma petite chérie.

TESSA. — Quand les grenouilles auront une queue, tu auras des chances de le savoir.

LEWIS. — Je sais pourquoi. Parce que tu as eu une peur.

TESSA. — Tu brûles?

LEWIS. — Quand tu as peur, il y a deux curieuses petites lampes qui s'allument au milieu de tes yeux. Elles étaient allumées quand je t'ai trouvée au théâtre.

TESSA. — Tu me fais penser que je dois le taxi à Roberto.

LEWIS. — Peur ou honte... Une grande peur ou une grande honte...

TESSA. — Laisse-moi seule un moment. Je ne vais pas bien.

LEWIS. — Tu es comme un enfant qui a vu un crime... C'est Florence qui t'a dit quelque chose, n'est-ce pas?

TESSA. — Laisse donc Florence tranquille...

LEWIS. — Vous vous êtes querellées? Parle donc! Pourquoi ne veux-tu rien me dire?

TESSA. — Les hommes n'ont pas besoin de savoir ce qui se passe entre les femmes.

LEWIS. — Tu es une curieuse créature. Les grossièretés de la mère Maes ne t'atteignent pas et un mot de cette personne bien élevée qu'est Florence a pu te mettre dans cet état!

TESSA. — A travers ce que dit la mère Maes, je vois l'idée qu'elle a de nous.

LEWIS. — Qu'est-ce qu'elle pense de nous, la mère Maes?

TESSA. — C'est très gentil. A travers sa vie dégoûtante, sa conversation grossière, elle pense quelque chose de vague, d'innocent, que je suis ton rêve, que tu es mon caprice...

LEWIS. — Florence aussi, sûrement.

TESSA. — Non, Florence, c'est l'inverse.

LEWIS. — A travers sa vie modèle, sa conversation élégante, elle nous voit...

TESSA. — Tais-toi! (*Elle s'assied sur le lit.*) Dis-moi, Lewis?

LEWIS. — Quoi, ma chérie?

TESSA. — Comment appellerais-tu ce que je suis pour toi, s'il ne s'agissait pas de nous?

LEWIS. — Tu veux dire : si ce n'était pas moi ton amant, ce que je dirais de toi?

TESSA. — Oui, je t'ai entendu donner des noms assez vilains à d'autres femmes.

LEWIS, *après un long silence.* — Si tu veux, nous allons faire un pacte, ma petite chérie. Est-ce que cela t'arrangerait que, toute ma vie, je n'appelle plus une femme d'un nom qui te choquerait?

TESSA. — Tu pourras?

LEWIS. — Je crois que je pourrai. J'essaierai de penser que toute femme peut être à un homme ce que tu es pour moi.

TESSA. — Merci pour la communauté. (*Elle le presse contre elle.*) Cela ne te fâche pas, dis, que j'aie voulu savoir... (*Il l'enlace de son bras. Elle est assise, se tenant les genoux avec les mains.*) C'est cela, tiens-moi bien. Empêche-moi de glisser.

LEWIS. — De glisser?

TESSA. — De glisser sur l'étoile.

LEWIS. — Qu'est-ce que tu racontes?

TESSA. — Oui. J'ai tout à coup l'impression que nous sommes une étoile. C'est vrai, d'ailleurs.

LEWIS. — Une sacrée étoile...

TESSA. — Jamais je n'y avais pensé auparavant. Mais quand on y a pensé il n'y a plus moyen de faire autrement. Comme on la sent tourner et tourner dans l'espace. Et elle scintille. Et elle fait la belle... Tu te sens glisser aussi un peu maintenant, n'est-ce pas? Tiens-moi bien... l'agréable, c'est que nous sommes tous deux seuls sur elle... Seuls vivants. Seuls réels... Nous n'allons pas l'être longtemps, mais nous le sommes... Rien derrière nous. Rien devant nous. Oh! Lewis! Quel est le moyen de faire qu'une petite seconde devienne Toujours?

LEWIS. — C'est ce que nous allons essayer de trouver maintenant.

TESSA. — Qu'est-ce que tu crois qui va arriver, Lewis?

LEWIS. — Que nous allons choisir des lieux Sanger avec soleil et bons sommiers, et que nous allons être heureux.

TESSA. — Moi j'ai l'impression qu'il n'arrivera plus jamais rien.

LEWIS. — Je l'espère, ma petite Tessa.

TESSA. — Tu ne me comprends pas. J'ai l'impression que tout est arrivé.

LEWIS. — Tu sens que nous ne trouverons plus d'obstacle? Moi aussi.

TESSA. — Non. J'ai une drôle d'impression, Lewis. J'ai l'impression d'avoir fini ma carrière. Ce que ma mère a fait avec Sanger, en quarante ans, j'ai le sentiment que je l'ai fait avec toi et j'ai dix-sept ans. Comme si ma carrière avait été de t'aimer, tant que tu ne saurais pas que tu m'aimes...

LEWIS. — Je le sais maintenant...

TESSA. — Aussi ma carrière est finie.

LEWIS. — Il ne te reste plus que la vie entière... Où est-il, ton journal qui m'a appris que je t'aimais?

TESSA. — Pas très loin.

LEWIS. — Tu as oublié ton nécessaire et tu as ton journal?

TESSA. — Ne t'en moque pas. C'est mon bien le plus cher.

LEWIS. — Il est court, tu sais, et il y a bien des oublis.

TESSA. — C'est que ma vie n'est pas très longue et que je n'ai pas vécu tous les jours.

LEWIS. — Regarde la belle page blanche.

TESSA. — Oui... C'est aujourd'hui. (*Sonnette.*) Tiens, la cloche sonne... C'est sûrement le dîner... Descends, vite.

LEWIS. — Je descendrai si tu descends.

TESSA. — Je n'ai pas faim. Dîne vite et apporte-moi un peu de bouillon. Ou envoie-le-moi par Gabrielle. J'aime bien parler avec Gabrielle... Il me reste pas mal à lui dire.

LEWIS. — Je te l'apporte tout de suite...

(*Lewis sort. Tessa se lève, essaye de mettre de l'ordre dans la musique répandue sur le parquet. C'est trop pour elle. Elle s'occupe à défaire le paquet qui forme son bagage quand Lewis revient.*)

LEWIS. — Allez, Tessa. Refais ton paquet. Nous partons.

TESSA. — Pourquoi? Tout de suite?

LEWIS. — Tout de suite. Tu ne peux t'imaginer ce que c'est au delà de cette porte. Et le bruit! Et l'odeur!

TESSA. — L'étable d'argent t'a gâté.

LEWIS. — C'est possible. Mais nous partons.

TESSA. — Pour où?

LEWIS. — Pour l'Angleterre.

TESSA. — Tu es fou, je pense!

LEWIS. — Je te ramène à ton oncle. Il t'aime. Il t'accueillera avec joie.

TESSA. — Ce n'est pas dans le programme, Lewis.

LEWIS. — J'ai bien réfléchi, ma Tessa chérie.

TESSA. — Il y a deux moments où tu commets des sottises irrémédiables. Quand tu ne réfléchis pas et quand tu réfléchis... Regarde-moi, Lewis. Ai-je une mine à reprendre le bateau?

LEWIS. — Alors je vais te mettre pour la nuit dans quelque couvent.

TESSA. — Un couvent?

LEWIS. — Le plus grand que nous pourrons trouver.

TESSA. — Essaie. Tu ne me sortiras pas vivante de cette maison.

LEWIS. — Soyons raisonnables, Tessa.

TESSA. — Je suis partie avec toi parce que c'était le plus juste, parce que c'était le meilleur, parce que c'était le plus raisonnable. Je resterai avec toi.

LEWIS. — Justement. Je ne suis pas sûr que ce soit le plus juste.

TESSA. — Ce que tu dis n'a aucune importance.

LEWIS. — Je dis ce que je pense.

TESSA. — Tu n'as jamais pensé que des stupidités toute ta vie.

LEWIS. — Raison de plus pour que je sois sensé maintenant.

TESSA. — Ici, c'est moi qui décide. On ne change pas d'avis comme de chemise.

LEWIS. — Tu n'as pas changé d'avis, hier?

TESSA. — J'ai changé de tout, hier, de corps, d'âme. C'est fait maintenant. Je ne changerai plus jamais.

LEWIS. — Ma petite Tessa...

TESSA. — Nous sommes sauvés. Nous n'avons plus qu'une raison à notre existence, nous sauver, nous sauver!

LEWIS. — Pense un peu à toi, Tessa.

TESSA. — Je n'ai jamais eu qu'une façon de penser à moi, c'est de penser à toi. Je ne te laisserai plus tout perdre en bavardage et en piétinements. Tu ne comprends donc jamais, Lewis?

LEWIS. — Comprendre quoi?

TESSA. — Que nous allons avoir à tout recommencer, si tu renonces une seconde fois. Rappelle-toi la première.

LEWIS. — Quelle première fois?

TESSA. — La nuit où Sanger mourut. Je t'ai parlé, ce soir-là. Mais tu n'as jamais rien voulu comprendre, jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

LEWIS. — Voyons, Tessa, calme-toi. Ce n'est pas trop tard, aujourd'hui!

TESSA. — En es-tu bien sûr? En es-tu bien sûr? (*Elle l'entoure de ses bras et sanglote.*) O mon amour, mon cruel amour! Je ne pourrai pas le supporter!

LEWIS. — Ma chérie!

TESSA. — Je ne veux pas te quitter! Je ne veux pas! Je ne veux pas!

LEWIS. — C'est entendu! Tu ne me quitteras pas. Mais ne pleure plus. Je ne te reconnais plus quand tu pleures.

TESSA. — Embrasse-moi! Embrasse-moi! Encore! Comme si jamais plus tu ne devais m'embrasser! (*Elle lutte avec sa robe.*) Ah! ces sales boutons. Je suis si mal avec ma robe!

LEWIS. — Attends, chérie, je vais t'aider...

(*Il l'aide à enlever sa robe.*)

TESSA. — Voilà... Va dîner maintenant... Où mets-toi dans un coin, que je puisse t'oublier une minute...

(*Il s'assied à l'écart près de la table. Elle retombe épuisée sur le lit. Lewis a tiré un stylo et écrit.*)

TESSA. — Qu'est-ce que tu fais?

LEWIS. — J'écris à ton oncle.

TESSA. — Qu'as-tu à lui dire? Tu sais bien que tu n'as jamais pu écrire une lettre.

LEWIS. — Je veux qu'il sache où tu es. Suppose qu'il m'arrive quelque chose. Les tramways vont vite ici.

TESSA. — Si les tramways avaient dû t'écraser, ce serait fait depuis la première fois où tu as été dans une rue.

LEWIS. — Que feras-tu, seule ici?

TESSA. — Quand je serai seule, je me poserai la question.

LEWIS. — J'aime mieux lui écrire.

TESSA. — Écris-lui donc... Dis-lui par la même occasion que je ne t'abandonnerai jamais, jamais, jamais...

LEWIS. — Je lui mets deux lignes seulement pour le mettre au courant. Dicte-moi la première phrase, chérie. Si tu me dictes la première, il y a les plus grandes chances pour que j'achève la seconde.

TESSA. — On étouffe ici!...

LEWIS. — Tu n'as qu'à ouvrir la fenêtre.

(*Tessa se lève, essaye d'ouvrir, n'y parvient pas. Lewis écrit sans la regarder.*)

TESSA. — Je ne peux pas l'ouvrir. Elle est dure.

LEWIS. — Tire par le haut... Je te propose cela, Tessa. Écoute : Cher Charles, j'aime votre nièce...

(*Tessa essaye vainement encore de tirer l'espagnolette.*)

TESSA, *épuisée.* — Très bien.

LEWIS. — Tu n'es pas difficile. Tu ne crois pas que ce serait un

peu moins bête si je mettais : Cher Charles, votre nièce et moi nous nous aimons...

TESSA, *toujours luttant.* — Oui, ce serait un peu moins bête...

LEWIS. — Ou encore, cher Charles, votre nièce m'aime. J'épuise les combinaisons, n'est-ce pas?

TESSA. — C'est cela... Épuise...

LEWIS. — « Et dès que la situation sera arrangée, nous nous marierons. » Qu'en dis-tu? Je crois que c'est la plus longue que j'ai écrite de ma vie.

(*Tessa est tombée évanouie au pied de la fenêtre toujours fermée. Le silence fait tourner la tête à Lewis qui se précipite vers elle.*)

LEWIS. — Tessa, tu t'es évanouie. (*Il l'emporte sur le lit.*) Tessa! Chérie! Ne m'effraye pas ainsi. Que Dieu me protège. Elle meurt!... (*Il court à la porte.*) Madame Maes! Tessa, regarde-moi. Parle-moi!...

TESSA. — La fenêtre, Lewis!

(*Lewis se précipite vers la fenêtre; elle résiste. Il s'aperçoit que le haut est calé. Il arrache la cale et la regarde avec haine. Il ouvre et revient vers Tessa. Elle est morte. Il lance la cale avec rage au moment où entrent madame Maes et Gabrielle.*)

MADAME MAES. — Qu'est-ce que tu fais là, avec ma cale?

LEWIS, *montrant le lit.* — Regardez!

GABRIELLE. — Elle est évanouie, la petite?

MADAME MAES. — Je te disais bien qu'elle était malade.

LEWIS. — Elle est guérie... Elle est guérie de tout...

GABRIELLE. — Tu n'as pas fini d'en voir avec cette petite Tessa, crois-moi, Lewis...

LEWIS. — Avec cette petite Tessa? Si, j'ai fini...

RIDEAU

JEAN GIRAUDOUX
MARGARET KENNEDY
BASIL DEAN

SAN FRANCISCO-PÉKIN

DU PLUS JEUNE AU PLUS VIEUX MONDE

L'OCÉANIE PERDUE

Cette couronne brisée, ces hautes cimes volcaniques apparues sur la mer après cinq jours de traversée, je les reconnais. Je retrouve leurs pentes aux longs plis verts et rougeâtres et ce grand sommeil de la mer environnante et ces rives de corail poudroyantes qui affrontent le brisant, paresseuse cavalerie d'écume, de leurs phalanges désordonnées de cocotiers. Océanie, parenthèse entre deux mondes, j'eusse aimé te laisser en blanc.

Toutes les îles d'Océanie se ressemblent. De Samoa à Tahiti, des Marquises aux Hawaï, chaque parcelle de l'immense royaume englouti accueille l'arrivant avec ce front sévère, ces parures suaves et barbares de reines exilées. De reines déchues...

Honolulu porte en breloque les cadeaux de l'Amérique : coupoles, pylônes, flèches de temples. Du débarcadère, un chant vient à notre rencontre, un chœur de voix rauques et graves. Fermez les yeux. N'essayez point de voir le jazz endimanché et ses cuivres. Mais écoutez le chant, le vieux salut maori : « *Aloha ia oe.* » Et maintenant, hâtez-vous. Hâtez-vous de vous passer au cou les leis odorants, ces boas de fleurs fraîches que vous proposent, aussitôt débarqués, des matrones dépeignées, et courez aux hôtels de Waikiki Beach. De l'Océanie dont vous rêviez, vous ne trouverez ici que cet

hymne commandé, ces colliers aux parfums de fruit, un aquarium et un musée.

S'il vous intéresse de comprendre comment, au milieu des océans, se forme une nouvelle race humaine, une petite Amérique asiatico-polynésienne, sautez dans un car, parcourez ces collines couvertes d'écoles, de terrains de golf et de cliniques, donnez un regard aux fermes modèles, aux plantations, et, à travers ce champ d'essai pasteurisé par l'Amérique, vous prendrez une idée de l'Océanie future.

Préférez-vous prendre un cocktail sur la plage de Waikiki? Alors, regardez ces athlètes dorés comme des Siciliens, aux cheveux à peine ondés, qui s'apprêtent à aller faire du surf-riding debout sur la vague. Indigènes? Si l'on veut. Un tiers de Japonais, un cinquième de Philippin, un neuvième de Portugais, un douzième de Chinois, un quinzième d'Anglo-Saxon, un dixième d'Hawaïen (le galbe et le sourire, doux, un peu lascif), ce cocktail, chacun de ces garçons peut vous l'offrir, saupoudré parfois d'un soupçon de pâleur coréenne ou de quelques poils puerto-ricains. Plongez votre regard dans la sombre chaleur de ces yeux enfoncés : vous y trouverez le mystère des croisements du Pacifique...

Autrefois il y avait ici des Maoris, des Polynésiens. D'où venaient-ils? Les océanographes se sont perdus en hypothèses. Atlantes survivants d'une Atlantide submergée, migrateurs portés par les courants séculaires d'Indonésie, d'Asie ou d'Amérique. Nul ne sait. La palme sur le corail blanc des grèves pose une ombre; l'oiseau de mer, la tortue marine laissent sur le sable des traces enchevêtrées. On ne déchiffre pas les rébus de la mer, ni ces énigmes.

Comme les graines apportées par les courants, comme les nuées d'oiseaux guidés vers les cimes océaniques par les vents, ils avaient peuplé ces terres de lave de leurs sociétés harmonieuses. Au Bishop Museum d'Honolulu, les grands cimiers de plumes des chefs hawaïens, leurs manteaux royaux sous le camphre attestent avec les tikki[1] de pierre des Marquises, les armures de fibre des Gilbert, les tapas d'écorce des Samoa, les fastes de leurs civilisations anéanties.

1. Nom donné aux idoles de pierre et de bois, aux Iles Marquises.

Les Blancs sont venus, l'espèce de Blancs sélectionnée pour les plus longs voyages : la graine agressive des Anglo-Saxons. En moins de cent ans, leurs pasteurs ont multiplié les missions et les écoles, leurs fermiers ont fait pousser à force d'engrais la canne à sucre la plus haute du monde, leurs éleveurs ont engraissé dans les ranchs le plus énorme bétail, la plus pure race d'Hereford. Quant à la race humaine, ils ont refait l'Amérique en malaxant cette fois dans le melting-pot l'Océanie, l'Asie et les Eurasiens.

Chinois d'abord... 30 000 coolies à la fin du siècle dernier travaillaient dans les champs de cannes hawaïens pour 4 dollars par mois. Aujourd'hui ils sont planteurs, commerçants, leurs fils vont à l'Université, leurs filles aux dancings.

Puis les Japonais... Un raz de marée, 70 000 en 1900, le double en 1920. Ils commandaient au Japon leurs fiancées sur photographies. Il fallut bien le leur interdire. Hawaï serait devenu japonais.

Le mélange risquait d'être trop oriental. L'Amérique au jaune ajouta de l'ocre : 30 000 Portugais de Madère et des Açores, quelque peu teintés de Maures et d'Africains (voilà pourquoi ces brunes jeunes filles en maillots rouges ont sous leurs sourcils épais une barre d'ombre si taciturne). Les colons, suprême imprudence, embauchèrent même des Philippins, flâneurs, amateurs de combats de coq, de couleurs criardes et d'alcools violents. Les meilleurs maintenant servent dans les hôtels.

De ce mélange oriental, occidental et polynésien, est sorti l'Océanien de demain, Yankee par destination. Son premier chant à l'école est « la bannière étoilée ». Citoyen comme un enfant du Missouri ou de l'Oregon, il a son Capitole, son parlement local, sa place dans les administrations. Standardisé par le collège, le temple, le cinéma, le business; il ne gardera de ses origines qu'un teint plus chaud...

Celui de ces petites « Hawaïennes » en blouse blanche et gants de caoutchouc qui débitent des ice-cream dans les drugstores.

Au bord de la route goudronnée qui longe la plage et les hôtels, une pancarte dérisoire, *Hawaïan village*, indique

l'entrée d'un enclos palissadé. Un banyan, quelques bananiers encadrent des cases de chaume édifiées sur des plateformes de ciment. Couronnées de peluche, habillées de rafia, cinq ou six filles déchaussées attendent une collecte pour commencer leur numéro de *ula*. Elles dansent accompagnées au banjo par un adolescent chétif. Deux sur cinq de ces hybrides sont plutôt blondes et, d'une mère teutonne; la plus jeune a hérité le nom de Bertha.

« Village hawaïen », suprême injure à la mémoire du bon roi Kamehameba dont la statue au fier cimier voisine avec le Capitole. Là sont parqués pour l'Amérique les déchets de son royaume sans emploi.

Que la nuit, la pure nuit transparente, reprenne les îles, que l'Océan qui enfle doucement sa houle pacifique engloutisse les derniers feux. Ceux qui souhaitent revenir jettent par-dessus bord, selon l'usage, les guirlandes embaumées. Je garde les miennes dont les lourdes corolles sont encore fraîches et lisses comme des joues. Il n'est plus que sur la mer le dernier sourire de l'Océanie.

LE JAPON AVANT LE JAPON

De la mer encore houleuse sous un ciel matelassé, les premières côtes nipponnes viennent d'apparaître, farouches, hérissées. Le grand arc d'îles et de volcans que le Japon montre sur les cartes évoque irrésistiblement la contorsion des guerriers samouraïs sur les gravures japonaises. Le pays ressemble à l'homme et l'homme au pays.

L'on a beau être, comme nous le sommes sur ce paquebot 100 p. 100 japonais — *Tatsuta-Maru* —, assailli, gâté, saturé par mille prévenances et délicatesses dont l'invention nipponne est inépuisablement fertile, il y a une certaine gêne, un certain malaise que ni les sourires, ni les révérences, ni les fleurs en papier, ni les bibelots cachés sous la serviette n'arrivent à dissiper.

Parmi les affiches de tourisme qui couvrent le hall de ce *Tatsuta-Maru*, l'une souhaite la bienvenue aux arrivants. « Soyez les bienvenus au Japon », dit en anglais la légende.

L'affiche représente un masque tragique d'acteur japonais, un couteau entre les dents...

Hier soir pour célébrer le dernier jour de traversée, dîner d'adieu qui met fin à la série des galas, feu d'artifice à grand programme et fusées courtes, dîner de sukyaki à croupetons, film de propagande, etc... Entre les colonnes blanches et or de la salle à manger Louis XV — où le Louis XV ne se nichera-t-il pas? — des serpentins fins comme des chevelures pleuvaient sur les têtes. Un monumental aigle de glace fondait sur le gramophone. Comment ne finirait-on pas par en vouloir de ces excès de gentillesse et de réclame à ce Japon, illusionniste morose, trop expert à tirer des drapeaux de ses manches, des canons de son papier de soie?

L'on ne saurait imaginer deux tempéraments, deux caractères plus opposés que ceux du Chinois et du Japonais. Quiconque a séjourné dans les deux pays a mesuré l'abîme qui les sépare. Pays et hommes, il n'est pas deux natures plus contraires. L'énorme Chine fermente et bouillonne, le petit Japon se contracte et refoule jusqu'à l'explosion. La Chine s'étale, se vautre, molle et plate au centre de la terre, baignée, inondée de fleuves géants. A elle seule, elle est l'Asie, la mère Asie, avec une portée de peuples mineurs plus ou moins accrochés à ses mamelles.

Le Japon autrefois, par mégarde, a sucé de ce lait avant de grandir, mais il n'est point de ses fils : le Nippon, l'on ne s'en souvient jamais assez, est moins un Asiatique qu'un Polynésien, un émigrant des îles océaniennes, un mangeur de poisson cru, sélectionné entre tous par la rudesse de son climat et de ses îles, de ses îles qui arquent sur les mers à typhons une échine de volcans.

Sur son dangereux rocher, ce petit carnassier net et méticuleux se fait les griffes. Entre lui et l'énorme Chine, une proie encore chaude sur laquelle cette griffe s'est posée. Entre lui et le monde, Angleterre, Amérique, Russie, d'un côté les grondements sourds de sa faim et de ses ambitions démesurées, de l'autre le silence hargneux de l'inquiétude et des appétits rivaux...

SOUS LES TROLLEYS

Il y a encore des âmes sensibles aux japonaiseries d'automne et de printemps : chaque saison un fidèle troupeau d'infortunés touristes vient voir fleurir les cerisiers, rougir les érables. L'on voudrait les prévenir : relisez Loti et Lafcadio Hearn, relisez le *Terry's Guide books* et allez ailleurs.

Dès Yokohama, c'est une Amérique en raccourci que l'on retrouve. Banques, offices, buildings... Tout le long de la grande ligne sismique qui, en 1923, fut jonchée de décombres par le tremblement de terre s'est levé un morne rempart de ciment. Ce prodige de reconstruction porte un signe de catastrophe.

Rien ne ressemble plus à un métro que le train électrique qui mène de Yokohama à Tokyo. Hormis quelques rizières chevauchées de panneaux publicitaires, il paraît ne parcourir qu'une seule ville. Entre ciel et terre, un réseau arachnéen de câbles électriques et de trolleys, une forêt de pylônes. L'électricité a ici sa terre d'élection. Il en sort de partout. Sur soi l'on sent passer la tension de ce pays surélectrifié qui tire de tous les torrents précipités de ses montagnes, des réservoirs de tous ses lacs, l'énergie nécessaire à ses industries, à ses voies ferrées, aux milliards de lumières qui constellent ses villes surpeuplées. Là comme ailleurs, le Japon touche à la limite de son effort.

A travers les hachures de ce paysage de fer, le décor ancien se dessine en grisaille. Voici, dans leurs étroits enclos de palissades, les maisons, les petites cases de bois qui, sous la carapace du toit de tuiles ou sous la tôle ont gardé la simplicité océanienne. Pas de fondations, des pilotis; pas de murs, des cloisons mobiles; pas de vitres, du papier.

Une curieuse touche d'art sur cette simplicité grégaire : pour peu qu'il y ait de la place — trois mètres de jardin, une bosse de terrain — un pin épilé tend, avec une grâce tordue, son ombelle tutélaire.

Revenons au wagon où s'aligne toute une rangée de pieds fourchus. Curieux petits pieds caprins, moulés dans leurs chaussons satinés qui permettent de passer la courroie de la *geta* entre l'orteil et les autres doigts formant corne. Mon

regard gêne l'un de ces messieurs... Regrette-t-il de n'avoir pas à exhiber une paire de souliers jaunes bien carrés, à l'allemande, comme son voisin en veston? Son kimono austère, son ample jupe de soie l'enveloppent de dignité bouddhique. Les jaquettes de fonctionnaires endimanchés assis à l'autre bout du wagon ne se croient pas moins nobles, hélas!

Mon voisin de gauche est plus à l'aise. Il a laissé par terre ses sandales de paille et ramené ses jambes sous lui à même la banquette comme sur la natte dans sa maison sans chaises... Je t'y prends, vieux Polynésien.

LE PARAVENT

Chaque jour les collectionneurs de peintures, les nobles dames étrangères qui offrent le thé, les charmants esthètes d'ambassades me disent : « Allez donc voir le vieux Japon. Il y a encore des coins délicieux : Kyoto, Nikko, Myajima... » Eh oui, je les connais ces coins délicieux, ces grands et petits temples si pleins d'atmosphère. J'en ai franchi les tourniquets. J'ai cru dans le temps aimer leurs cryptomérias, leurs cascades photogéniques, leurs cimetières, leurs Bouddhas fourbis à la pâte à cuivre. J'ai donné du pain aux biches apprivoisées, du nickel aux bonzes, subi docilement l'épreuve du bain bouillant dans l'honorable petite auberge, bâillé tout mon saoul devant les lacs en couleur, les Fuji-yama de cartes postales. Geishas et servantes m'ont prodigué leurs sourires cariés et pavés d'or... Il y a un vieux Japon, en effet. Paysages ciselés, peignés, repeints, îles feuilletées, golfes, cuvettes, sites accrochés aux hôtels avec leurs boutiques de *curios* bondées de têtes de mort en plâtre peint. Tout ce qu'il faut pour enchanter les Américains qui, dans cette Suisse bouddhique, goûtent l'illusion de voyager comme Gulliver chez les Lilliputiens. A l'hôtel, elles s'empêtrent entre leurs malles et les meubles nains; à travers le pays elles bousculent l'éternel paravent où le volcan est prisonnier du cèdre, l'homme de sa maison-lanterne, l'arbre de sa potiche et le soleil de son drapeau.

Vieux Japon encarté comme un prospectus au sein des réalités nipponnes, à tout prendre je ne suis pas sûr de ne pas

préférer l'autre, le jeune, celui qui a tendu sur les rivières de Tokyo le bel arc de ses ponts nerveux, lancé vers le ciel ces buildings trapus et élastiques que les tremblements de terre n'ébranlent plus. Aussi mignard que son ancien, en apparence, avec son métro joujou qui se faufile sous des treilles de glycine en papier, ses devantures surréalistes, ses serpents de néon qui enjolivent d'artifices rusés et décoratifs le ciment pauvre des faux riches, ses mille petits bars fleuris de nickel et de chrysanthèmes. Aussi tragique, au fond... Les chauffeurs fous font grincer les dents de leurs vitesses, tournoient en un *delirium tremens* pareil à celui des danses guerrières. Les étudiants se musèlent de petits masques à gaz contre le coryza, groins sinistres, et rêvent de suicides à deux dans des cratères choisis.

A peine un hiatus entre ces deux Japons : le même sourire, le même rictus, le même cauchemar hérité des vieilles insomnies océaniennes. Mais aujourd'hui, à l'heure où les marchés se ferment, ce sont les banques qui, dans un grand silence digne du théâtre Kabuki, méditent le harakiri.

RÉALITÉS

Les réalités de ce jeune Japon m'appellent, bon gré, mal gré. Voudrait-on les fuir, elles vous prennent par la main. Hier, c'est un jeune médecin japonais qui m'entraîne dans le « slum » de Tokyo, les districts de Hongo et Fukbgawa, pour me montrer l'effroyable misère des quartiers populaires : journaliers, artisans à domicile, chômeurs sont ensardinés là dans une terrible odeur de poisson séché et de sueur humaine. Aujourd'hui, ce sont des étudiants qui m'amènent dans les quartiers dits de plaisir : Yoshivara, Tamanoï, où vit un peuple séquestré de femmes et de fillettes vendues par leurs parents aux souteneurs. La plupart de ces malheureuses encagées — près de 8 000, rien qu'à Tokio — sont des filles de paysans placées là pour payer la dette de leur famille.

« L'expression courante : vendre sa personne ou se submerger dans un monde de souffrances, signifie s'engager par contrat au service en question », me dit l'un de mes guides.

Dans les campagnes miniatures, surpeuplées autant que les villes, se révèlent les causes profondes du malaise japonais.

Ce sont des banlieues prolongées. A 30 kilomètres de Tokyo l'oppression des petits bosquets massés autour des chaumières m'avertit de la gêne imposée à l'homme par l'étroitesse de son sol. Dans les rizières groupées en échiquier la terre moite et chimique exhale une vapeur de plomb. Les chemins sont si étroits que les porteurs de paniers, les camelots à bicyclette se suivent à la queue leuleu comme des équilibristes crispés. Ils marchent sur la corde raide, en vérité.

Près de 60 p. 100 de la population du Japon est rurale. Pour le riz, le thé, la soie, les cultures maraîchères, chaque pouce de terre disponible est exploité, gratté, fumé, nourri d'engrais coûteux. Un peu moins d'un hectare par famille. Ce peuple grégaire, ce peuple-famille a horreur de s'expatrier. Il tient au sol de ses ancêtres par des racines aussi tenaces que celles de ses petits arbres tors et émondés. Il laisse la Corée aux riziculteurs coréens, les champs de sojas mandchous à la paysannerie chinoise du Chantung. Il ne colonise que pour y trouver des matières premières et ouvrir des marchés à son industrie. Agriculteur, il se tasse, il se serre sur l'hectare familial, se ruine à le gorger d'engrais et paradoxalement appauvri par cette artificielle fécondité qui ne rénumère ni son effort, ni sa dépense, il s'endette et n'a même pas de quoi acheter le riz qu'il produit en surcroît.

Les dettes rurales sont estimées à 5 milliards de yens. Mille yen de dette par tête de paysan. 5 000 francs, chiffre moyen, voilà le poids que chaque fermier, chef de famille, voit grossir et peser davantage sur ses enfants. Son déficit annuel est de 200 yens. 1 000 francs de plus chaque année.

N'importe quelle « honorable partie de campagne » mène droit au cœur du drame japonais.

Les mesures prises par le gouvernement actuel pour améliorer la situation des fermiers, — stockage du riz, crédits de secours, encouragements aux coopératives — sont loin d'avoir atteint leur but. Les unions agraires demandent des réformes « drastiques », comme disent les Américains. L'association militaire Kodokai, qui proclame le principe de la solidarité des paysans et soldats prévoit : le contrôle par l'État de la terre cultivée, le contrôle et la stabilisation des prix du riz et des cocons, des engrais, l'établissement d'un système de

crédit à bas intérêt en faveur des fermiers... Le Zenkoku Nippon Kumiai (Union de tous les fermiers de Japon) soutenu par le parti socialiste (Shakai Tashuto) du professeur Abe prône, entre autres mesures anticapitalistes, l'interdiction aux propriétaires des transactions qui auraient pour but de forcer les fermiers à payer leurs fermages.

En attendant que s'accomplissent ces solutions révolutionnaires, les conséquences de la grande détresse paysanne se font implacablement sentir : d'une part l'exode vers les villes chaque année d'un million de ruraux qui vont demander aux industries, à la ceinture d'usines qui enferme les cités plus de travail qu'elles ne peuvent leur en donner. D'autre part, l'industrialisation forcenée d'un pays obligé d'acheter à l'étranger ses matières premières, son charbon, ses minerais, son coton et d'exporter ses produits fabriqués au plus bas prix. Dans ce cercle vicieux, causes et effets, tout se tient. L'industrie est la dernière soupape de sûreté de ce pays prêt à l'explosion. Il faut des usines, encore et toujours des usines, parce que, chaque année, plusieurs millions de bras nouveaux demandent, exigent du travail. Les salaires sont les plus bas du monde pour la durée de travail la plus longue, autre conséquence de cette loi de fer. A Osaka, dans les filatures, le salaire moyen d'un ouvrier pour dix heures de travail est d'environ un yen — guère plus de cinq francs de notre monnaie — dans les mêmes filatures des petites ouvrières « louées » par leurs familles endettées ou venues là pour économiser leur petite dot, travaillent huit, neuf, quelquefois dix heures par jour pour soixante-cinq sens — quelque chose comme 3 fr. 50. Et ni les uns ni les autres ne se plaignent, car ils savent que dans la masse innombrable des journaliers et des petits artisans à domicile employés à la tâche par les industriels on ne reçoit que des salaires de famine qui rémunèrent ce sweat-labour. Ouvriers et ouvrières d'usine arrivent à se considérer au Japon comme des privilégiés. « Les conditions de vie de la classe ouvrière du Japon ne sont aucunement dégradées par la condition des salaires », dit M. Yonekubo, secrétaire de la C. G. T. japonaise.

L'optimisme du Jouhaux nippon est peut-être bien un article d'exportation.

LE COMMUNISME ET LA JEUNESSE JAPONAISE

D'après le professeur Sassa qui rédige les articles de fond du grand quotidien *Asahi*, il n'y aurait, sur 100 étudiants, que 5 ou 6 militants communistes convaincus qui entraîneraient avec eux une trentaine de sympathisants, mais les nationalistes dans ce pourcentage ne seraient pas plus nombreux que les communistes convaincus. Selon un étudiant que j'ai longuement interrogé, au contraire, 50 p. 100 des élèves de cette Université seraient de cœur et d'esprit acquis aux Soviets. Cet étudiant admettait d'ailleurs que sur le nombre il y avait beaucoup de « romantiques » (le mot est de lui) séduits par l'auréole de la persécution.

Dans un dancing de Tokyo qui s'appelle tout bêtement le *Florida*, en faisant, l'autre soir, danser une petite taxi-girl qui n'était pas en kimono, mais en organdi et parlait un peu français, je lui demandai : « Pourquoi dansez-vous? » Elle me répondit : « Pour gagner ma vie et m'émanciper de ma famille. Je ne veux plus être de ces femmes japonaises qui passent leur vie à obéir à leur père, quand elles sont enfants, à leur mari, quand elles sont mariées, et à leurs fils, quand elles sont mères. Je ne veux pas être une de ces femmes qui marchent derrière leur mari, s'agenouillent sur le pas de la porte quand il sort et quand il rentre. Liberté, égalité, fraternité... is n't it. *O so desuka?* » Elle ajouta : « Êtes-vous marxiste? Moi, oui, j'ai eu deux ans de prison avec sursis. »

La police japonaise n'est pas tendre pour les jeunes marxistes. Traqués, pourchassés, ils forment des « bandes secrètes » qui, à l'occasion, n'hésitent pas, pour se procurer les fonds nécessaires à la propagande, à exécuter, à main armée, de véritables raids dans les grands magasins ou même dans les banques. Il y a quelques mois, une banque à Omori fut assaillie par 19 communistes armés, jeunes gens et jeunes filles. Pendant que les employés levaient les mains, gardés à vue par une partie de la troupe, les autres forçaient le coffre-fort et s'emparaient de 130 000 yens. Plusieurs furent arrêtés par la suite. Ils assurèrent que l'argent saisi était destiné à alimenter leur propagande.

Est-ce le cinéma américain qui inspira ce raid de gangsters ou la foi marxiste? Les deux, sans doute. Parmi les assaillants figurait la fille d'un professeur de l'Université de Tokyo actuellement en prison pour ses opinions politiques. La jeune fille, qui avait pris la fuite, se constitua prisonnière.

Les grands magasins seraient, à en croire mes informateurs, fréquemment visités par les « bandes secrètes » qui ont dans la place des complicités. On arrêta dernièrement un camion rempli d'objets volés dans ces conditions par un spécialiste de mannequins qui organisait les rafles à l'occasion du renouvellement des devantures.

Ces opérations et mouvements sont caractérisés par la participation particulièrement efficace de jeunes filles. Ce n'est pas le moindre signe d'émancipation de la timide et soumise Japonaise.

Ma petite danseuse du Florida m'avait donné pour le lendemain un rendez-vous dans un bar qui s'appelait *Bodereru* (qui veut dire Baudelaire...). J'y allai. Elle avait convoqué ses compagnons qui, avec leurs casquettes à visières cassées, leurs grandes mèches en travers du front et les boutons dorés de leurs vareuses (c'est l'uniforme de 8 sur 10 des jeunes gens) faisaient un peu l'effet de collégiens. Ils attendaient une de leurs « camarades » fort riche et de bonne famille qui commandait « la bande ». Une soixantaine d'affiliés se réunissent journellement dans le souterrain d'un vieux temple aménagé par la jeune fille riche. Le souterrain, me dirent-il, a tout le confort : un petit bar et un standard téléphonique.

Nombreux sont les jeunes gens de noble lignage, qui, par ces activités feuilletonesques, donnent du tintouin à leur famille. Un jeune vicomte Tshida, je crois, converti au communisme militant a fait récemment don de sa fortune à un groupe d'adeptes et de sympathisants. L'héritier du vicomte Mori a suivi de près son exemple. Peu après notre arrivée, nous apprîmes que le vieux prince Tokugawa (avec qui nous avions voyagé sur le *Tatsuta-Maru*) avait convoqué les parents de ces enfants prodigues pour les rappeler aux devoirs de la noblesse japonaise.

Déjà quelque temps auparavant, vingt élèves d'un professeur de l'école des Pairs, beau-frère de l'amiral Togo, convertis

par ce maître communiste, s'étaient fait arrêter. Cinq étaient fils de pairs. Les malheureux pairs démissionnèrent.

On m'a également cité le cas d'une jeune princesse Iwakura qui, l'an dernier, contrainte par son oncle de répudier sa foi nouvelle, se suicida.

Derrière ces manifestations chétives il y a, à n'en pas douter, un mouvement d'intellectuels et de professeurs autrement sérieux et profond, mais limité assez étroitement aux Universités, et enfermé dans la doctrine.

Tout cela s'explique si l'on songe aux inquiétudes d'une jeunesse studieuse qui n'entrevoit dans le développement industriel et commercial de son pays que des situations bornées et modestes et un avenir difficile. Je me suis trouvé dans une chambre d'étudiant, dans le quartier de Kanda, où plusieurs élèves de l'Université impériale parlaient des avantages comparés de leurs situations futures. L'un d'eux m'a dit :

— Les plus heureux et les plus chanceux des gradués de nos Universités sont ceux qui, après leurs examens, sont recrutés par nos deux grandes firmes Mitsui et Mitsubishi, comme employés de banques, d'agences ou de magasins. Ce sont les plus enviés. Et pourtant, à moins d'avoir la chance d'être cousins ou neveux d'un directeur, ils débutent tout juste à cent yens par mois, souvent à moins. Il en est qui sont obligés de se contenter d'un apprentissage à 50 yens par mois à la Yasuda Trust C°. Pensez que cette année, 73 p. 100 seulement des étudiants en droit ont trouvé des situations. Nos sujets de conversation, entre nous, reviennent constamment sur les avantages et les inconvénients d'entrer chez Mitsui ou Mitsubishi. Les uns défendent les avantages d'être employés par de puissantes organisations capitalistes; les autres prophétisent que ces magnats d'affaires seront bientôt privés de leurs pouvoirs.

— Vous-même, qu'en pensez-vous? — ai-je demandé à ce garçon plus américanisé que ses camarades présents.

— Je suis de l'avis des seconds. Si la Mitsui Bank me faisait signe, je déclinerais son invitation. *Je n'ai aucune confiance dans l'avenir des entreprises financières de notre pays.* Cela n'empêche pas qu'une bonne moitié de nos intellectuels chercheurs d'emplois ne pense qu'à devenir l'esclave de ces institutions où l'on débute à 100 yens par mois, où l'on arrive à

200 yens avec voyage à l'étranger tous les trois ans, mariage, maison de banlieue, enfants, et la perspective de devenir, un jour peut-être, directeur...

Comme je lui demandais de préciser ses opinions politiques, il ne se fit pas prier :

— Je suis socialiste. La seule manière légale de participer légalement et sans être inquiété à un mouvement socialiste est de joindre les partis nationaux-socialistes. Notre désir profond à mes camarades et à moi, est la formation d'un parti communiste sain. Si l'approbation de la Dynastie impériale pouvait lui donner la légitimité, ce serait le mieux. Nous sommes prêts à soutenir tous les mouvements existants de socialisme d'État et à part le stage du « contrôle d'État » pour arriver à un régime socialiste idéal.

— Comptez-vous sur l'armée pour y parvenir?

— Nous ne pouvons pas nous contenter de la philosophie abstraite des vieux généraux, genre Araki. Quant à l'armée, nous nous en défions. Elle est trop impérialiste et belliqueuse. Et pour nous le « Kodo » ne signifie rien. N'importe... Que le changement vienne de l'armée ou d'ailleurs, il sera le bienvenu s'il peut permettre aux mouvements de gauche de gagner du terrain. Quelque chose doit arriver. Nous n'avons qu'à voir et attendre.

LE PEUPLE-FAMILLE

En route vers Kobé — d'où j'embarquerai pour la Chine — je me retrouve, au sortir de mon étroite couchette, dans un wagon jonché de pantoufles, de souliers et de petits paquets, au milieu de messieurs qui enfilent leurs caleçons de laine et de dames en kimono qui donnent le sein ou la becquée de riz à leurs marmots. Le sentiment de « peuple-famille » qui m'a accueilli dès mes premiers pas au Japon m'assaille avec une force nouvelle...

Déjà, il y a quelques semaines, sur un bateau qui ramenait à Tokyo les pèlerins dominicaux de l'île d'Oshima et les fervents du volcan Mihara, un spectacle significatif m'avait ému. Sur le pont, tous les excursionnistes mêlés aux marins, commandant en tête, dansaient. La radio qui propage des villes

aux campagnes la douce rengaine de la *Danse du Cerisier* portait sur la mer cet air de jazz aux rythmes océaniens et donnait la cadence à la grande ronde balancée qui entraînait d'un seul cœur tous nos compagnons de bord. Fouettées par le vent nocturne, les branches aux fleurs de papier rose accrochées aux agrès caressaient les casquettes des étudiants, les képis plats des militaires, les coiffures des geishas, les mouchoirs de tête des coolies... Car, sans distinction de classes, de milieux, portefaix en happycoats, bourgeois en jaquettes, ouvrières, officiers, policiers, boy-scouts, associations nationalistes en chemises kaki et brassards au bras défilaient à la queue leu leu, en frappant des mains et ondulant des bras. Il régnait entre tous ces êtres une chaleur collective, une espèce de « Gemütlichkeit » (seul le mot allemand peut traduire cette atmosphère raciste) qui donnait tout son sens à la notion de « peuple-famille » et à ces mots de « nippon », « nipponisme » si souvent rencontrés depuis.

Tout est mystère au Japon, tant que l'on n'a pas assimilé, d'une manière concrète, vivante, l'esprit de famille qui régit ce peuple, non seulement au sein du groupe familial fortement soudé par des règles et des cultes ancestraux, mais dans les relations des divers groupes entre eux et par rapport à l'Empereur, chef suprême de l'État-famille. Faute de connaître et d'apprécier la force interne du système, il est impossible de comprendre par exemple la ferveur des paysans qui vont, chaque jour, brûler des bâtonnets d'encens sur la tombe des 47 Ronins — ces samouraï qui, il y a trois cents ans, se donnèrent la mort après avoir vengé l'injustice faite à leur maître — ou les dévotions des fonctionnaires en chapeau haut de forme qui vont claquer des mains au temple de l'empereur Meiji.

Il n'est pas peu curieux, à cet égard, de voir ces unions ouvrières remplacer le 1er mai par l'anniversaire (le 3 avril) de l'empereur Jimmu mort il y a quelque deux mille ans, — de lire la plateforme du groupement Seisanto qui est à la fois anticapitaliste, socialisant, anticommuniste et loyal à l'Empereur : « La présente oligarchie capitaliste est à renverser. Seiyukai et Minseito, les deux grands partis parlementaires, devront être chassés du pouvoir, la peste communiste devra être balayée... » Le même programme prévoit une poli-

(Cliché Pierre Verger.)

LE TEMPLE DU CIEL

tique extérieure basée sur l'esprit de nipponisme, « la propagation du principe de la Nation-famille ».

Le « nipponisme » permettra-t-il au Japon de traverser sans révolution la crise économique et sociale qui le menace?

Il est significatif que, dans un pays aussi industrialisé, ce soit la jeunesse noble ou bourgeoise qui s'oriente vers un communisme plus ou moins romantique, plus ou moins spéculatif, alors que les masses ouvrières et paysannes évoluent vers une forme de social-nationalisme assez éloigné en esprit d'ailleurs du fascisme ou de l'hitlérisme.

En effet le principe de la Nation-famille repose sur la théorie de la complète harmonie entre l'Empereur et ses sujets. Notion quasi religieuse, incompatible avec une dictature du type allemand, russe ou italien. L'Empereur est un père, non un dictateur. Mais il peut être, lui, un révolutionnaire. Des réformes socialistes qui feraient du chef de l'État le gardien de la richesse du pays, terre et capitaux, qui reprendraient des mains des grands magnats — les Mitsui, Mitsubishi et consorts, — l'industrie, le commerce et la banque et les mettraient dans les siennes, ces réformes rentreraient, paraît-il, dans la tradition même de l'Empire.

Les socialisants du parti Seisanto n'invoquent-ils pas l'exemple de cet empereur qui, au XIIe siècle, obligea les féodaux à céder leurs terres pour les répartir entre les paysans?

Quant à la jeunesse, en dépit de ses tendances sympathisantes aux Soviets, elle peut encore, dans l'atmosphère d'inquiétude où elle flotte, être ralliée à une vigoureuse action social-nationaliste. L'exemple du professeur communiste Gaku Sano qui fit récemment en faveur du nationalisme une abjuration retentissante ne laisse pas d'être probant. Gaku Sano, qui avait longtemps prêché les théories marxistes et fortifié sa foi à Moscou, a motivé sa conversion par l'imminence de la période critique — de la crise (« kiki », comme on dit là-bas) — que le Japon s'apprête à traverser.

AU SEUIL DE LA HAUTE-ASIE

Cela peut paraître un paradoxe..., mais la première ville qui fut tracée comme le sont les villes américaines, c'est la

plus antique, la plus noble ville du plus vieux monde. C'est la capitale de Kubilai Khan, c'est Pékin. Un immense échiquier d'avenues, de rues, de ruelles et de venelles, — les hutungs — quadrillent cette ville logique, la seule en Chine.

Le rickshaw qui me promène dans ce labyrinthe symétrique se règle comme à la boussole sur l'ombre des murs. C'est un grand gaillard au crâne bien rasé, qui n'a qu'un défaut : une terrible odeur d'ail. La gousse d'ail est le chewing-gum du Pékinois. Bien pris dans son pantalon de toile bleue et sa courte veste blanche d'une impeccable propreté, il tire à bonne allure son élégante petite calèche vernie, suspendue sur ses roues caoutchoutées, pourvue de housses blanches, d'ornements de cuivre reluisants et de lanternes cristallines. La corporation des rickshaws pékinois ne se considère pas comme inférieure. Le mien parle un peu anglais, et volontiers. Pour aller chez les chanteuses, courir la campagne et les temples des collines de l'ouest, voire jusqu'au Shansi, à 200, 300 kilomètres, ce sont des compagnons très sûrs et qui, avec un dollar chinois par jour (5 francs), s'estiment bien payés; pour un Chinois au moins trois fois plus lourd que moi, ce sera la moitié.

Dès les premiers pas, l'ordre souverain de Pékin s'impose. Les portes citadelles sous lesquelles s'engouffrent les immenses avenues, les murailles, tous les monuments de cette Rome asiatique sont groupés selon un plan qui, par ses proportions, désoriente.

Du toit du Grand Hôtel où, dès le crépuscule, le jazz assemble les attachés de Légations et la fine fleur des Pékinoises, on peut embrasser d'un regard le Temple du Ciel, meule ronde coiffée par la triple gerbe de ses toits bleus, la Tour de l'Horloge et la Tour du Tambour, cette ancêtre Yuan de la ville.

Mais, pour faire le point, mieux vaut se porter derrière la « cité pourpre », l'ancienne « Ville Interdite » des Empereurs, à ce lieu de méditation classique que les étrangers appellent « la colline de charbon ». C'est une petite éminence couverte de pins argentés et de kiosques aux tuiles précieuses. Du plus haut de ces pagodons — celui où seul l'Empereur avait accès, — on tient l'axe de la cité qui prétendait résumer l'univers et le commander. Les halls palatiaux sous leurs

tuiles jaune d'or, les cours de marbre, la triple enceinte des murs rouge sang s'encadrent entre les portes des quatre points cardinaux — celles par où les vassaux de l'est et de l'ouest, le Dalaï Lama, les princes tartares et mandchous, apportaient le tribut. La voie du sud était réservée au Fils du Ciel. Ici, l'idée impériale se lit d'un trait.

Dans les « hutungs » même les plus misérables, l'abondance de la mangeaille paraît le trait dominant de la vie chinoise. Les ambulants promènent leurs cuisines à bout de perches. Pâtes de haricots, nouilles, soupes au cochon gras, graines de lotus, fèves, crêpes au hachis, les bols passent, les plus gueux s'empiffrent, la sébille s'emplit de billon. Si je comprends bien mon rickshaw, 400 de ces jetons font un dollar à 5 francs. Ceux qui n'ont pour vêtir leur nudité que de la filasse trouée, de la chiffonnaille en feuilles de suie, la corporation dangereuse et organisée des mendiants — ils ont leur roi — talonnent les passants pour avoir leur part du festin. Entre les dos et les ventres, un bambou tâtonne. C'est un aveugle guidé par l'odeur. Sous les quinquets des auvents, les mufles sans regard s'échauffent contre l'épaule de ceux qui mangent. Un chien lèche le derrière d'un enfant. Dans le retrait des boutiques, des hommes au torse couleur de pâte pétrissent, tournent du pied on ne sait quelles meules, en filant on ne sait quels macaronis. D'autres tapent des volailles que l'on voit ensuite enfilées en séries sur des broches infernales. Les cloches, les timbres, tintent sans répit. Ici, on mange, on mange, on mange...

En cette Chine pléthorique qui nous paraît inorganisée, chacun, ou presque, trouve à vivre. C'est que l'ordre que nous n'apercevons pas est très ancien, fondé sur une civilisation où la machine n'a aucun rôle. Les « hutungs » ne songent pas à en changer.

Pékin gardera-t-il ces aspects médiévaux qui, en dehors de ses majestueuses avenues, de ses palais et de ses parcs, ajoutent à sa grandeur impériale tous les traits de la Haute-Asie?

Après quatre années, j'ai été frappé des changements survenus : sur des voies où j'avais vu les caravanes de chameaux fourrés, les files d'ânes et de charrettes aux roues pleines s'enfoncer dans la fange, l'asphalte luit. Les palais et les temples, où il est courant de rencontrer des balustres de marbre

rajustés de fils de fer ou roulés dans l'herbe, sont entretenus avec un soin digne de leur munificence. De nombreux policemen, dont la tenue noire à molletières blanches ne manque pas d'élégance, règlent avec emphase et précision la circulation. Un vaste plan de travaux est en œuvre : ici, les terrassiers ouvrent des sapes, ailleurs on arrose, des équipes goudronnent. On ne peut qu'en louer une municipalité active qui sait assainir et réparer sans dégrader.

J'ai vu hier fleurir la plus belle glycine de Chine sur le péristyle socratique de M. Yuan Liang, maire de Pékin. Entre les mains d'un édile aussi sage, la beauté de Pékin ne risque rien.

LES DEUX VOIES

Dans les parcs de Pékin où chaque soir vers six heures, il est d'usage devenir rencontrer les filles-fleurs, je ne retrouve aucune trace du mauvais genre bolchevisant qui était de mode encore en 1930 dans la jeunesse. Plus de ces sombres casquettes de chauffards que les étudiantes enfonçaient sur leurs cheveux, plus de ces imperméables qu'elles drapaient comme des manteaux de conspirateurs. Presque tous, jeunes gens et jeunes filles, recouvrent leur distinction et leur naturel dans leurs robes chinoises si élégantes.

L'assagissement des étudiants est bien le plus grand sujet d'étonnement que m'ait réservé ce retour en Chine. En 1930, il n'était de mois où, dans leurs universités turbulentes, ils ne manifestassent par des grèves tantôt leur xénophobie, tantôt leur opposition au gouvernement. Un mot d'ordre ralliait cette jeunesse impétueuse et anarchiste : rompre avec le passé. Volonté contradictoire, dilemme cruel qui les déchirait eux-mêmes. Rompre avec le passé, c'était dénoncer l'esprit confucéen qui, deux mille ans, tint la Chine dans une sage ornière, mais c'était aussi abdiquer les bénéfices d'une culture et d'une civilisation non encore remplacées, rejeter les bandelettes avant que le pied infirme n'ait réappris à marcher, demander des béquilles à l'étranger, à la science, à ses méthodes, à ses hommes.

La dure leçon imposée au nationalisme chinois par les dernières offensives japonaises, l'amputation des provinces du nord, la création du Mandchoukouo et la menace qui pèse sur

Pékin a-t-elle contribué à les ramener sur eux-mêmes, et à chercher dans le travail plutôt que dans les démonstrations bruyantes et impuissantes les moyens d'une future revanche? On le croirait volontiers, à voir le calme et silencieux labeur qui règne dans les universités. Hier, je visitais, coup sur coup, l'Université nationale de Pékin, le Peita, la plus populaire des universités chinoises, la plus réputée pour les lettres, et l'Université franco-chinoise dont les nouveaux aménagements, le remarquable équipement scientifique et technique, les bibliothèques réorganisées, m'amènent volontiers à rectifier les critiques que je formulais autrefois, à son endroit.

Dans les laboratoires, et même devant les tours des ateliers d'enseignement pratique, la plupart des étudiants portaient la robe. Le contraste des appareils modernes et scientifiques avec ce vêtement ancien donne à réfléchir sur les tendances de la jeune Chine, sur son désir d'évolution et de progrès dans le cadre de sa culture et de son passé.

LA VIE NOUVELLE

C'est là précisément le sens du mouvement de *la Vie Nouvelle* lancé de Nanchang par le général Chang Kai Chek. Un matin, dans le parc de Peitai où elle m'amenait voir fleurir les pivoines, une aimable jeune fille, mademoiselle Wong, m'a cité quelques-uns des préceptes de cette fameuse *Vie Nouvelle.* « Les vêtements doivent être très propres et bien boutonnés. Votre chapeau doit être mis selon un angle convenable, les souliers correctement attachés. Il faut manger avec modération, ne pas gaspiller le riz, tenir en ordre les maisons et les chambres... »

Comme je faisais remarquer à mademoiselle Wong que ces préceptes un peu enfantins me paraissaient un simple code de bonnes manières : « C'est plus sérieux que vous ne pensez, me dit-elle, en réalité il s'agit de rajeunir Confucius, de l'adapter à la Vie Nouvelle. »

Incontestablement la Nouvelle Vie est un signe de réaction dans les mœurs contre les désordres post-révolutionnaires. Dans quelle mesure ce mouvement encore à ses débuts est-il capable de diriger l'évolution de la Chine?

Je l'ai demandé à l'un des hommes les plus qualifiés pour répondre, le professeur Hou Shi, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Peita, philosophe et historien aussi influent sur la jeunesse chinoise qu'apprécié des élites étrangères. Dans une étude intitulée « Où va l'Asie? » un critique américain le mettait récemment en parallèle avec Gandhi. La réforme du style dont il fut le promoteur en 1916, quand la jeune Chine, désireuse de rompre avec la langue mandarine des lettrés, adopta le langage parlé en littérature, réforme de portée considérable, ses études historiques sur la littérature et la pensée chinoise en ont fait l'autorité intellectuelle la plus saillante et d'ailleurs la plus discutée. Le professeur Hou Shi, de formation américaine, est essentiellement moderniste. Dans une vaste enquête : « Où va l'humanité? » publiée à New-York, il n'a pas craint d'affirmer que la pseudo-supériorité spirituelle de l'Orient sur l'Occident, n'est qu'un vieux mythe, que la civilisation d'un pays ne se fonde point sur des rêves de bonze, mais sur le progrès mécanique, qu'il y a plus de spiritualité dans une dynamo que dans la pensée de la vieille mendiante qui marmonne en mourant : « Na ma amita Bouddah. »

D'allure jeune, nettement anglo-saxonne, malgré sa confortable robe de soie, mouvements rapides et gestes précis, ton un peu didactique dans un anglais nuancé d'expressions américaines, le professeur Hou Shi m'a dit :

— N'allez pas railler la Nouvelle Vie. Évidemment, beaucoup de ses préceptes d'hygiène et de morale élémentaires peuvent vous paraître puérils. Mais notez qu'ils s'adressent au peuple, à la masse qui a besoin de formules simples.

— Faut-il y voir une morale fasciste?

— A mon avis non; la réforme de nos mœurs en est l'idée essentielle. L'on y reconnaît sans peine, le tempérament religieux de Chang Kai Chek. Vous savez qu'après avoir, dans la période révolutionnaire, partagé la politique antireligieuse du Kuomintang, il s'est converti sous l'influence de sa femme au protestantisme. Conversion profondément sincère. Ceux qui voient l'austérité de sa vie à Nanchang dans sa petite villa modeste et l'influence qu'il exerce sur ses officiers et sur son entourage comprennent l'efficacité des principes spartiates qu'il veut inculquer au pays.

— Cependant Chang Kai Chek est ou aspire à être un dictateur?

— C'est possible, mais pour devenir dictateur en Chine, il faudrait une victoire héroïque. Si Chang Kai Chek avait réussi à battre le Japon, il serait automatiquement devenu un dictateur. Une simple réforme de mœurs ne saurait suffire à faire de lui un héros.

— Croyez-vous que par cette réforme, par la politique ou par les armes, il arrive à faire l'unification de la Chine?

— Cela dépendra de la façon dont il utilisera ses forces qui pour les buts intérieurs sont très suffisantes. Après la rébellion infructueuse de Foukien, aucun chef local, même à Canton, n'osera plus entrer en lutte ouverte. Quant aux armées communistes, elles sont extrêmement affaiblies.

— Y a-t-il encore du communisme dans les Universités?

— Il y a des tendances au socialisme. Mais le temps de la grande émulation soviétique est fini. Il s'est produit, voyez-vous, dans ces dernières années, un énorme changement chez nos étudiants. Ils sont plus sobres, plus réfléchis, beaucoup moins xénophobes. Jamais ils n'ont autant travaillé. La tendance vers les arts et les sciences pratiques s'accentue chaque année.

— Êtes-vous donc resté partisan du progrès mécanique, monsieur Hou Shi? La crise actuelle en Europe et en Amérique dont l'abus du machinisme passe pour responsable n'a-t-elle pas modifié votre position?

— Aucunement, j'ai été l'an dernier à Chicago en pleine crise. J'ai pu me convaincre que le progrès matériel n'est pas la cause des crises dites de machinisme. L'origine en est au mauvais emploi des moyens, à la mauvaise distribution des produits et des richesses.

— Souhaiteriez-vous pour la Chine une économie dirigée à la manière des Soviets?

— Je ne cache pas qu'à maints égards j'admire plutôt les Soviets. Mais je crois que la Chine ira chercher ses modèles du côté de l'Europe occidentale ou de l'Amérique. Notre structure sociale fondée sur l'individualisme foncier du tempérament chinois ne pourrait s'accommoder du collectivisme. Avec les Français nous sommes les gens les plus individualistes du monde. Si nous avions jamais une vraie dictature dans l'ordre politique comme dans l'ordre économique, il est pro-

bable qu'elle s'inspirerait surtout des méthodes Roosevelt.

— Une question pour nous résumer sur la Nouvelle Vie et ses perspectives. Votre matérialisme, je le sais, vous fait considérer la religion bouddhique comme l'une des causes de régression et d'inertie qui, pendant des siècles, ont le plus pesé sur la Chine. Vous y voyez un autre opium. Mais à votre avis, la Chine devrait-elle abdiquer les valeurs spirituelles qui pendant des siècles ont fait partie de sa civilisation?

— Le confucianisme a de meilleures chances de survivre que le bouddhisme. Le confucianisme primitif contient une philosophie humaniste qui peut retrouver toute sa valeur aujourd'hui. J'entends cet humanisme comme le développement complet de l'individu dans le cadre de la société dont il se doit d'être un membre utile. Il y a dans le principe confucéen ainsi conçu un élément qui pourrait être le fondement d'une morale individuelle et sociale valable non seulement pour la Chine, mais pour tous les peuples.

L'ANNIVERSAIRE DE GENGIS KHAN

Hier, les Mongols de Pékin ont solennellement commémoré l'anniversaire de la naissance de Gengis Khan. Dans une école, devant une audience de deux ou trois cents résidants, un orateur au crâne tondu, aux tempes proéminentes, a fait une allocution où les « r » roulaient comme une charge de cavalerie. Il a rappelé les exploits du conquérant qui, à deux reprises, passa la Muraille et soumit la Chine.

Pour avoir passé inaperçue, cette célébration, au lendemain de l'autonomie accordée par la Chine à la Mongolie intérieure, ne manque pas de sens.

Après la question du Mandchoukouo, la question mongole précipitera-t-elle les nuages qui s'assemblent sur la Haute-Asie? Écartelés en trois zones d'influence, les peuples de Gengis Khan donnent des signes d'indépendance qui laissent présager une volonté d'unification. Pour parer à l'inévitable, la Chine, à la veille de l'avènement de l'empereur Pou-Yi, a concédé à la Mongolie intérieure une autonomie qui laisse subsister entre elle et ses anciens tributaires, un dernier lien. Il semble, en effet, que la Chine veuille, autant que l'U. R. S. S.,

maintenir l'équilibre actuel. Mais le Japon, en créant le Mandchoukouo — en le couvrant d'une province mongole autonome — Hsingan, qui touche à la fois la Mongolie extérieure soviétique et la Mongolie intérieure chinoise, en poussant dans un but évidemment stratégique une nouvelle ligne de chemin de fer, au delà de Solun, fait intervenir dans la balance un facteur des plus menaçants. Le voilà incité à étendre ses intérêts dans les districts contrôlés par la Chine et l'U. R. S. S. Il peut être appelé demain par la turbulence des Mongols eux-mêmes à soutenir d'un côté ou de l'autre un parti de guerre civile. Une éventualité de ce genre, que la fréquence des missions militaires japonaises en Mongolie oblige de prévoir, ne manquerait pas de mettre, une fois de plus, le feu aux poudres en Haute-Asie.

Devant le danger, quelle est l'attitude de l'U. R. S. S.? Si je dois en croire M. Pai Yun-Ti, membre mongol du Kuomintang, récemment revenu à Pékin, la Mongolie extérieure terminerait fiévreusement des préparatifs de guerre défensive. D'après le leader mongol, l'arsenal d'Ourga aurait intensifié sa fabrication de munitions de guerre, et travaillerait nuit et jour. La flotte aérienne mongole ne compterait pas moins de 300 avions, dont 50 seraient stationnés à Woutch, à l'entrée de la Mongolie extérieure, sur la route de Kalgan à Ourga.

On sait que la Mongolie extérieure a reçu des Soviets toute l'aide souhaitable pour s'équiper d'un matériel moderne et former une armée efficace en vue de la défense du territoire national. Un réseau de routes a été établi. Pour parer à toute invasion japonaise ou mandchoue, les Mongols ont introduit chez eux la conscription, afin que les hommes des tribus nomades soient entraînés à la discipline militaire. Tous les Mongols valides de vingt à quarante ans sont tenus à des périodes. Quant aux troupes russes, leur effectif ne dépasserait pas un régiment, celui qui est chargé de la garde de la légation d'U. R. S. S. à Ourga.

Grâce à la princesse Nirdjima de Torhout que j'ai par chance retrouvée à Pékin, j'ai pu approcher l'un des membres du nouveau gouvernement mongol, son compatriote, Sainbaïré, de la tribu des Horchine, qui vient d'être nommé depuis cinq jours au Comité d'autonomie de la Mongolie intérieure.

La princesse de Torhout possède admirablement bien notre langue, qu'elle a étudiée en Chine dans sa prime jeunesse. L'an dernier, à Paris, la Société des Amis de l'Orient l'écoutait parler de son pays avec une déférente admiration; le faubourg Saint-Germain accueillait, non sans curiosité, cette jeune princesse du Sinkiang, à qui ses longues tresses ornées de pendentifs de corail et d'argent, ses amples robes brodées valaient autant de succès que son intelligence positive et avertie.

J'hésitai à la reconnaître en la rencontrant dans le hall du Grand Hôtel de Pékin. Ni tresses, ni pendentifs, mais un petit chapeau déluré, et un tailleur de bonne coupe qui apportaient à Pékin l'air des Champs-Élysées.

Elle accepta de bonne grâce de me conduire chez Sainbaïré qui habite derrière le temple des Lamas. Un véritable vent de steppe soufflait sur l'avenue où nos pousses avançaient avec peine, un vent aveuglant qui soulevait la poussière jaune des marchés en plein air et renversait les auvents de toile.

Le temple des Lamas est voisin du temple de Confucius. L'antagonisme racial du Chinois et du Mongol se résume à merveille dans ces deux sanctuaires. Environné d'arbres centenaires, de rocailles, et de stèles, le temple de Confucius est un simple hall garni de tablettes d'une austère nudité où le culte des ancêtres et la tradition chinoise gardent un refuge officiel. Au temple des Lamas règne, dans une inexprimable pouillerie, la religiosité barbare de la Haute-Asie. Aussi bien n'est-ce plus qu'un havre de moines mongols et thibétains dépenaillés et sans ressources. Ne vivant que d'aumônes, ils semblent aussi affamés que les corbeaux dont les hordes criardes survolent les abords de leurs lieux saints.

Nous contournons le temple par les venelles empuanties, où vivent ces reclus. Ils me rappellent les cohortes burlesques et menaçantes que l'on voit sortir en trombe des lamaseries quand, après des journées de voyage en terre mongole, on fait halte devant l'un de ces monastères perdus. La magie qu'ils pratiquent malgré leur règle explique le pouvoir des lamas sur les populations demi-nomades qu'ils rançonnent et contaminent. Rongés de maladies vénériennes, ils les répandent sous les tentes où ils vont se goberger. Les pires vices règnent dans ces blanches forteresses remplies de moines

obscènes. En Mongolie extérieure, paraît-il, les Soviets ont lutté victorieusement contre eux, et considérablement réduit leur influence : ce n'est pas le moindre de leurs mérites aux yeux des jeunes Mongols.

Une rue plus claire s'ouvre à nous, déserte à cette heure. Une porte basse, et, par une courette qu'un écran de pierre isole de la rue, nous accédons au petit pavillon où Sainbaïré nous attend.

C'est bien un vrai Mongol, malgré sa robe chinoise et sa casaque de soie noire. Ce crâne puissant, un peu bossu, aux oreilles pointues, ces pommettes saillantes et ce regard de magnétiseur sous la paupière à peine bridée, évoquent la terre magique où, de mamelons en mamelons, les doigts de pierre des *obos* guident les tribus pastorales. J'ai connu l'hospitalité de ces tribus, leurs mœurs patriarcales, l'accueil de la tente de feutre, le mystère et les mirages de ces steppes jonchées d'agates et de squelettes où avancent les lentes caravanes.

Sainbaïré est le cadet d'une famille de chefs de tribus. Je remarque à son poignet l'enroulement d'un chapelet noir et luisant, dont ses doigts caressent machinalement sous la manche les grains de bois.

Nous prenons place sur le kang, plate-forme de briques, mi-divan, mi-poêle, qui est couvert de tapis thibétains aux teintes fondues. Sur une table, un petit autel est dressé, deux bouddhas, une veilleuse remplie d'huile. Au mur, une grande photographie du Dalaï Lama. C'est le cadre habituel de la yourte. Il ne manque que la vieille femme en caftan qui apporte les carrés de fromage sur un plat de cuivre, et au dehors, l'aboiement féroce des chiens aux longues queues fourrées.

La princesse de Torhout lui traduit mes questions sur le Comité politique dont il vient d'être nommé membre. Sainbaïré fournit de bonne grâce les explications : le gouvernement chinois a fini par céder aux revendications des tribus soutenues par les Princes Yun et To. Les grandes terres de pâturages vont être unifiées sous l'autorité de leurs chefs de ligues et de bannières, par la réunion des provinces de Soueiyuan et de Tchahar, qui formeront désormais la Mongolie intérieure autonome. Le Comité politique de Pai Ling Miao sera l'organisme centralisateur. Il est composé de Mongols qui, en principe, adhèrent au parti Kuomintang.

— Ce n'est donc pas une autonomie complète?

— Non, car il faut distinguer les terres de pâturages, où les Mongols vivent à l'état nomade, et les terres de cultures, où les Chinois se sont mêlés aux Mongols et fixés avec eux. La partie des provinces de Soueiyuan et de Tchahar qui est en terres de culture demeure sous le contrôle chinois. Sur les terres de pâturages les Chinois, théoriquement, n'auront plus accès, ou, en tout cas, leur droit d'établissement sera limité. Le meilleur effet de cette autonomie relative sera de protéger les Mongols contre de nouveaux empiétements de colons et surtout contre les commerçants et usuriers qui étaient le fléau des yourtes.

—Puisque la tribu des Horchines est voisine de Moukden, puis-je avoir votre sentiment sur l'activité des Japonais en Mongolie?

Ma question est transmise avec circonspection; la princesse traduit sa réponse prudente :

— Il reconnaît que les Japonais, par leurs tournées fréquentes, ont sensiblement réduit le banditisme. Mais les Mongols qui se défendent des Chinois, et ne les aiment guère, n'ont pas de raison de souhaiter que les Japonais, à leur tour, pénètrent chez eux. Voyez-vous, continue-t-elle, il faut avoir vécu longtemps parmi ces gens simples et dépourvus de conceptions politiques, pour comprendre leurs aspirations. Ils ne connaissent d'autre autorité que celle de leurs princes, chefs de l gues (Hochun) ou de Bannières (Semun). Chinoise, russe ou japonaise, aucune « civilisation » étrangère ne peut convenir à ces pasteurs épris de liberté et de grands espaces. Mais notre race arrivera-t-elle à sauvegarder son indépendance, à défendre ses traditions? Prise entre tant d'ambitions concurrentes, comment peut-elle se défendre? Voyez ce qu'il advient de notre pauvre Sinkiang, où les races les plus diverses s'affrontent : « Chinois païens » contre « Chinois musulmans » ou contre « Ousbeks » (Turcs). Au milieu de leurs rivalités, quel peut être le rôle de nos tribus?

Sur les troubles actuels du Sinkiang, les nouvelles les plus diverses circulent : le chef ousbek veut reconstituer l'empire de Yacoub bey. Le Chinois musulman et le Chinois païen s'accusent mutuellement d'être subventionnés qui par les Soviets, qui par les Anglais.

Il est de fait que l'U. R. S. S., par l'achèvement de son chemin de fer du Turkestan sibérien, a créé une zone d'attraction politique alarmante pour l'Angleterre. La révolte de la Kachgarie, qui, en février, s'est constituée royaume indépendant a-t-elle été provoquée par les Anglais? Les Russes le prétendent, et le fait, s'il est exact, qu'un Musulman de nationalité anglaise et d'origine turque, M. Sheldrake, serait appelé à régir ce nouveau royaume d' « Islamistan » semble leur donner raison.

Les Mongols du Turkestan chinois arriveront-ils à préserver leur indépendance? « Ils sont noyés, — me dit la princesse de Torhout, qui, exilée de sa principauté natale, a de bonnes raisons pour le croire. — Les peuples mongols n'ont plus entre eux qu'un lien d'esprit, qu'une communauté de sentiments. Dans un temps où aucune nation ne peut vivre retranchée des autres, notre peuple manque de l'expression nationale qui lui permettrait de résister à l'envahissement. Depuis 1912, nous l'avons cherchée sans la trouver. »

Aux entreprises de l'ouest, de la Russie soviétique fidèle continuatrice à l'extérieur de la politique des Tsars, répondent les menaces de l'est : la colonisation chinoise en Mongolie intérieure et l'avance progressive des Japonais. Prise entre ces deux poussées, refoulée des deux bords, entamée non seulement dans son territoire, mais dans son organisation séculaire, le peuple de Gengis Khan n'a devant soi qu'un avenir misérable. Ils seront, il sont déjà les Indiens d'Asie. Avec leurs dernières prairies, se réduisent les derniers espoirs, les derniers espaces libres de la terre.

Les civilisés ne savent plus combien le monde a besoin de déserts, eux qui ne connaissent les steppes et les pâturages que par des minéraux à extraire ou des matières à exploiter. A quelles exterminations aboutiront leur conflits, quand les grands espaces morts, les Gobi providentiels, seront franchis? Entre le Japon et la Russie, sans cet océan de sables et de pierres, quel champ de bataille que la Mongolie!

La destinée du peuple de Gengis Khan sera-t-elle d'amener la tempête sur l'Asie?

MARC CHADOURNE

FUMÉE

Anselm Holland arriva à Jefferson, il y a de cela bien des années. D'où venait-il, personne ne le savait. Mais il était jeune alors; c'était un homme avisé, un homme d'à-propos tout au moins, car, trois ans plus tard, il épousait la fille unique du propriétaire d'une terre de deux mille acres, une des meilleures du district. Il alla vivre chez son beau-père et au bout de deux ans sa femme lui donnait deux jumeaux; plus tard encore le beau-père mourait et laissait Holland seul maître du bien qui était alors au nom de sa femme. Mais, même avant cet événement, nous les gens de Jefferson, nous l'avions déjà entendu parler d'une voix plus que bruyante de « ma terre », de « mes récoltes », et ceux d'entre nous dont les pères et les grands-pères avaient été élevés là, lui battaient un peu froid et le regardaient plutôt de travers, car ils le tenaient pour un individu sans scrupule. Et, s'il fallait en croire les fermiers, qu'ils fussent blancs ou noirs, et les autres personnes avec lesquelles il était en affaires, il passait même pour un brutal. Mais par égard pour sa femme et par respect pour son beau-père, nous le traitions avec courtoisie sinon avec déférence. Lorsque sa femme vint à mourir, elle aussi, laissant deux jumeaux en bas âge, nous attribuâmes sa mort à Holland; c'étaient, pensions-nous, les violences de ce goujat d'étranger qui lui avaient peu à peu tiré la vie du corps. Et quand ses deux fils arrivèrent à l'âge mûr et que l'un d'abord, puis l'autre quittèrent définitivement le logis, nous ne fûmes pas surpris. Et quand on le trouva mort, voilà six mois de cela, le pied

pris dans l'étrier du cheval sellé qu'il montait et le corps plutôt disloqué, sans doute que la bête avait foncé dans une palissade en le traînant (même on voyait encore, sur le dos et les flancs de la monture, les marques des coups qu'il lui avait donnés dans une de ses crises de rage), eh bien, personne chez nous ne le regretta, car peu de temps auparavant il avait commis ce que les hommes de notre ville, de notre temps et de notre opinion, considéraient comme un sacrilège sans rémission. Le jour où il mourut, on apprit qu'il avait éventré les tombes du cimetière où reposait la famille de sa femme et notamment celle où son épouse gisait depuis trente ans. Ainsi ce vieillard dément, que la haine avait gardé en vie, fut enseveli parmi les tombes qu'il avait essayé de violer, et cela au moment même où il faisait homologuer son testament. Nous apprîmes ses dernières volontés sans surprise. Cela ne nous surprit pas d'apprendre que, même par delà le tombeau, il avait porté un dernier coup aux vestiges de son sang et de sa chair, aux seuls êtres qu'il pût maintenant léser ou insulter.

A la mort de leur père, les deux jumeaux avaient quarante ans. Le cadet, Anselm Junior, avait été, disait-on, le favori de sa mère — peut-être parce que c'était lui qui ressemblait le plus au père. En tout cas, dès le moment où elle mourut, alors que les garçons étaient encore tout jeunes, il fut déjà question des querelles qui séparaient Anse le vieux et Anse le jeune; l'autre jumeau, Virginius, intervenait en médiateur et s'attirait pour ses peines les injures du père et du frère. Ça, c'était tout Virginius, il était comme ça Virginius; et Anse le jeune, lui aussi, était comme ça; il n'avait pas vingt ans qu'il filait de la maison et son absence dura dix ans. A son retour, lui et son frère étaient majeurs; Anse pria formellement son père de partager la terre — Anse, le vieux, comme nous l'apprîmes, n'en possédait que l'usufruit — et de lui donner sa part à lui, Anse le jeune. Le vieux refusa avec violence; sans doute, la requête avait-elle été formulée avec une violence égale car les deux hommes, le vieux et le jeune Anse, se ressemblaient rudement. Nous apprîmes une chose étonnante : Virginius avait pris le parti de son père. Nous l'apprîmes, tout comme je vous le dis. La terre, en effet, resta indivise et nous sûmes qu'au fort d'une scène d'une

véhémence inouïe même pour eux, au point que les serviteurs noirs s'enfuirent tous de la maison et s'égaillèrent dans la nuit, Anse le jeune s'en alla, emmenant avec soi, l'attelage de mulets qui lui appartenait. De ce jour jusqu'à la mort de son père, même après que Virginius fut forcé à son tour de déguerpir, Anselm n'adressa plus jamais la parole à son père et à son frère. Toutefois il ne quitta pas le district. Il se contenta de se retirer dans les collines (« d'où il peut surveiller les manigances du vieux et de Virginius », comme le disaient certains d'entre nous et comme, tous, nous le pensions), et durant les quinze années suivantes il vécut seul, pareil à un ermite, dans une cabane de deux pièces, dont le sol était de terre battue. Il faisait sa cuisine lui-même et n'allait pas quatre fois l'an à la ville, derrière ses deux mulets. Peu auparavant, on l'avait arrêté et traduit en justice pour avoir fabriqué du whisky. Il ne se défendit pas, refusa de plaider coupable ou non, et se vit finalement condamner à l'amende, à la fois du chef de l'accusation et pour outrages aux magistrats. Lorsque son frère Virginius fit mine de payer l'amende, il entra dans une crise de rage toute pareille à celles de son père, et, en pleine audience, il voulut se ruer sur Virginius. A sa propre demande, on l'envoya au pénitencier d'où on le relaxa huit mois plus tard en raison de sa bonne conduite. Il retourna dans sa cabane, et voisins comme étrangers laissèrent à sa solitude cet homme sombre, silencieux, au visage d'aigle.

L'autre jumeau, Virginius, resta seul à cultiver la terre que son père négligea durant toute sa vie. « D'où qu'il soit venu et quelle que soit l'éducation qu'il ait reçue, ce n'est pas un fermier », disait-on du vieux Anse. C'est ce que nous nous disions, en y croyant dur comme fer :

— Voilà pourquoi il y a toutes ces histoires entre lui et le jeune Anse; il voit son père gâcher la terre que sa mère lui destinait, à lui et à Virginius.

Mais Virginius restait. Ça ne devait pas toujours être drôle et plus tard nous dîmes que Virginius aurait dû savoir que ça ne pouvait durer. Et un peu plus tard encore, nous dîmes : « Peut-être le savait-il. » Car ça, c'était Virginius. On ignorait ce qu'il pensait alors et d'ailleurs, on ne sut jamais ce qu'il pensait. Anse le vieux et Anse le jeune étaient de l'eau. De

l'eau sombre peut-être, mais les gens pouvaient lire en eux. Mais personne n'a jamais su ce que mijotait ou manigançait Virginius, sauf après l'événement. Nous ne sûmes même pas ce qui s'était passé le jour où Virginius qui, tout seul, avait tenu bon pendant dix ans, tandis que le jeune Anse était au loin, fut mis à la porte lui aussi; il ne raconta rien à personne, pas même à Granby Dodge, sans doute. Mais nous connaissions Anse le vieux et nous connaissions Virginius et voici comment nous imaginâmes que les choses se passèrent.

Nous voyions le vieux Anse mâcher sa colère depuis un an environ, du jour où le jeune Anse avait pris ses mulets et s'était retiré dans les collines. Puis un beau jour il éclate; peut-être cela se passa-t-il comme ceci :

— Maintenant que ton frère est parti, tu t'imagines sans doute que tu n'as plus qu'à faire ton cossard et que le tout te reviendra, hein?

— Je ne veux pas toute la terre, — dit Virginius, — je ne veux que ma part.

— Ah! dit Anse le vieux, maintenant tu voudrais qu'on la morcelle, hein? Tu aurais voulu aussi qu'on la partage quand vous avez été majeurs, toi et ton frère.

— J'aimerais mieux n'en avoir qu'un lopin et bien le cultiver que de la voir toute dans l'état où elle se trouve maintenant, — dit Virginius, toujours pondéré, toujours calme; personne dans le district n'a jamais vu Virginius se mettre en colère ni même s'émouvoir le moins du monde, pas même le jour où Anselm voulut se battre avec lui au tribunal, à propos de l'amende.

— C'est ça que tu veux, hein? Et c'est moi qui l'ai fait rendre le peu qu'elle rend, moi qui ai payé les impôts, tandis que toi et ton frère, vous mettiez tous les ans de l'argent de côté, sans jamais rien verser au fisc.

— Tu sais bien qu'Anse n'a jamais mis un sou de côté de sa vie, — dit Virginius. — Raconte tout ce que tu veux sur son compte, mais ne dis pas qu'il a les mains crochues.

— Oui, pardieu! C'était un homme, lui, il avait assez d'estomac pour partir et pour réclamer ce qu'il jugeait son dû, quitte à filer sans l'avoir eu. Mais, toi, tu es bon à te traîner ici, en attendant que je m'en aille, avec ta sale gueule d'affamé.

Paye les impôts que j'ai payés sur ta part depuis que ta mère est morte et prends-la.

— Non, — dit Virginius, — je ne le ferai pas.

— Non, ah, vraiment non! — s'écria Anse le vieux. — En effet, pourquoi dépenserais-tu ton argent pour la moitié du domaine, quand un jour tu pourras l'avoir tout à toi, sans sortir un rond?

Puis nous nous imaginions qu'Anse le vieux — car nous nous les représentions assis l'un à côté de l'autre et s'entretenant comme deux personnes civilisées — nous nous imaginions donc qu'Anse le vieux se levait, avec sa tête broussailleuse, ses sourcils épais, et qu'il s'écriait :

— File de chez moi.

Mais Virginius ne bougea pas, ne se leva pas et regarda son père. Le vieux Anse s'avança vers lui, la main levée :

— File... file de chez moi. Pardieu, je te...

Alors Virginius s'en alla. Il ne se pressa pas, ne courut pas. Il emballa ses effets (il devait en avoir plus qu'Anse et même pas mal) et il partit vivre à quatre ou cinq milles de là, chez un cousin, fils d'un parent éloigné de sa mère. Le cousin habitait seul dans une ferme lui aussi, une ferme de bon rapport bien qu'à l'époque elle fût grevée d'hypothèques; le cousin, lui non plus, en effet, n'était pas fermier. Il était mi-marchand, mi-prédicateur, deux métiers dont il ne s'acquittait probablement pas mieux que de celui d'agriculteur. — C'était un petit homme terne, indéfinissable, un de ces hommes dont on ne peut se rappeler les traits une minute après les avoir quittés. Virginius partit sans hâte et sans se livrer aux violences folles et définitives de son frère, que, chose étrange, nous n'en estimions pas moins, en dépit de ses grands gestes et de ses manières ostentatoires. Pour tout dire, nous avons toujours regardé Virginius de travers aussi. Il était un peu trop maître de soi. Et il est dans la nature de l'homme de se fier avant tout à ceux qui ne peuvent compter sur eux-mêmes. Nous avions dénommé Virginius « le taciturne »; aussi apprîmes-nous sans surprise qu'il avait employé ses économies à dégrever la ferme de son cousin. Et c'est sans surprise également que nous apprîmes, l'année d'après, qu'Anse le vieux avait refusé de payer les impôts de sa terre et que, deux jours avant que la propriété

ne tombât sous le coup de la loi, quelqu'un (il ne s'était pas fait connaître) avait envoyé par la poste au shériff, le montant exact au centime près de la redevance de Holland.

— On peut être sûr que ça vient de Virginius, — dîmes-nous, — car nous croyions savoir que cet envoi d'argent n'avait pas besoin de signataire. Le shériff avait déjà fait sommation au vieux.

— Mettez-la en vente et allez au diable! — avait dit Anse le vieux. — S'ils s'imaginent qu'ils n'ont qu'à attendre, assis sur leur derrière... Ah! les salauds, la bande de...

Le shériff envoya un mot à Anse le jeune.

— Ce n'est pas ma terre, — écrivit Anse le jeune, — sur le mot qu'il renvoya.

Le shériff avait fait sommation à Virginius. Virginius était venu à la ville et avait examiné lui-même les registres.

— J'ai assez de mes propres affaires, — dit-il. — Évidemment s'il la laisse à l'abandon, j'espère l'avoir. Mais je ne sais pas. Une bonne ferme comme celle-là ne restera pas longtemps en vente, en tout cas elle ne partira pas à vil prix.

Et ce fut tout. Il n'y eut ni colère, ni étonnement, ni regret. Mais c'était un taciturne, Virginius; c'est sans surprise que nous apprîmes que le shériff avait reçu cette somme d'argent accompagnée d'un mot sans signature : *Argent pour payer les impôts de la ferme d'Anselm Holland. Envoyez reçu à A. Holland senior.*

— Sûrement, ça vient de Virginius, — dîmes-nous.

Nous songeâmes bien souvent à Virginius l'année d'après; il vivait tout là-bas dans une maison étrangère, cultivait une terre étrangère, sans jamais perdre de vue la ferme et la maison où il était né et de la sorte il allait droit à la ruine. Car le vieillard laissait tout aller maintenant : d'année en année, les broussailles, les racines reprenaient du terrain à ces vastes champs fertiles. Et pourtant, au mois de janvier, le shériff recevait par la poste l'argent anonyme et en envoyait le reçu à Anse le vieux. En effet, le vieillard ne mettait plus jamais les pieds à la ville et, même, la maison menaçait de s'écrouler sur sa tête. Jamais personne, sauf Virginius, ne s'arrêtait chez lui. Cinq ou six fois l'an, Virginius arrivait à cheval devant la porte principale, le vieillard apparaissait

sur le seuil et lui jetait à la figure les reproches les plus injurieux en poussant des cris sauvages. Virginius, sans rien perdre de son calme, disait deux mots aux quelques nègres qui restaient et, une fois qu'il avait pu s'assurer de ses propres yeux que son père se portait bien, il repartait sur son cheval. Mais jamais quelqu'un d'autre ne s'arrêtait là. Pourtant, à certains jours, on pouvait voir, de loin, le vieillard parcourir, sur le vieux cheval qui devait le tuer, ses champs désolés et rongés d'herbes folles.

Enfin, l'été dernier, nous apprîmes qu'il était en train d'éventrer les tombes du bosquet de cèdres où cinq générations de la famille de sa femme reposaient. Un nègre raconta la chose et l'officier de santé du district arriva sur les lieux et trouva le cheval blanc attaché à un arbre, puis le vieillard sortit du bosquet, un fusil à la main. L'officier de santé s'en alla, et deux jours après arriva un délégué qui trouva le vieillard gisant à côté du cheval, le pied pris dans l'étrier; sur la croupe de la bête, il vit les marques cruelles qu'avait laissées un bâton, non pas une houssine, un bâton — le cheval avait été frappé sauvagement, à coups redoublés.

On l'enterra alors parmi les tombes qu'il avait violées. Virginius et le cousin vinrent aux funérailles. A vrai dire, ils formaient tout le cortège funèbre, car Anse junior ne vint pas. Et après non plus, il ne vint pas dans les parages et pourtant Virginius était resté là suffisamment de temps pour fermer la maison et congédier les nègres. Virginius partit lui aussi, il retourna chez son cousin et, au moment indiqué, on fit homologuer le testament d'Anse le vieux devant le juge Dukinfield. Le contenu du testament ne demeura pas secret; nous en eûmes tous connaissance. Il était fait dans les règles, et ni son caractère régulier, ni son contenu, ni la manière dont il était rédigé ne nous surprirent :

A l'exception de ces deux legs, je cède et lègue... mon bien-fonds à mon fils aîné Virginius, à condition que le chancelier fasse la preuve que c'est ledit Virginius qui a acquitté les impôts perçus sur ma terre, le chancelier devant être seul et unique juge en la matière...

Voici les deux autres legs :

A mon fils cadet Anselm, je donne deux harnachements com-

plets de mulets, à la condition qu'Anselm les utilise pour faire une visite à ma tombe... Sinon ils deviendront et feront partie... de mon bien-fonds, comme il est indiqué ci-dessus.

A mon cousin Granby Dodge je donne... un dollar en espèce à charge pour lui d'acheter un ou des livres de cantiques en témoignage de gratitude pour la nourriture et l'hospitalité qu'il a données à mon fils Virginius depuis le jour où... Virginius quitta mon toit.

Tel était le testament. Nous ouvrîmes les yeux et les oreilles pour entendre ou pour voir ce que le jeune Anse allait dire ou faire. Et nous n'entendîmes et ne vîmes rien. Et nous ouvrîmes les yeux pour voir ce qu'allait faire Virginius. Et il ne fit rien ou plutôt nous ne savions ni ce qu'il faisait, ni ce qu'il pensait. Mais ça, c'était sa façon. En tout cas, tout était fini. Il n'avait plus qu'à attendre que le juge Dukinfield validât le testament. Puis Virginius pourrait donner à Anse la moitié de la terre, si toutefois il en avait l'intention. Sur ce point, les avis différaient.

— Il n'y a jamais eu d'histoire entre lui et Anse, disaient les uns.

— Virginius n'a jamais eu d'histoire avec personne, disaient les autres. Tant que vous y êtes, pourquoi ne partagerait-il pas sa ferme avec tout le district?

— Mais c'est Virginius qui a voulu payer l'amende d'Anse, l'autre fois, — disent les premiers.

— Oui, mais c'est Virginius qui a pris le parti de son père, lorsque Anse le jeune a voulu, lui, partager la terre, — répliquèrent les seconds.

Nous attendîmes donc en observateurs. Pour l'instant, nous observions le juge Dukinfield. Tout soudain, on aurait dit que toute l'affaire ne dépendait plus que de lui; il faisait l'effet de trôner tel un dieu, indifférent au ricanement sarcastique et vengeur de ce vieillard qui, même dans la tombe, entendait ne pas mourir. On aurait dit qu'il planait au-dessus de ces deux frères irréconciliables qui depuis quinze ans s'ignoraient comme deux morts. Mais à notre avis, pour son dernier coup, le vieux avait dépassé le but en choisissant le juge Dukinfield, sous l'empire de la colère. Anse le vieux se mettait lui-même échec et mat. Car nous pensions que dans

la personne du juge Dukinfield, il avait choisi le seul d'entre nous qui fût suffisamment pourvu de probité, d'honneur et de bon sens — de cette sorte de probité et d'honneur qui n'ont pas eu le temps de devenir nuageux ou inquiets, comme il arrive aux gens qui se confinent dans l'étude de la loi. Le simple fait qu'il consacrait un temps extrêmement long à la validation de ce qui n'était, après tout, qu'un document tout clair, nous prouva une fois de plus que le juge Dukinfield était le seul d'entre nous à croire que la justice comporte cinquante pour cent de connaissances juridiques et cinquante pour cent de sage lenteur et de confiance en Dieu et en soi.

Aussi, quand l'expiration du délai légal fut proche, observâmes-nous le juge Dukinfield lorsqu'il se rendait quotidiennement de son domicile à son cabinet de la maison de justice. Il marchait d'un pas ferme, sans se presser. C'était un veuf de soixante et quelques années, un homme imposant à cheveux blancs, au port droit et digne : les nègres disaient qu'il avait avalé un manche à balai. Dix-sept ans auparavant, il avait été nommé chancelier; ses connaissances juridiques étaient limitées, mais il possédait une bonne mesure de rude bon sens; personne, depuis treize ans, ne s'était opposé à sa réélection : ceux-là même qui enrageaient le plus de son air affable et de ses manières aimablement condescendantes votaient pour lui, le jour des élections, avec une sorte de confiance et d'assurance enfantines. Aussi observions-nous sans impatience, nous savions que ce qu'il se déciderait à faire, il le ferait bien, non pas parce qu'il s'en mêlait, mais parce qu'il n'aurait permis à personne et à lui-même encore moins, d'entreprendre une action sans la mener à bien. Tous les matins donc, nous le voyions traverser le square à huit heures dix exactement, puis se diriger vers la maison de justice, où le portier nègre, avec la précision du signal qui annonce l'arrivée d'un train, l'avait précédé de dix minutes exactement pour ouvrir le bureau. Le juge entrait alors dans le cabinet et le nègre s'installait sur une chaise, dans le couloir dallé qui séparait le cabinet de la maison de justice proprement dite; il s'asseyait là toute la journée et somnolait comme il le faisait depuis dix-sept ans. Puis à cinq heures de l'après-midi,

le nègre s'éveillait, entrait dans le cabinet, et peut-être réveillait-il aussi le juge qui avait suffisamment vécu pour savoir que la complication des affaires ne réside bien souvent que dans le cerveau de ces théoriciens agaçants qui personnellement n'ont pas d'intérêts à défendre; puis de nouveau nous les voyions traverser le square l'un derrière l'autre, à quinze pieds de distance et regagner leur demeure le front haut, la démarche si raide que leurs deux redingotes, faites chez le même tailleur et à la mesure du juge, retombaient des deux paires d'épaules tout d'un trait, comme un panneau, sans dessiner la taille ou les hanches.

Puis un après-midi, peu après cinq heures, brusquement des hommes se mirent à traverser le square en courant vers la maison de justice. D'autres les virent et se mirent à courir aussi; leurs pieds résonnaient lourdement sur le pavé, parmi les charrettes et les automobiles; leurs voix tendues, pressantes, demandaient : « Qu'y-a-t-il? Qu'est-ce que c'est? » — « Le juge Dukinfield » fut la réponse; et ils continuèrent à courir et pénétrèrent dans le couloir dallé qui séparait la maison de justice du cabinet; ils trouvèrent le vieux nègre à la redingote fripée, qui battait l'air de ses mains dressées; ils le dépassèrent et se précipitèrent dans le cabinet. Derrière la table, le juge était assis, légèrement appuyé sur le dossier de sa chaise, tout à fait à son aise. Ses yeux étaient ouverts; il avait été tué bien proprement d'une balle dans la racine du nez, même qu'il semblait avoir trois yeux à la file. Une balle l'avait tué; pourtant personne dans le square ce jour-là, ni le vieux nègre, qui était resté toute la journée sur sa chaise dans le couloir, n'avait entendu de bruit.

***

Cela prit bien du temps à Gavin Stevens ce jour-là, à lui et à la petite boîte de cuivre — car le grand jury au début se demandait où il voulait en venir. Mais ce jour-là qui, dans cette salle, qui des jurés, des deux frères, du cousin, du vieux nègre aurait pu le dire? Aussi le président du jury se décida-t-il à lui demander à brûle-pourpoint :

— Soutenez-vous, Gavin, qu'il y a un rapport entre le

testament de M. Holland et le meurtre du juge Dukinfield?

— Oui, — répondit l'attorney, — et j'irai même plus loin.

Tous le regardèrent : les jurés, les deux frères. Seuls, le vieux nègre et le cousin ne le regardèrent pas. Au cours de cette semaine, le nègre avait apparemment vieilli de cinquante ans. Il était entré dans l'administration en même temps que le juge, pour la bonne raison, ma foi, qu'il était au service de la famille du juge depuis tant d'années que certains d'entre nous ne s'en souvenaient même plus. Il était plus vieux que le juge; pourtant une semaine avant cet après-midi, il paraissait avoir quarante ans de moins — c'était un type ratatiné et qui flottait dans son immense redingote. Il arrivait dans le cabinet du juge dix minutes avant son maître, l'ouvrait, le balayait, époussetait la table sans rien déranger; et tout cela avec une lenteur méticuleuse, fruit de dix-sept années d'exercice; puis il gagnait sa chaise dans le couloir et s'endormait, c'est-à-dire qu'il semblait dormir (il n'y avait qu'une autre façon d'arriver au cabinet, c'était d'emprunter le petit escalier privé qui partait de la salle du tribunal. Seul le juge président le prenait durant les sessions, et même dans ce cas il devait traverser le couloir et passer à huit pieds de la chaise du nègre, à moins de suivre le couloir jusqu'au moment où il formait un L sous l'unique fenêtre du cabinet et de grimper par cette fenêtre). Car personne, ni homme, ni femme n'avait jamais passé devant cette chaise sans voir les paupières ridées du nègre s'ouvrir instantanément sur des yeux bruns, sans iris, d'homme très vieux. De temps à autre, nous nous arrêtions pour échanger quelques paroles avec lui et entendre sa voix dérouler avec un grand luxe de fautes de prononciation la phraséologie creuse et solennelle de la loi. Il avait attrapé ça à son insu comme une infection microbienne et il nous servait le boniment avec le sérieux d'un pape. Plusieurs d'entre nous, à ses discours, croyaient reconnaître — et ils s'en amusaient affectueusement — la parole même du juge. Malgré tout, il était vieux; il oubliait parfois nos noms et nous prenait l'un pour l'autre; il confondait nos visages et même nos générations; il sortait parfois de son léger sommeil pour appeler des visiteurs qui ne se trouvaient pas là, qui étaient morts depuis des années. Mais on ne con-

naissait personne qui fût passé devant lui sans être remarqué.

Mais les autres dans la salle regardaient Stevens — les jurés qui faisaient cercle autour de la table, les deux frères assis aux extrémités du banc, avec leurs visages d'aigles sombres, identiques, les bras croisés dans une attitude pareille.

— Prétendez-vous que le meurtrier du juge Dukinfield se trouve dans cette pièce? — demanda le président.

L'attorney se tourna vers eux, regarda ces visages qui l'épiaient.

— J'irai même plus loin, — dit-il.

— Affirmation? — dit Anselm, le plus jeune des jumeaux. Il était seul au bout du banc dont toute la longueur le séparait de ce frère à qui il n'avait pas parlé une fois en quinze ans; il regardait Stevens sans sourciller, l'œil dur, furieux.

— Oui, — dit Stevens. Il se tenait au bout de la table. Il commença à parler sans regarder personne en particulier; il parlait d'un ton léger, comme s'il contait une anecdote; il contait ce que nous savions déjà; parfois il se tournait vers l'autre jumeau, Virginius, comme pour lui demander de corroborer ses dires. Il parla d'Anse le jeune et de son père. Sa voix était agréable, plaisante. On aurait dit qu'il faisait un plaidoyer pour le survivant. Il nous conta que le jeune Anse avait quitté la maison sous le coup de la colère. Sentiment bien naturel, quand on voyait la façon dont le vieux traitait cette terre qui avait été la propriété de sa mère avant que lui, Anse le jeune, n'en héritât la moitié à l'époque légale.

La voix de Stevens sonnait juste et franc, avec des inflexions décidées. Tout au plus, pouvait-on y reconnaître un peu de partialité en faveur d'Anse le Jeune. Oui, c'était ça. Et à cause de ce semblant de partialité, de ce semblant de justification, peu à peu, se dessina un portrait d'Anse le Jeune, qui le condamnait à quelque chose que nous ne connaissions pas encore. Ce portrait le condamnait en raison même de ce désir de justice et de cet amour qu'il portait à sa mère défunte, sentiments portés au paroxysme par une violence héritée de l'homme même qui l'avait lésé. Et les deux frères étaient assis là; cette planche polie par l'usure les séparait, le cadet dardait sur Stevens un œil furieux; l'aîné le regardait avec une fixité égale,

mais son visage était indéchiffrable. Stevens dit alors comment Anse était parti la rage au cœur et comment, un an plus tard, Virginius, le plus paisible, le plus tranquille des deux, lui qui plus d'une fois avait essayé de maintenir la paix entre le père et le frère, avait été chassé à son tour. Et de nouveau il traça un tableau brillant et véridique : il montra ces deux frères séparés, non pas à cause de l'existence du père, mais à cause de l'héritage que chacun tenait de lui; ces deux frères portés côte à côte, nourris côte à côte par cette terre qui non seulement leur appartenait de plein droit mais qui était encore le lieu où reposaient les cendres de leur mère.

« Voilà donc comment ils vivent : ils regardent de loin cette bonne terre qui va à la ruine, la maison où ils sont nés, où leur mère est née, tomber pierre à pierre, par la faute d'un vieillard dément qui, après les avoir chassés et ne pouvant leur faire d'autre mal, veut, sur son déclin, les dépouiller définitivement en refusant le paiement de l'impôt pour que le bien soit vendu. Mais, quelqu'un le déjoue, un individu armé d'assez de prévoyance et de maîtrise de soi pour ne rien communiquer à autrui de cela qui, de toute manière, le regarde seul tant que le montant de la taxe est versé. Les deux frères alors n'ont plus qu'à attendre la mort du vieil homme, car il était vieux; et même s'il avait été jeune, l'attente n'aurait pas été très pénible à un homme posé, même s'il ignorait le contenu du testament. Mais un homme vif, violent n'aurait pu supporter cette attente, surtout si cet homme violent venait à connaître ou à soupçonner le contenu du testament et s'il pensait et en outre savait qu'on l'avait irrévocablement lésé. N'avait-il pas perdu ses droits de citoyen et un nom respectable par la volonté d'un homme qui l'avait déjà volé, qui l'avait jeté loin des hommes durant les meilleures années de sa vie et l'avait condamné à une existence d'ermite, dans une cabane, sur la colline. Un homme pareil n'aurait ni le temps, ni le désir de se tourmenter pour savoir s'il va attendre quelque chose ou s'il n'attendra pas. »

Les deux frères le regardaient fixement. On les aurait dit taillés dans la pierre, sauf, toutefois, les yeux d'Anselm. Stevens parlait posément, sans regarder personne en particulier. Il occupait ce poste d'attorney depuis aussi long-

temps, ou à peu de chose près, que le juge Dukinfield remplissait la charge de chancelier. Il était gradué d'Harvard; c'était un homme aux gestes raides, pourvu d'une grosse tignasse grisonnante, fort capable de discuter Einstein avec des professeurs d'université et qui passait des après-midi entières avec ces hommes qui s'accroupissent au pied des murs le long des magasins du district. Il parlait avec eux dans leur idiome. Il appelait ça, « prendre ses vacances ».

« Puis le père vint à mourir, comme devait s'y attendre tout homme prévoyant et de sang-froid. On soumit son testament à l'homologation; et même les gens qui vivaient retirés tout au loin sur les collines apprirent ce qu'il contenait, et que cette terre maltraitée allait enfin revenir à son propriétaire légitime. Ou plutôt à ses propriétaires, puisqu'Anse sait aussi bien que nous que Virginius était décidé à ne pas prendre plus que sa part légitime, testament ou non; il y était décidé davantage encore que lorsque son père lui en avait donné l'occasion. Anse le sait, parce qu'il sait qu'il agirait de même s'il était Virginius. C'est que, s'ils sont tous deux les fils d'Anselm Holland, ils le sont aussi de Cornélia Mardis. Mais même si Anse l'ignorait, croyez-bien qu'il savait qu'on ne laisserait plus à l'abandon la terre qui avait appartenu à sa mère dont les cendres reposent là maintenant. Aussi peut-être que cette nuit où il apprit la mort de son père, et, sans doute pour la première fois depuis son enfance — à cette époque sa mère vivait encore et le soir venait dans sa chambre, elle le regardait sommeiller puis s'en allait — peut-être fut-ce la première fois depuis lors que Anse dormit. C'est que, voyez-vous, tout était bien vengé, les outrages, les injustices, la perte de sa réputation, la flétrissure du pénitencier — tout ça était parti comme un rêve. Et cela devait être oublié maintenant puisque tout était rentré dans l'ordre. Car dans l'entre-temps il s'était habitué à sa vie d'ermite, à sa solitude; il n'aurait pu changer si longtemps après. Il se sentait plus heureux là où il était, seul dans son trou. Et puis ce bien-être, savoir que tout était fini, que le cauchemar était dissipé, que la terre, la terre de sa mère, l'héritage qu'elle lui avait laissé, son tombeau à elle, se trouvaient maintenant dans les mains du seul homme auquel il pouvait et voulait se confier, bien

qu'ils ne s'adressassent jamais la parole! Comprenez-vous cela? »

Nous le regardâmes. Nous étions toujours assis autour de la table sur laquelle rien n'avait bougé depuis la mort du juge Dukinfield. On y avait laissé les objets qui avaient frappé sa vue une dernière fois avant le canon du pistolet et ces objets, nous les connaissons tous depuis des années — les papiers, le godet à encre tout sale, la plume émoussée à laquelle le juge s'était accroché, la petite boîte de cuivre qui lui avait tenu inutilement lieu de presse-papiers. Aux deux extrémités de leur banc de bois, les deux frères regardaient Stevens, sans un mouvement, les nerfs tendus.

— Non, nous ne comprenons pas, — dit le président. — Où voulez-vous en venir? Quel rapport y a-t-il entre tout ceci et le meurtre du juge Dukinfield?

— Voici, — dit Stevens. — Au moment où il fut tué, le juge Dukinfield allait valider le testament. C'était un testament bizarre; mais c'était ce que nous attendions tous de M. Holland. De plus il était fait dans les règles et il contentait tous les bénéficiaires; nous savons tous que la moitié de cette terre retournera à Anse à la minute même qu'il le demandera. Donc rien à dire à ce testament. L'homologation ne devait être qu'une simple formalité. Pourtant, il y avait plus de deux semaines que le juge Dukinfield le gardait par devers lui lorsqu'il mourut. Aussi cet homme qui pensait qu'il n'avait rien d'autre à faire que d'attendre...

— Quel homme? — demanda le président.

— Attendez, — dit Stevens. — Tout ce que cet homme avait à faire, c'était d'attendre. Mais ce n'était pas l'attente qui l'ennuyait, lui qui attendait depuis quinze ans déjà. C'était quelque chose d'autre qu'il apprit — ou qu'il se rappela — alors qu'il était trop tard, quelque chose qu'il n'aurait pas dû oublier; car c'est un homme rusé, un homme de sang-froid et de prévoyance, un homme qui possède assez de maîtrise de soi-même pour attendre quinze ans sa chance, assez de prévoyance pour avoir paré à tous les impondérables, à tout, sauf à une chose, sa propre mémoire. Et alors qu'il était trop tard, il se rappela qu'il existait un autre homme qui saurait aussi ce qu'il avait oublié. Et cet autre

homme qui saurait la chose, c'était le juge Dukinfield. Et cette chose qu'il saurait aussi, c'était que le cheval n'avait pas pu tuer M. Holland.

Quand sa voix se tut, pas un son ne s'éleva dans la salle. Le jury était assis paisiblement autour de la table, les yeux fixés sur Stevens. Anselm tourna son visage tanné et furieux et regarda d'abord son frère, puis il regarda de nouveau Stevens, mais cette fois, il se penchait un peu en avant. Virginius n'avait pas bougé; son visage grave et tendu demeurait impassible. Entre lui et le mur, le cousin était assis, les mains posées sur les genoux, la tête légèrement inclinée, comme s'il se trouvait à l'église. Tout ce que nous savions de lui, c'était qu'il était quelque chose comme un prédicateur ambulant et que de temps à autre il rassemblait tant bien que mal des chevaux et des mulets efflanqués, les emmenait on ne sait où pour les troquer et les vendre. C'est que c'était un homme de peu de conversation; dans ses rapports avec autrui son visage trahissait une timidité si torturante, un tel manque de confiance que nous le prenions en pitié, une de ces pitiés mêlées de dégoût que l'on éprouve devant un ver coupé; nous redoutions de le mettre à l'agonie en lui demandant de répondre : « oui » ou « non » à une question. Nous apprîmes que le dimanche dans la chaire des églises du district, il devenait un autre homme, qu'il se transformait; sa voix sonnait alors, bien timbrée, émouvante et ferme, et cela surprenait chez un homme de son caractère et de sa taille.

— Maintenant, imaginez-vous l'attente, — dit Stevens, — cet homme qui savait quel serait l'événement avant qu'il ne se produisît, qui connaissait enfin la raison pour laquelle rien n'arrivait, qui savait pourquoi ce testament entré aux yeux de tous dans le cabinet du juge Dukinfield, échappait depuis lors au monde, à la connaissance de l'homme; c'était qu'il avait oublié quelque chose qu'il n'aurait pas dû oublier. Que le juge Dukinfield savait lui aussi que M. Holland n'était pas l'homme qui avait battu ce cheval. Il savait que le juge Dukinfield savait que l'homme qui avait frappé la bête avec ce bâton jusqu'à lui marquer la croupe était l'homme qui avait d'abord tué M. Holland et qui ensuite avait accroché son pied dans l'étrier, puis avait frappé le cheval avec un bâton pour

e faire partir au galop. Mais le cheval ne partit pas au galop. L'homme, jadis, savait qu'il ne partirait pas; il l'avait su, il y a des années de cela, mais il l'avait oublié. Car alors que la bête n'était encore qu'un poulain, on l'avait frappée un jour si violemment que, depuis, la vue d'une baguette dans la main du cavalier suffisait pour la faire se coucher à terre. M. Holland le savait et tous les proches de la famille Holland le savaient aussi. Il arriva donc que la bête se coucha à terre, sur le corps de M. Holland; mais à première vue, ça, c'était aussi bien. Voilà ce que durant les deux semaines qui suivirent se disait cet homme la nuit lorsqu'il était couché dans son lit, alors qu'il attendait, lui qui attendait depuis quinze ans déjà. Car même alors qu'il était trop tard et qu'il comprenait sa maladresse, même alors, il ne s'était pas rappelé tout ce qu'il n'aurait jamais dû oublier. Puis il se rappela ça aussi, mais il était trop tard; c'était après la découverte du corps, après qu'on eut vu et remarqué sur le cheval les traces du bâton, mais il était trop tard pour les enlever. Elles auraient probablement disparu du cheval à la longue, en tout cas. Mais pour les chasser de l'esprit des hommes, il ne disposait que d'un seul instrument. Imaginez-le alors, avec sa terreur, son humiliation, avec le sentiment d'avoir été roulé par quelque chose qui défiait la vengeance : représentez-vous ce désir furieux de renverser la marche du temps une minute, rien qu'une minute, pour défaire ou achever son œuvre, alors qu'il est trop tard. Car la dernière chose qu'il se rappela, quand il était trop tard, c'était que M. Holland avait acheté ce cheval au juge Dukinfield, l'homme qui s'asseyait ici à cette table et examinait la validité d'un testament qui donnait aux bénéficiaires deux mille acres d'une des meilleures terres du district. Et il attendit, puisqu'un seul instrument pouvait effacer ces marques du bâton et rien n'arriva. Rien n'arriva et il savait pourquoi. Et il attendit jusqu'à la limite du possible, jusqu'à ce qu'il eût la conviction qu'il s'agissait maintenant d'une chose plus grave que la possession de quelques mètres et de quelques arpents de terre. Que pouvait-il alors faire d'autre que ce qu'il fit?

A peine Stevens laissa-t-il tomber la voix, qu'Anselm prenait la parole, d'un ton rauque, brusque :

— Vous vous trompez, — dit-il.

Comme un seul homme, nous le regardâmes : il était assis à l'avant de la banquette, dans ses souliers boueux, dans son pardessus usé; il fixait sur Stevens un œil flamboyant. Virginius lui-même se retourna et le dévisagea un instant. Seuls, le cousin et le vieux nègre n'avaient pas bougé. Ils ne semblaient pas écouter.

— Où est mon erreur? — dit Stevens.

Mais Anse ne répondit pas. Il lança un regard enflammé à Stevens.

— Est-ce que Virginius aura le domaine, bien que... bien que...

— Bien que quoi? — dit Stevens.

— Qu'il soit...

— Vous parlez de votre père? Qu'il soit mort de mort naturelle ou qu'il ait été assassiné?

— Oui, — dit Anse.

— Oui, vous et Virginius, vous aurez la terre, que le testament soit valide ou non, pourvu, évidemment, que Virginius partage avec vous, au cas où le testament serait bon. Mais l'homme qui a tué votre père n'en était pas sûr et il n'a pas osé le demander. Car ce n'était pas ça qu'il voulait. Il voulait que Virginius eût toute la terre. Voilà pourquoi il veut que le testament soit valide.

— Vous vous trompez, — dit Anse, — de sa voix rauque et brusque. C'est moi qui l'ai tué. Mais ce n'était pas pour cette fichue ferme. Maintenant, amenez votre shériff.

Alors ce fut Stevens qui, posant un regard ferme sur le visage furieux d'Anselm, dit d'une voix douce :

— Et moi, j'affirme que vous vous trompez, Anse.

***

Après cet éclat, nous qui regardions et écoutions toute cette scène, nous vécûmes durant quelques secondes dans un monde bouleversé, dans une sorte d'état de rêve où nous pensions connaître par avance la suite des événements, tout en sachant que cela importait peu puisque nous allions nous réveiller dans un moment. C'était comme si nous vivions en

dehors du temps, comme si nous contemplions les faits par le dehors; et même comme si nous vivions à la fois en dehors et au delà du temps puisque dès l'instant que nous reportâmes nos regards sur Anse, nous eûmes l'impression de ne l'avoir point encore vu. Un son monta, un son lent, étouffé, un soupir de soulagement peut-être, mais il y eut quelque chose. Peut-être imaginions-nous tous comment le cauchemar d'Anse allait enfin se dissiper; on aurait dit que, brusquement, nous nous étions précipités, nous aussi, vers ces lieux où il dormait dans son lit d'enfant, vers cette mère qui, disait-on, avait un faible pour lui et dont il avait perdu l'héritage, vers cet endroit où les cendres tragiques de la défunte avaient si longtemps reposé avant la profanation et il nous semblait qu'elle venait jeter un coup d'œil sur son fils, une seconde, avant de s'en aller à nouveau. Il était loin, ce temps, bien qu'il nous apparût nettement. Et bien que le chemin qui menait à cette époque fût droit, l'enfant qui avait couché, sans s'en rendre compte, dans ce lit, cet enfant s'y était perdu, comme nous faisons tous, comme nous devons le faire, comme toujours nous ferons. Cet enfant était mort, autant que ceux — même chair et même sang — qui reposaient dans ce bosquet de cèdres profané. Et l'homme vers qui nos yeux se dirigeaient, c'est du bord d'un abîme sans retour que nous lui jetions des regards où s'exprimait la pitié peut-être, mais pas le pardon. Voilà pourquoi nous fûmes aussi longs qu'Anse à saisir le sens des paroles de Stevens; il dut se répéter.

— Oui, Anse, j'affirme que vous vous trompez.

— Quoi? — dit Anse. — Puis il bougea. Il ne se leva pas; pourtant on aurait dit qu'il fonçait soudain en avant, avec violence : « Vous êtes un menteur, vous... »

— Vous vous trompez, Anse. Vous n'avez pas tué votre père. L'homme qui a tué votre père était l'homme capable de machiner et de concevoir le meurtre de ce vieillard qui s'asseyait ici, derrière cette table, tous les jours, jour après jour, jusqu'au moment où un vieux nègre venait le réveiller et lui dire qu'il était temps de rentrer — un vieillard qui n'a jamais fait de mal à homme, femme, ou enfant, mais du bien, car il croyait que Dieu était son témoin. Ce n'est pas vous qui avez tué votre père. Vous lui avez réclamé ce que vous

croyiez votre bien et quand il vous l'a refusé, vous avez quitté la maison, vous êtes parti et vous ne lui avez plus jamais parlé. Vous avez appris qu'il laissait le terrain à l'abandon, mais vous vous êtes tenu coi parce que la terre était précisément « cette fichue ferme » comme vous dites. Vous vous êtes tenu coi jusqu'au moment où vous avez appris qu'un maniaque creusait les tombes où étaient ensevelis la chair et le sang de votre mère et les vôtres propres. Alors, alors seulement, vous êtes venu pour lui faire des remontrances. Mais vous n'avez jamais été homme à faire des remontrances à quiconque et il n'a jamais été homme à y prêter l'oreille. Ainsi donc vous l'avez trouvé, là, dans le bosquet, avec son fusil. Je ne crois même pas que vous ayez fait fort attention au fusil. Je présume que vous vous êtes contenté de le lui arracher et que vous lui avez flanqué une raclée à mains nues, puis vous l'avez laissé là à côté du cheval; peut-être avez-vous pensé qu'il était mort. Puis quelqu'un vint à passer après et il trouva votre père; peut-être ce quelqu'un était-il resté là tout le temps aux aguets. Ce quelqu'un voulait sa mort lui aussi, non pas dans un mouvement de colère ou d'indignation, mais par calcul. Pour le profit, à l'aide d'un testament, peut-être. Ainsi donc il vint là et il trouva ce que vous aviez laissé et il acheva le travail; il accrocha le pied de votre père à cet étrier et voulut battre la bête pour qu'elle partît au galop et que tout parût normal; dans sa hâte, il avait oublié ce qu'il n'aurait pas dû oublier. Mais cet homme, ce n'était pas vous. Car vous êtes rentré chez vous et quand vous avez appris ce qu'on avait découvert, vous n'avez rien dit. Car vous pensiez alors à quelque chose que vous ne vous disiez même pas à vous-même. Et quand vous avez appris le contenu du testament, vous avez cru que vous saviez. Et alors vous avez été content. Car vous aviez vécu seul : *la jeunesse, les choses indispensables à la vie vous avaient quitté*; vous ne désiriez qu'une chose, le calme, comme pour les cendres de votre mère. D'ailleurs, à quoi bon une terre, à quoi bon vivre parmi les hommes, lorsqu'on n'a plus ses droits de citoyen, lorsqu'on porte un nom souillé?

Nous écoutions immobiles, tandis que la voix de Stevens

s'éteignait dans cette pièce où il n'y avait ni air ni courant d'air, car elle était placée bien à l'abri sous le mur du palais de justice.

— Ce n'est pas vous qui avez tué, ni votre père, ni le juge Dukinfield. Car si cet homme qui a tué votre père s'était rappelé à temps que le juge Dukinfield avait possédé ce cheval, le juge Dukinfield vivrait encore aujourd'hui.

Nous poussâmes un léger soupir; nous étions toujours assis autour de la table derrière laquelle le juge Dukinfield était assis lorsque Stevens leva les yeux et vit le pistolet. On n'avait rien dérangé sur la table. Il y avait encore là les papiers, la plume, le godet à encre, la petite boîte en cuivre artistement ciselée que douze ans auparavant sa fille lui avait rapportée d'Europe — ni elle ni le juge ne savaient à quelle destination : tout au plus aurait-on pu y mettre des sels parfumés ou du tabac, mais le juge n'usait pas de ces produits. Cette boîte servait de presse-papiers, objet superflu lui aussi, dans cette pièce où jamais courant d'air ne s'élevait. Mais il la gardait là sur la table; nous la connaissions tous, nous avions vu le juge jouer avec elle : tout en parlant il ouvrait le couvercle à ressort et la regardait se fermer sournoisement, d'une détente brusque, au moindre contact.

Lorsque je me reporte maintenant à cette séance, je m'aperçois que la suite de l'affaire n'aurait pas dû prendre tant de temps. Il me semble maintenant que pas un instant nous n'aurions dû ignorer la vérité. Il me semble éprouver encore cette sorte de dégoût sans merci, qui, après tout, tient lieu de pitié, et qui vous saisit à la vue d'un ver gluant empalé sur une épingle : vous avez la nausée, mais vous n'en prenez pas moins votre main nue à défaut d'autre chose et vous vous dites : « Vas-y. Écrase-le. Crache dessus. Finis-en. » Mais ce n'était pas le plan de Stevens. Car Stevens avait un plan et nous comprîmes par après que, puisqu'il ne pouvait convaincre l'homme de ses crimes, c'était l'homme lui-même qui devait s'accuser. Il ne jouait pas là franc jeu; nous le lui dîmes dans la suite. (Ah! dit-il, mais la justice n'est-elle pas toujours tortueuse? Ne se compose-t-elle pas toujours — à doses inégales — d'injustice, de chance et de platitude?)

En tout cas nous ne voyions toujours pas où il voulait en

venir lorsqu'il reprit la parole de sa voix détachée, de sa voix de conteur d'anecdotes, tout en posant maintenant la main sur la boîte de cuivre. Mais les hommes se laissent émouvoir si souvent par des pressentiments! Ce ne sont pas les faits bruts, les événements qui nous abasourdissent; mais la découverte brutale de faits que nous aurions dû connaître si seulement nous n'avions pas été si occupés à croire ce que nous avons tenu pour vrai — la suite nous le démontre — simplement parce que sur le moment nous y avions donné notre adhésion. Il parlait de nouveau de fumée, il nous disait qu'un homme ne peut vraiment apprécier un tabac qu'à l'instant où il commence à l'estimer nuisible pour lui-même et encore que celui qui ne fume pas ignore un des plus grands plaisirs de l'existence de l'homme sensible : savoir qu'on succombe à un vice qui n'est néfaste qu'à celui qui s'y adonne.

— Fumez-vous, Anse? — dit-il.

— Non, — dit Anse.

— Vous ne fumez pas non plus, n'est-ce pas, Virge?

— Non, — dit Virginius. — Aucun de nous, ni père, ni Anse, ni moi. C'est de famille, je pense.

— Un trait de famille, — dit Stevens. — Est-ce comme ça aussi dans la famille de votre mère, dans votre branche, Granby?

Le cousin regarda Stevens, une seconde à peine. Il ne bougea pas et pourtant il parut se tortiller dans son costume effiloché mais propre.

— Non, monsieur, je n'en ai jamais pris.

— Peut-être parce que vous prêchez, — dit Stevens.

Le cousin ne répondit pas. Il regarda de nouveau Stevens, de son air doux, tranquille, désespérément abattu.

— J'ai toujours fumé, — dit Stevens. — Toujours, depuis qu'à l'âge de quatorze ans je me suis définitivement remis d'une maladie que cette habitude m'avait donné. Cela fait longtemps, suffisamment longtemps pour que j'aie mes petites manies sur cet article. Mais la plupart des fumeurs en ont aussi, en dépit des psychologues et de la standardisation du tabac. Ou peut-être n'y a-t-il que les cigarettes qui soient standardisées. Ou peut-être ne sont-elles standardisées qu'au goût des profanes, des non-fumeurs. Car j'ai remarqué que

les non-fumeurs ont tendance à se montrer soupçonneux dès qu'il s'agit de tabac, tout comme nous autres en présence d'un objet dont nous ne nous servons pas, qui ne nous est pas familier, car l'homme se laisse guider par des préjugés ou des idées fausses. Prenez un homme qui vend du tabac bien qu'il ne fume pas; il regarde tous ses clients déchirer l'un après l'autre un paquet, allumer la cigarette par-dessus le comptoir en face de lui. Demandez-lui si tous les tabacs ont le même parfum, s'il ne peut distinguer une sorte de l'autre par l'odeur. Ou peut-être se laisse-t-il guider par la forme et la couleur du paquet; car les psychologues eux-mêmes ne nous ont pas encore dit exactement où finit le sens de la vue et où commence celui de l'odorat, ou bien où finit le sens de l'ouïe et où commence celui de la vue. Le premier avocat venu vous le dira.

Le président l'interrompit de nouveau. Nous avions écouté avec assez de calme, mais nous sentions tous, je crois, que c'était son affaire s'il voulait garder la personne du meurtrier dans le vague mais qu'avec nous, les jurés, il n'en allait pas de même.

— Vous auriez dû faire toute cette enquête avant de nous convoquer, — dit le président. — Même si c'est l'évidence, à quoi bon si on n'arrête pas la personne du meurtrier? Vous avez déjà assez conjecturé...

— Parfait, — dit Stevens; — laissez-moi me livrer encore à quelques conjectures et si je ne semble pas faire un pas en avant, dites-le-moi, je m'arrêterai et je serai à vos ordres. Sans doute allez-vous commencer par vous écrier que c'est là en prendre bien à son aise même avec les conjectures. Mais on a trouvé le juge Dukinfield frappé d'une balle entre les deux yeux, sur cette chaise, derrière cette table. Ça, ce n'est pas de la conjecture. L'oncle Job était assis toute la journée sur cette chaise dans le couloir et quiconque entrait dans cette pièce devait passer à trois pas de lui, à moins de descendre du tribunal par l'escalier privé et de grimper par la fenêtre. Et personne depuis dix-sept ans, à ce que nous sachions, n'est passé devant l'oncle Job assis sur sa chaise sans se faire remarquer. Ça, ce n'est pas de la conjecture.

— Alors que conjecturez-vous?

Mais Stevens parlait de nouveau de tabac, de fumeurs.

— La semaine dernière, je me suis arrêté dans la boutique

de West pour acheter du tabac. Il m'a parlé d'un homme qui avait des goûts arrêtés en cette matière. Tout en me servant, il mit la main sur une boîte de cigarettes et me la tendit. Elle était poussiéreuse et jaunie comme s'il l'avait depuis très longtemps. Il me dit qu'un joueur de tambour lui en avait laissé deux, bien longtemps auparavant. « Vous n'en avez jamais fumé? demanda-t-il. — Non, dis-je. — Ce doit être des cigarettes de la ville. » Puis il me raconta qu'il venait de vendre l'autre paquet, ce jour-là précisément. « Il se tenait, me dit-il, derrière son comptoir avec son journal déplié, histoire de lire tout en gardant la boutique pendant que le commis était allé dîner. » Et il me dit qu'il n'avait ni entendu ni vu l'homme en aucune façon avant de lever les yeux : l'homme se trouvait juste devant le comptoir, si près de lui qu'il sursauta. Un homme de petite taille, en habits de ville, dit West. Il demanda une marque de cigarette dont West n'avait jamais entendu parler. « Je n'ai pas cette marque, dit West; je ne tiens pas cet article. — Pourquoi? dit l'homme. — Je n'en ai pas la vente », répondit West. Et il me parla de cet homme, en habits de ville, avec un visage rasé, lisse comme celui d'une poupée de cire, et des yeux qui avaient un regard paisible et une voix qui avait un son paisible. Puis West dit qu'il regarda les yeux de l'homme et ses narines et qu'il sut alors ce qui n'allait pas. L'homme avait fait son plein de drogue. « Je n'ai pas de demande, dit West. — Que vais-je faire alors? dit l'homme. — Je pourrais peut-être vous vendre du papier tue-mouches? » Alors l'homme acheta l'autre paquet de cigarettes et sortit. Et West dit qu'il était fou et qu'il transpirait comme s'il voulait vomir. Il m'a dit : « Si j'avais une sale combine qui me ficherait la frousse, savez-vous ce que je ferais? Je donnerais une dizaine de dollars à ce type-là et je lui dirais de quoi il s'agit et je lui dirais de ne plus jamais m'en parler. Quand il est parti, c'est exactement cette impression-là que j'ai eue. Oui, je croyais que j'allais me trouver mal. »

Stevens promena sur nous un regard circulaire; il s'arrêta un moment. Nous l'observâmes.

— Il est venu ici de je ne sais où dans une voiture, un puissant roadster, cet homme de la ville démuni de sa marque de tabac.

Il s'arrêta de nouveau, puis il tourna lentement la tête et regarda Virginius Holland. Une minute entière parut s'écouler tandis que nous les regardions se dévisager sans un cillement.

— Et un nègre m'a dit que cette grosse voiture était garée dans la grange de Virginius Holland, la nuit qui précéda le meurtre du juge Dukinfield.

Et de nouveau nous regardâmes les deux hommes se dévisager sans que leur physionomie changeât d'expression. Stevens parlait d'une voix paisible, détachée, rêveuse presque.

— Quelqu'un a voulu l'empêcher de venir ici dans cette grosse auto qu'il suffisait de voir une fois pour se la rappeler et la reconnaître. Peut-être ce quelqu'un lui a-t-il interdit de monter dedans, peut-être a-t-il voulu le menacer. Seul l'homme à qui le docteur West vendit ces cigarettes n'aurait pu supporter qu'on le menaçât beaucoup.

— Vous voulez dire moi par « quelqu'un », — dit Virginius.

Il ne bougea pas, ni ne détourna son regard fixe du visage de Stevens. Mais Anselm bougea. Il tourna la tête et regarda son frère, une seconde. Un calme complet régnait. Pourtant quand le cousin parla, nous ne pûmes ni l'entendre ni le comprendre tout de suite; il n'avait pris la parole qu'une seule fois depuis que nous étions entrés dans la pièce et que Stevens avait fermé la porte à clef. Sa voix était faible; une fois encore, sans remuer pourtant, il donna l'impression de se contorsionner faiblement sous ses vêtements. Il parla d'une voix imperceptible d'homme abattu avec ce désir torturant d'effacement que nous connaissions tous.

— Cet individu dont vous parlez, il est venu me voir, — dit Dodge. — Il s'est arrêté pour me voir. Il est descendu chez moi à la tombée de la nuit, ce soir-là. Il m'a dit qu'il faisait le racolage des chevaux de petite taille; c'était pour ce... jeu... ce jeu...

— Polo? — demanda Stevens. — Le cousin n'avait regardé personne en parlant; comme s'il parlait à ses mains lentement agitées sur ses genoux.

— Oui, monsieur. Virginius était là. Nous avons parlé chevaux. Puis le lendemain matin il a pris sa voiture et a continué son chemin. Je n'avais rien à son goût. Je ne sais pas d'où il vient, ni où il allait.

— Ou qui d'autre il était venu voir, — dit Stevens. — Ou ce qu'il était venu faire d'autre. Vous ne pouvez pas le dire.

Dodge ne répondit pas. Ce n'était pas nécessaire. Il s'était réfugié de nouveau dans son attitude effacée, comme une pauvre petite bête sauvage dans son trou.

— Voici ce que je conjecture, — dit Stevens.

A ce moment nous aurions dû savoir. On pouvait voir la chose, là, nette comme une main nue. Nous aurions dû la sentir, deviner ce quelqu'un qui, dans cette pièce, ressentait ce que Stevens avait appelé cette horreur, cette indignation, ce furieux désir de revenir en arrière une seconde pour se rétracter, pour défaire... Mais peut-être ce quelqu'un ne l'avait-il pas encore senti, peut-être n'avait-il pas encore senti le coup, le choc, comme ces hommes frappés d'une balle, qui peuvent rester une seconde ou deux sans s'en apercevoir. Car maintenant c'était Virginius qui parlait soudainement, sur un ton hargneux.

— Comment allez-vous le prouver?

— Prouver quoi, Virge? — dit Stevens. De nouveau ils se regardèrent tranquillement, durement, comme deux boxeurs, non pas comme deux escrimeurs, mais comme des boxeurs; ou au moins comme des gens qui vont se battre au pistolet.

— Qui est cet homme qui a embauché ce gorille, cet étrangleur venu de Memphis? Je n'ai pas besoin de prouver ça. Il a avoué. Sur le chemin du retour, il a renversé un enfant à Battenburg (il était encore plein de drogue, probablement qu'il en avait pris une nouvelle dose après avoir achevé sa besogne ici); on a mis la main sur lui, on l'a enfermé et lorsque l'effet de la drogue commença à disparaître, il raconta d'où il venait, qui il avait été voir. Il nous raconta tout ça là-bas, assis dans la cellule de la prison, avec des sursauts et des grognements. On venait de prendre sur lui le revolver muni du « silencieux ».

— Ah! — dit Virginius. — C'est parfait! Ainsi tout ce qu'il vous reste à faire, c'est de prouver qu'il se trouvait dans cette chambre-ci ce jour-là. Et comment allez-vous vous y prendre? En donnant encore un dollar à ce vieux nègre pour lui rafraîchir une fois de plus la mémoire?

Mais Stevens ne semblait pas écouter. Il se tenait debout à l'extrémité de la table, entre les deux groupes. Maintenant, tout en parlant, il tenait en main la boîte de cuivre, la retournait, la regardait. Il parlait de sa voix calme et rêveuse.

— Vous connaissez tous la caractéristique de cette pièce. Jamais il n'y a de courant d'air ici. Si l'on y fume, mettons un samedi, la fumée s'y trouvera encore le lundi matin lorsque l'oncle Job ouvrira la porte; elle se tapira près de la plinthe, comme un chien endormi, si je puis dire. Vous l'avez tous remarqué.

Nous étions tous assis, la tête légèrement penchée en avant maintenant, comme Anse, les yeux fixés sur Stevens.

— Oui, — dit le président, — nous l'avons remarqué.

— Oui, — dit Stevens comme s'il n'écoutait toujours pas, tout en tournant et retournant la boîte dans sa main. — Vous m'avez demandé quelle était ma conjecture. La voici. Mais pour cela il faudra un homme capable de se livrer à des conjectures — un homme capable de s'approcher sans se faire remarquer d'un marchand posté derrière son comptoir et qui lit son journal d'un œil en surveillant de l'autre la porte par où passe la clientèle. Un homme de la ville qui demanderait avec insistance des cigarettes de la ville. Il se fit que l'homme quitta la boutique, traversa la rue, puis entra à la maison de justice et monta à l'étage comme n'importe qui aurait pu le faire. Peut-être une douzaine d'hommes le virent-ils; peut-être même deux douzaines d'hommes, car la plupart ne le regardèrent pas du tout; il y a, en effet, deux endroits où l'on ne regarde pas les visages : dans le temple de la loi et dans les lavatories publics. Donc il entra à la maison de justice, descendit par l'escalier privé, passa dans le couloir et vit oncle Job endormi sur sa chaise. Peut-être a-t-il suivi le couloir et est-il grimpé par la fenêtre derrière le juge Dukinfield. Ou peut-être est-il passé directement devant oncle Job, en montant par derrière. Vous comprenez? Et passer à huit pas d'un homme endormi sur sa chaise ce n'était qu'un jeu pour un homme qui pouvait s'approcher sans être vu, d'un marchand penché sur le comptoir de sa propre boutique. Peut-être même alluma-t-il une cigarette du paquet que West lui avait vendu, avant même que le juge Dukinfield sût qu'il se trouvait dans

la pièce. Ou peut-être le juge Dukinfield sommeillait-il sur sa chaise, comme cela lui prenait parfois. L'homme se posta là peut-être, termina sa cigarette, et regarda la fumée qui se répandait lentement sur la table et s'écrasait contre le mur; en même temps il songeait à cet argent gagné sans peine, à ces coups faciles à faire, tout cela avant même de tirer. Le pistolet fit moins de bruit que le craquement de l'allumette qui avait enflammé la cigarette, car l'homme avait pris tant de précaution contre le bruit qu'il en avait oublié le silence. Puis il repartit comme il était venu, et la douzaine d'hommes et les deux douzaines d'autres le virent et ne le virent pas et à cinq heures de l'après-midi oncle Job vint éveiller le juge et lui dire qu'il était temps de rentrer. N'est-ce pas, oncle Job?

Le vieux nègre leva les yeux :

— Je prenais soin de lui comme j'avais promis à Missis, — dit-il. — Je faisais attention à lui comme j'avais promis à Missis. Je suis venu ici, j'ai cru d'abord qu'il dormait, comme parfois...

— Attendez, — dit Stevens. — Vous êtes entré et vous l'avez vu sur la chaise, comme toujours, et vous avez remarqué la fumée contre le mur, derrière la table, lorsque vous avez traversé la chambre. N'est-ce pas ce que vous m'avez dit?

Assis sur sa chaise, le vieux nègre se mit à pleurer. On aurait dit un vieux singe : il sanglotait faiblement et essuyait les larmes qui inondaient son visage avec le revers de sa main noueuse que l'âge et quelque chose d'autre faisaient trembler.

— Je suis venu bien souvent le matin pour nettoyer. Elle se trouvait là, la fumée; et lui qui n'a jamais pris une pincée de tabac de sa vie, il reniflait en entrant, avec son grand nez et il disait : « Eh bien! Jacob! nous avons évidemment enfumé ce temple du droit, la nuit dernière. »

— Non, — dit Stevens. — Parlez de la fumée qui se trouvait là derrière cette table l'après-midi où vous êtes venu le réveiller. Personne n'est passé devant vous ce jour-là, à part M. Virge Holland qui est là-bas. M. Virge ne fume pas et le juge ne fumait pas. Et pourtant cette fumée était là. Dites ce que vous m'avez dit.

— Elle était là. Je croyais qu'il dormait, comme toujours et j'allais le réveiller...

— Et cette petite boîte se trouvait sur le rebord de la table; il avait joué avec lorsqu'il avait parlé à M. Virge et quand vous avez étendu la main pour le réveiller...

— Oui, monsieur, elle a sauté à bas de la table et j'ai cru qu'il dormait...

— La boîte a sauté de la table. Elle a fait du bruit et vous vous êtes demandé pourquoi cela ne réveillait pas le juge et vous vous êtes baissé et vous avez vu la boîte à terre, dans la fumée, le couvercle ouvert et vous avez cru qu'elle était cassée. Alors vous avez étendu la main pour voir... car le juge aimait cette boîte; c'était miss Emma qui la lui avait apportée de l'autre côté de l'eau, bien qu'elle ne pût même pas lui servir de presse-papiers dans son cabinet. Puis vous avez fermé le couvercle et vous avez remis la boîte sur la table, alors vous avez vu que le juge n'était pas simplement endormi...

Il s'interrompit. Nous respirâmes librement, nous entendions notre propre respiration. Stevens semblait contempler sa main qui tournait et retournait lentement la boîte. Il s'était écarté un peu de la table, tout en parlant au vieux nègre, de sorte qu'à ce moment il faisait plutôt face au banc qu'au jury.

— Oncle Job appelle cette boîte une boîte d'or; c'est une désignation qui en vaut une autre; elle vaut même mieux que celle qu'on lui donne généralement. Car tous les métaux sont à peu près les mêmes; il se fait seulement que certaines gens préfèrent une sorte à l'autre. Mais ils ont tous certains attributs généraux, certaines similitudes. Ainsi tout ce qu'on enferme dans une boîte de métal y demeurera sans s'altérer bien plus longtemps que dans une boîte de bois ou de papier. Vous pouvez enfermer de la fumée, par exemple, dans une boîte de métal dont le couvercle ferme aussi hermétiquement que celui-ci; une semaine plus tard elle s'y trouvera encore. Ce n'est pas tout; un pharmacien, un fumeur ou un marchand de tabac comme le docteur West pourra vous dire d'où vient la fumée, de quelle sorte de tabac, surtout si c'est une marque étrangère, une sorte que l'on ne vend pas à Jefferson, mais dont il a eu précisément deux paquets et s'il se rappelle à qui il a vendu l'un d'eux.

Nous ne bougeâmes pas, nous restâmes assis; nous enten-

dîmes le trépignement fébrile des pas de l'homme sur le parquet, puis nous le vîmes arracher la boîte à Stevens. Mais même à ce moment nous n'avions pas l'attention particulièrement fixée sur lui. Comme lui, nous vîmes la boîte se briser en deux tandis que le couvercle sautait avec un bruit sec et laissait échapper un léger nuage qui se dissipa lentement. Tous ensemble, nous nous penchâmes par-dessus la table et nous regardâmes la tête désespérément terne et médiocre de Granby Dodge qui, agenouillé sur le parquet, chassait des mains les derniers restes de fumée.

***

— Mais je ne... — dit Virginius. A ce moment nous étions tous les cinq dehors, dans la cour; nous nous regardions, les yeux éblouis comme au sortir d'une cave.

— Vous avez fait un testament, n'est-ce pas? — dit Stevens.

Alors Virginius s'arrêta, parfaitement calme, l'œil fixé sur Stevens.

— Oh! — dit-il enfin.

— Un de ces testaments bilatéraux, comme en signent tous les jours entre eux deux associés dans une affaire, — dit Stevens. — Si Granby ou vous veniez à mourir, l'autre devenait son héritier et son exécuteur testamentaire et vice-versa. De la sorte, vous vous entendiez tous les deux pour prendre soin de vos deux fermes. C'est bien naturel. C'est probablement Granby qui a le premier suggéré l'idée : il vous a dit qu'il vous faisait son héritier. Vous feriez donc mieux de déchirer le vôtre, votre copie. Instituez Anse votre héritier, si vous voulez faire un testament.

— Il n'aura pas besoin de l'attendre, — dit Virginius. — La moitié de la terre est à lui.

— Contentez-vous d'en prendre bien soin; il sait que vous en prendrez soin, — dit Stevens. — Anse n'a besoin d'aucune terre.

— Oui, — dit Virginius. Il détourna les yeux. — Mais je désire...

— Prenez-en soin. Il sait que vous le ferez.

— Oui, — dit Virginius. Il regarda de nouveau Stevens. — Oui, j'avoue que je... que nous deux, nous vous devons...

— Plus que vous ne pensez, — dit Stevens. Il parla d'une voix très douce. — Ou plutôt à ce cheval. Une semaine après la mort de votre père, Granby acheta de la mort aux rats, de quoi tuer trois éléphants, m'a dit West. Mais lorsqu'il se rappela ce qu'il avait oublié à propos de ce cheval, il eut peur de tuer ses rats avant la validation du testament. Car c'est un homme à la fois rusé et ignorant, un dangereux mélange. Un homme ignorant au point de tenir la loi pour une sorte de dynamite; l'esclave de celui qui, le premier, met la main dessus, et même alors, une dangereuse esclave. Et en même temps un homme juste assez rusé pour croire que l'on ne se sert de la loi, qu'on ne fait appel à elle que pour ses fins personnelles. J'ai découvert ça l'été dernier, le jour où il m'envoya un nègre pour savoir si le genre de mort d'un homme pouvait influer sur la validité de son testament. Je sus qui m'avait envoyé le nègre et je sus que, quelle que fût la réponse que le nègre ramènerait à l'homme qui l'avait envoyé, cet homme avait déjà résolu de ne pas y croire puisque j'étais au service de l'esclave, de la dynamite. Si le cheval avait été une bête normale ou bien si la mémoire était revenue à temps à Granby, vous seriez maintenant sous terre. Granby ne s'en serait pas trouvé mieux que maintenant, mais vous seriez mort.

— Oh, — dit Virginius, d'une voix calme, tranquille. — J'avoue que je suis votre obligé.

— Oui, — dit Stevens. — Vous avez contracté bien des obligations. Vous devez quelque chose à Granby.

Virginius le regarda.

— Vous lui devez ces impôts que depuis quinze ans il verse annuellement.

— Oh! — dit Virginius. — Oui, je pensais que père... tous les ans, aux environs du mois de novembre, Granby m'empruntait de l'argent, pas de grosses sommes et pas toujours les mêmes. Pour acheter des marchandises, disait-il. Il a remboursé en partie. Mais il me doit encore... non... c'est moi qui lui dois maintenant.

Il était tout à fait grave, sérieux. — « Quand un homme commence à mal agir, ce n'est pas ce qu'il fait, c'est ce qu'il laisse qui compte. »

— Mais c'est pour ce qu'il fait que les autres, le public, doivent le punir. Car les gens qui seront lésés par ce qu'il laisse ne le puniront pas. Aussi est-ce une bonne chose pour nous que ce qu'il fait le mette hors de portée de leurs mains. Je l'ai mis hors de votre portée maintenant, Virge, sang ou pas sang, comprenez-vous?

— Je comprends, — dit Virginius. — Je ne voudrais en tout cas pas... — puis soudain, il regarda Stevens :

— Stevens, — dit-il.

— Quoi? — dit Stevens.

Virginius le regarda.

— Vous avez dit des choses bien vraies, tout à l'heure, sur la chimie et le reste, et sur cette fumée. J'avoue que j'en croyais une partie. Et j'avoue que si je vous disais ce que je croyais et ce que je ne croyais pas, vous me ririez au nez.

Son visage était grave. Le visage de Stevens aussi était pensif. Pourtant il y avait quelque chose dans les yeux de Stevens, dans son regard, quelque chose de vif et d'anxieux, sans rien de ridicule.

— Voilà! C'était la semaine dernière. Si vous aviez ouvert la boîte pour voir si cette fumée s'y trouvait encore, elle se serait dissipée. Et s'il n'y avait pas eu de fumée dans cette boîte, Granby ne se serait pas trahi. Il y a une semaine de cela. Comment saviez-vous qu'il y allait avoir de la fumée dans cette boîte?

— Je ne le savais pas, — dit Stevens d'une voix rapide, animée, joyeuse presque, rayonnante, pour ainsi dire. — Je ne le savais pas. J'ai attendu tant que j'ai pu avant d'y mettre la fumée. Un instant avant que vous n'entriez tous dans la salle, j'ai rempli cette boîte de fumée de pipe et je l'ai refermée. J'étais bien plus angoissé que Granby Dodge. Mais tout a bien marché. Cette fumée est restée près d'une heure dans cette boîte.

WILLIAM FAULKNER

(Traduit de l'anglais par PIERRE DUTRAY.)

LES SÉRUMS DE CONVALESCENTS

Un nouveau devoir va bientôt s'imposer aux hommes. Les convalescents devront aider à protéger vis-à-vis des maladies, dont ils viennent de guérir, les êtres faibles et débiles et les petits enfants en leur donnant un peu de leur propre sang. Contre quels dangers, de quelle manière et dans quelles conditions cette sérothérapie d'homme à homme est-elle indiquée? Sur quelles bases biologiques peut-on fonder cette méthode récente de prévention et de traitement? Tels sont les problèmes scientifiques posés aux médecins; certaines parties en sont déjà en grande partie résolues, mais d'autres sont encore ouvertes aux recherches des travailleurs. Comme toute découverte thérapeutique, celle-ci doit non seulement pousser les savants vers de nouvelles études, mais encore pose des problèmes sociaux, moraux et même économiques. Pour obtenir en quantité suffisante ce précieux sang humain, il faut tout d'abord avertir l'opinion publique, l'éclairer, lui demander ouvertement son aide efficace. Un jeune chercheur, venu il y a plusieurs années relater à l'Académie de Médecine ses premiers efforts pour recueillir le sang de convalescents et l'injecter à des enfants qu'il voulait prémunir, fut critiqué par un vieux Maître. Celui-ci voulait que la méthode nouvelle fût pratiquée en cachette, à l'insu de tous, même du donneur, même du bénéficiaire et de son entourage. On ne saurait accepter une pareille attitude de tromperie. Rien ne la justifie; elle risque-

rait d'empêcher l'essor d'une médication pleine de promesses. La vraie sagesse est, ici encore, de faire confiance aux hommes.

Lorsqu'après les découvertes de Ch. Richet, de Behring avec Kitasato, et surtout de M. Roux avec MM. Louis Martin et Chaillou, la sérothérapie — ou, comme l'on disait alors, la sérumthérapie — entra dans le domaine de la pratique médicale, on espéra appliquer à toutes les maladies infectieuses cette admirable méthode. On en connaît le principe : transmettre par injection au sujet que l'on veut guérir ou prémunir, le sérum d'un animal convenablement préparé. Cet animal a été immunisé, ou mieux « hyperimmunisé », par l'injection de doses progressives de microbes ou de toxines. Après la diphtérie et le tétanos (avec Roux, Nocard, Vaillard et Borrel) la sérothérapie est appliquée aux morsures des serpents (A. Calmette), à la peste, au choléra, à la méningite; chacun connaît les étapes glorieuses qu'a franchies la sérothérapie depuis la nuit de Noël 1891, où le premier être humain, un enfant, fut sauvé de la mort par le sérum antidiphtérique. Mais, pour bien des maladies, dont la nature microbienne est certaine, le germe reste inconnu, et vis-à-vis d'autres maladies, dont le germe est identifié, les sérums sont inefficaces. Les chevaux, malgré l'injection de doses savamment établies du germe pathogène, ne réagissent pas, ne fabriquent pas d' « anticorps » et leur sérum reste sans action.

Or, comme l'homme guéri d'une maladie infectieuse est, en général, prémuni contre de nouvelles atteintes de cette maladie, l'idée devait venir de chercher dans son sang ou dans son sérum (c'est-à-dire dans la partie liquide du sang après coagulation) les propriétés protectrices ou immunisantes dont il jouit pour les transmettre à un sujet neuf. En fait, peu de temps après que furent connus les résultats infiniment précieux des sérothérapies antidiphtérique et antitétanique, plusieurs médecins essayèrent d'utiliser le sérum de sujets humains convalescents.

De 1892 à 1902 un certain nombre de tentatives isolées sont faites en France, en Allemagne, en Italie, par des médecins qui injectent du sang de convalescents de variole, de typhus exanthématique, de scarlatine, de fièvre typhoïde. Mais ces précurseurs, quoique satisfaits de leurs essais, ne sont pas

imités; eux-mêmes abandonnent la méthode qu'ils avaient indiquée et ce n'est qu'à partir de 1910 que l'emploi des sérums de convalescents commence réellement d'être étudié.

A cette époque, M. A. Netter, à la suite d'une série d'études expérimentales dont nous allons parler, préconise l'emploi du sérum de convalescents pour le traitement de la paralysie infantile. C'est plus tard, à la fin de la guerre, en 1918, que les propriétés du sérum de convalescents de rougeole sont mises en lumière par MM. Ch. Nicolle et Conseil. Depuis ce moment, les sérums de convalescents sont préconisés pour la prévention et le traitement de la scarlatine, de la coqueluche, des oreillons, de la varicelle, du typhus exanthématique. A vrai dire d'autres tentatives ont été faites dans l'encéphalite épidémique, la fièvre typhoïde par exemple, mais jusqu'à présent sans succès assuré. Le sérum de convalescents, employé dans la lutte contre la poliomyélite et la rougeole, doit tout d'abord retenir notre attention. C'est là que la méthode nouvelle non seulement a réellement débuté, mais a reçu sa plus grande extension; l'exposé de ses bienfaits amène à envisager les problèmes si intéressants de l'immunité dans ces deux maladies différentes.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler, ne serait-ce que très sommairement, la série des découvertes qui conduisirent à la connaissance plus exacte de la maladie et à la méthode de traitement qui nous occupe aujourd'hui. La poliomyélite est, on le sait, une maladie infectieuse qui altère et détruit même certaines cellules de la moelle et de ce fait détermine de graves paralysies. Étant donné l'âge des sujets qu'elle atteint le plus souvent, on la nomme aussi paralysie infantile.

Sous sa forme habituelle, la maladie commence par une période aiguë, fébrile, dont les troubles sont bien peu caractéristiques : mal de tête, angine, petits malaises digestifs; à ce stade initial, quel médecin pourrait reconnaître la maladie particulière et si grave, dont l'évolution va se poursuivre? C'est au bout de quelques jours seulement que l'on verra apparaître des paralysies flasques d'abord très diffuses, puis localisées, et qui laisseront après elle une impotence souvent définitive. Dans d'autres circonstances, la maladie se présente avec un aspect assez singulier; elle commence comme une

méningite et l'on craint, au début, une méningite cérébro-spinale ou tuberculeuse; dans d'autres cas, des douleurs diffuses font croire à une attaque de rhumatisme, ou bien les troubles digestifs, les troubles pharyngés sont si importants qu'ils orientent le diagnostic dans une fausse direction. Enfin il faut savoir que, dans certains foyers épidémiques, où les médecins ont à soigner plusieurs cas bien typiques, ils sont frappés par la fréquence insolite de troubles digestifs, d'angines, de malaises avec fièvre qui guérissent sans l'éclosion du moindre phénomène paralytique. On en a conclu et, comme nous le verrons plus loin, on a pu prouver que la même maladie revêtait soit une forme complète avec ses troubles paralytiques graves, soit une forme fruste sans même l'ébauche du moindre trouble nerveux. Nous reviendrons sur l'intérêt et la signification de cette importante constatation.

Si la poliomyélite est bien connue dans son aspect clinique et ses lésions anatomiques, elle reste mystérieuse du point de vue étiologique. Quel est le microbe qui la détermine? Bien des chercheurs partirent à sa découverte, ce fut en vain! Cependant leur travail fut loin d'être infructueux; ils démontrèrent, en effet, que l'agent pathogène de cette infection appartenait à une catégorie particulière de virus, les virus filtrants : ceux-ci sont si petits qu'ils sont invisibles, même avec l'aide des microscopes les plus puissants, si fragiles hors du corps humain qu'il est impossible de les cultiver en milieu artificiel, si menus et doués de propriétés si particulières qu'ils traversent les filtres. Doit-on alors se décourager et consentir à ne rien savoir d'un virus invisible, incultivable et filtrable? Certes non. Le génial fondateur de la bactériologie, Pasteur, a montré, lors de ses immortelles recherches sur la rage, que l'on parvient à étudier presque complètement un virus que l'on ne peut ni voir ni cultiver, et l'asservir aux besoins de l'homme en préparant avec des produits virulents un vaccin efficace. Puisque le virus de la poliomyélite ressemble à celui de la rage, on devait donc, imitant Pasteur, reprendre la série de ses expériences en les appliquant à ce germe. Le premier temps de ces études comporte la réalisation d'une maladie expérimentale. Landsteiner et Popper (de Vienne) en 1908, injectent dans le péri-

toine de deux singes la moelle d'un enfant mort d'une paralysie infantile; les deux animaux présentent une maladie identique à celle de l'enfant et succombent à leur tour. Les lésions de la moelle sont, chez les singes, identiques en tous points à celles de l'homme. Les années suivantes, la même expérience est reproduite par différents auteurs et on arrive à réaliser aisément, soit avec des moelles humaines, soit avec des moelles de singes expérimentalement infectés, une poliomyélite typique. La maladie expérimentale du singe ressemble parfaitement à la maladie naturelle de l'homme. Cependant la marche en est plus rapide et la mort y est plus fréquente. Au cours de ces études, on fait une constatation importante : si les singes survivent à une première inoculation et qu'on pratique une inoculation ultérieure, l'animal ne tombe plus malade; en un mot, la maladie, dont il a guéri, lui a conféré l'immunité.

On est alors tout naturellement conduit à examiner si, dans ces conditions, le sang du singe ne contient pas des substances protectrices. Un des premiers continuateurs de Pasteur, Babès (de Bucarest), n'a-t-il pas découvert, en 1889, une propriété bien particulière du sang des animaux immunisés contre la rage? Le sang de ces animaux, mis au contact d'une moelle virulente, détruit dans cette moelle le virus pathogène, si bien que l'inoculation de cette moelle devient alors inoffensive; le sang des animaux, immunisés contre la rage, possède donc des propriétés « neutralisantes » vis-à-vis du virus rabique. Est-ce que le sang des singes qui, après inoculation, ont présenté des signes de poliomyélite et n'ont pas succombé, ne possède pas lui aussi des propriétés neutralisantes pour le virus poliomyélitique? Les premiers, MM. Landsteiner et Levaditi, à l'Institut Pasteur de Paris, constatent, en effet, en 1910, que le sang de ces animaux, mélangé à une moelle poliomyélitique virulente, rend celle-ci inoffensive au point que, si l'on injecte le mélange ainsi obtenu au singe, l'inoculation n'est pas suivie chez l'animal du moindre trouble morbide. Le cycle expérimental est donc complet : reproduction de la maladie, immunité de l'animal guéri, propriétés neutralisantes du sang de l'animal guéri. Il faut donc, sans tarder, soumettre le sang de l'homme à la même épreuve.

MM. Netter et Levaditi cherchent à savoir si le sang des malades qui viennent d'avoir une poliomyélite, ne contient pas des anticorps capables de neutraliser le virus de la maladie. L'épreuve est décisive : le sang de l'homme guéri, si on le mélange avec une moelle virulente, tue également le microbe pathogène qu'elle contient, au point que l'injection de cette moelle — à condition que le contact avec le sang humain ait été suffisant — ne provoque chez l'animal aucune manifestation morbide. Cette épreuve, on le conçoit aisément, nous met en possession d'une réaction de laboratoire très intéressante, puisqu'elle permet de déceler si le sang d'un homme déterminé possède ou non des propriétés virulicides bien particulières.

La réaction de Netter-Levaditi vient à point pour préciser et augmenter nos connaissances sur l'immunologie de la poliomyélite. Son emploi étendu nous montre tout d'abord la parfaite identité, déjà établie par les cliniciens, entre les cas sporadiques de paralysie infantile et les épidémies de poliomyélite; elle nous montre d'autre part que ces maladies ou malaises légers, que nous avons vu survenir dans les villages ou les collectivités infestées par la poliomyélite et qui n'ont cependant ni la physionomie clinique ni la gravité de la maladie typique, sont bien dues au même virus. En effet, ces épisodes morbides, bien discrets et bien éphémères, déterminent l'apparition dans le sang des convalescents de ces mêmes propriétés neutralisantes, que possèdent les convalescents des poliomyélites légitimes. Ainsi s'établit fermement cette notion du plus haut intérêt : la maladie qui nous occupe ici se présente, comme tant d'autres, tantôt sous une forme complète et sévère, tantôt sous un aspect méconnaissable, tant les malaises sont insignifiants et fugaces. Or les atteintes frustes et fugaces immunisent presque sans rendre malade. Ce n'est pas tout : si la paralysie infantile porte ce nom, c'est qu'elle ne frappe pour ainsi dire jamais les adultes, c'est qu'elle atteint beaucoup moins les adolescents que les enfants. Or, l'étude des sérums d'un grand nombre d'adultes montre que ceux-ci sont doués d'un pouvoir neutralisant. Comment expliquer ce fait? Est-ce que dans leur enfance ces sujets ont souffert d'une forme fruste, impossible à identifier, de la maladie? Ou bien est-ce que les adultes, au cours de leurs jeunes années,

se sont peu à peu immunisés sans avoir été jamais malades, simplement parce qu'ils ont hébergé en quelque point de leur corps (gorge, arrière-nez, tube digestif) le virus de la poliomyélite? N'ont-ils pas été peu à peu vaccinés sans avoir jamais montré le moindre signe de l'infection? La question n'est pas résolue. Mais, peu importe! Cette belle série de travaux nous a fait connaître l'essentiel : les convalescents de paralysie infantile, les sujets qui ont présenté les formes les plus frustes de la maladie, les anciens malades, même après des mois, des années, voire des dizaines d'années, enfin un très grand nombre d'adultes, qui n'ont jamais eu d'atteintes de poliomyélite, tous possèdent un sang doué de propriétés neutralisantes plus ou moins fortes vis-à-vis du virus de cette infection.

D'une si précieuse qualité, que possèdent tous ces sujets, va-t-on pouvoir se servir pour la thérapeutique et la prophylaxie? Les premières expériences sur le singe sont défavorables. Landsteiner et Lewis, à New-York, essayent de guérir un singe inoculé en lui injectant un sang riche en propriétés neutralisantes; ils n'y parviennent pas, ou plus exactement n'arrivent à empêcher le développement de la maladie chez l'animal qu'à la condition de commencer les injections dix-huit heures ou vingt-quatre heures, au plus, après l'introduction du virus. Toute application thérapeutique à l'homme apparaît alors comme impossible, puisque dans la maladie naturelle le germe pathogène pénètre et pullule pendant plusieurs jours sans qu'on puisse le soupçonner. Faut-il se décourager? M. A. Netter ne le pense pas; il se rend compte que la maladie expérimentale est plus brutale que la maladie spontanée; chez le singe, on injecte une forte dose de matériel pathogène, l'homme au contraire est contaminé par quelques unités virulentes; de plus le singe est beaucoup plus sensible à la maladie que l'homme. On devra donc essayer, et le plus tôt possible, d'injecter aux malades le sang ou mieux le sérum de sujets guéris. M. A. Netter le tente et réussit. L'injection de doses suffisantes du sérum de convalescents ou du sérum d'anciens malades arrête le développement du mal, aide à la régression des paralysies et, dans les cas sévères, permet la survie.

La démonstration est donc faite; la thérapeutique nouvelle peut entrer dans la pratique. Celle-ci va consister tout d'abord à recueillir du sang de convalescents ou d'anciens malades. Sur les conditions de cette récolte nouvelle nous reviendrons plus loin; les difficultés en sont grandes. Plus grandes certes encore sont celles que voici : pour être efficace, cette sérothérapie d'homme à homme doit être précoce, comme toute sérothérapie du reste; mais ici, plus qu'ailleurs, devient capital le diagnostic rapide de la maladie qu'on veut traiter. Tâche malaisée, puisque, nous l'avons vu tout à l'heure, le début clinique n'a rien de caractéristique; c'est au médecin avisé qu'il appartiendra donc de soupçonner aussi vite qu'il est humainement possible la maladie redoutable : dès l'apparition du moindre petit trouble nerveux au cours d'une fièvre mal déterminée (abolition d'un réflexe, douleurs singulières, faiblesse musculaire localisée), il devra agir, se procurer et injecter le sérum efficace. Dans certains cas, au cours d'épidémies, en Roumanie notamment, on a même employé ce sérum à titre prophylactique : lorsque l'on a vu la maladie progresser de village en village, atteignant parfois jusqu'à la moitié de la population jeune, on est parvenu à protéger, dans certaines localités, la majorité des enfants en les soumettant à une injection préventive de sérum. Pareille application n'est heureusement pas à envisager dans notre pays où, jusqu'à présent, jamais la poliomyélite n'a pris une allure si grave. Le sérum de convalescents et d'anciens malades doit être, en France, réservé à l'application thérapeutique.

A vrai dire, nous devons ajouter ici, sans sortir de notre sujet, que M. Auguste Pettit (à l'Institut Pasteur de Paris, en même temps que d'autres auteurs, à New-York) est parvenu à obtenir un sérum antipoliomyélitique efficace par l'injection au cheval des moelles virulentes. Mais il est difficile d'obtenir des quantités suffisantes de ce sérum et, pour certains auteurs tout au moins, son action heureuse serait moins constante que celle du sérum de convalescents. Contre une pareille maladie, il n'est pas trop de deux armes, et il est fort heureux que nous possédions à la fois le sérum d'hommes convalescents et le sérum de chevaux immunisés.

***

Pour la rougeole, le problème se pose d'une façon toute différente[1]. Cette maladie est si répandue que pratiquement aucun homme des pays civilisés ne peut lui échapper. La réceptivité de l'espèce humaine vis-à-vis de la rougeole est extrême; un simple contact, si furtif qu'il soit, avec un rougeoleux suffit à déterminer la contagion du sujet sain. D'autre part, l'immunité que procure la rougeole est constante et solide : on a la rougeole une fois dans sa vie; à cette règle les exceptions sont si rares qu'elles peuvent être négligées; le sujet qui a eu la rougeole peut donc impunément être maintes fois en contact intime et prolongé avec des rougeoleux sans risquer une nouvelle atteinte. Les formes frustes de la maladie sont fort rares; la rougeole se présente, pour ainsi dire toujours, avec son cortège bien connu de fièvre, de catarrhes et d'éruption. L'évolution de la maladie est aussi fort régulière; la durée de l'incubation est de dix jours et l'éruption n'apparaît que quatre jours après le début de l'invasion de la maladie. Ces données si précises et si constantes sont, on le verra dans un moment, bien précieuses pour le sujet qui nous occupe.

D'une façon générale la rougeole est bénigne : après quelques jours de maladie, la guérison survient. Pourquoi essayer de lutter, pensera-t-on tout d'abord, contre une maladie inévitable et si peu redoutable? C'est qu'en réalité pareille notion, communément répandue, n'est pas entièrement juste[1]. La rougeole est grave plus souvent qu'on ne tend à le croire; ses complications ne sont pas exceptionnelles et peuvent devenir dangereuses, notamment les broncho-pneumonies et les otites. L'étude des statistiques de mortalité montre que la rougeole tue dans notre pays plus de petits enfants que les autres maladies aiguës communes dans le jeune âge, la scarlatine, la coqueluche, la diphtérie. Dans la dernière partie du XIXe siècle, la rougeole, dont la mortalité en Europe était jusque-là inférieure à la mortalité par scarlatine, coqueluche et diphtérie, a conquis progressivement la première place. Au début du XXe siècle, elle cause plus de morts qu'aucune de ces trois maladies. Elle fait en Europe, de 1900 à 1910,

1. Voir Robert Debré et P. Joannon, *La rougeole*. Masson et Cie, éditeur, 1926.

environ un million de victimes. Elle fait succomber, en France, plus de trente mille enfants en huit ans. Hors d'Europe, elle constitue en maints pays un péril grave. Aux États-Unis, elle provoque, de 1901 à 1920, dans la zone soumise à l'enregistrement, plus de cent mille décès. Aussi, lutter contre la rougeole, nous l'avons dit maintes fois avec P. Joannon, c'est lutter contre la maladie contagieuse de l'enfance dont la mortalité baisse le plus lentement, c'est lutter contre celle des maladies infectieuses aiguës et endémiques qui se montre la plus redoutable pour les enfants français. Dans le dernier rapport épidémiologique de la section d'hygiène de la Société des Nations (juin 1934), n'insiste-t-on pas encore sur ce point, en disant que la rougeole (pas plus que la coqueluche du reste) ne mérite pas le mépris négligent avec lequel le public les regarde trop souvent.

Les victimes de ces deux maladies ne sont pas choisies au hasard; l'âge est un facteur primordial : la grande gravité de la rougeole dans le bas âge de la vie est bien connue des cliniciens. A Paris, plus des neuf dixièmes des décès dus à la rougeole concernent des enfants de moins de cinq ans. La rougeole fait courir plus de risques à ces enfants que la diphtérie, la coqueluche et la scarlatine réunies. L'état morbide antérieur joue aussi un rôle indéniable dans l'aggravation de la rougeole : les nourrissons débiles, rachitiques, tuberculeux sont plus sensibles à cette infection.

Mais ce sont surtout les conditions de vie imposées à certains petits enfants qui tiennent ici le rôle essentiel. La rougeole est clémente dans les campagnes, clémente dans les milieux aisés des grandes villes, mais elle frappe durement les enfants des familles pauvres vivant dans les logis malsains des quartiers ouvriers et des banlieues surpeuplées et insalubres. Nous avons déjà indiqué ici même[1] la « surmortalité » par rougeole des petits enfants vivant dans les taudis. Il n'est donc pas sans intérêt de protéger vis-à-vis de la rougeole les tout petits enfants qui végètent dans les tristes maisons des villes ouvrières et aussi ceux qui fréquentent les crèches, les consultations, les hôpitaux. Si l'on parvient à leur éviter la rougeole dans le bas âge de la vie, cette maladie les

1. *La Mortalité infantile en France. Revue de Paris* du 1er mai 1934.

atteindra plus tard; ils seront alors plus résistants, la rougeole pourra évoluer sans complication redoutable et ne sera plus une cause de mort. Toutes les méthodes prophylactiques doivent être mises en œuvre pour obtenir ce résultat et éviter qu'une maladie, qui peut et doit être bénigne, devienne grave ou mortelle; l'emploi du sérum de convalescents nous y aidera.

Plusieurs précurseurs ont montré la voie où il fallait s'engager : Censi en Italie, Weisbecker en Allemagne, Ribadeau-Dumas et Étienne Brissaud en France. Mais c'est Charles Nicolle et Conseil qui ont démontré, à la suite de recherches entreprises à Tunis dès 1916, la valeur préventive du sérum de convalescents de rougeole; ils ont été aussitôt imités par un certain nombre d'auteurs français et américains. Dans le même moment, Degkwiz, à Munich, qui ignorait les travaux des auteurs étrangers, a préconisé l'emploi du sérum de convalescents dans la prophylaxie de la rougeole. Depuis, nous nous sommes personnellement efforcés, ainsi que plusieurs médecins, de compléter nos connaissances sur les propriétés du sérum de convalescents de rougeole et d'améliorer la méthode primitive.

Le sérum de convalescents de rougeole jouit de propriétés indéniables, dont la constance est reconnue par tous aujourd'hui. Les modalités de son action varient singulièrement suivant certaines conditions; les plus importantes à considérer sont celles qui ont trait au moment où l'on injecte le sérum par rapport à la date de la contamination. On peut en résumer l'exposé de la façon suivante : si l'on injecte du sérum de convalescents à un enfant qui se trouve en danger d'être contaminé parce qu'il va être mis au contact d'un rougeoleux, la rougeole n'apparaît pas chez lui, le sérum a complètement empêché l'éclosion même de la maladie. Donc injecter ainsi du sérum de convalescents à un enfant équivaut à le protéger contre la contamination qui le menace, tout au moins durant les deux semaines qui suivent l'injection, car au bout de ce temps le sérum est éliminé et la protection cesse. Supposons maintenant que nous sommes en présence d'un enfant contaminé à une date déterminée; ce point est bien souvent facile à préciser, disons-le de suite : l'enfant a été au contact d'un frère, d'une

sœur, d'un parent, d'un ami en pleine invasion de rougeole; la contamination peut être considérée comme certaine, le moment où le microbe de la rougeole a pénétré dans l'organisme du sujet sain est connu; c'est à partir de ce moment que commence l'incubation; celle-ci, nous le savons, a une durée fixe; si on laisse agir la nature, dix jours plus tard l'enfant commencera d'avoir un peu de fièvre et de larmoiement, puis après une période catarrhale de quatre jours, il présentera une éruption typique, qui surviendra donc, on le voit, exactement deux semaines après la contamination. Si pendant cette période on injecte du sérum de convalescents, que va-t-il se passer? Lorsque l'injection est faite dans les cinq premiers jours de l'incubation (ou, si l'on veut, dans les cinq jours qui suivent le contact infectant), la rougeole est, ici encore, pratiquement supprimée; tout se passe comme si l'enfant n'avait pas été contaminé : telle est la *séro-prévention absolue*. Si l'on pratique maintenant l'injection un peu plus tard, c'est-à-dire du cinquième au huitième jour de la période d'incubation, la rougeole apparaîtra, mais elle sera singulièrement modifiée et présentera les caractères d'une rougeole atténuée, tels que nous les avons étudiés avec MM. Henri Bonnet et P. Joannon. Tout d'abord l'incubation est prolongée : au lieu des dix jours inéluctables de la rougeole naturelle, la rougeole ainsi modifiée aura une incubation plus durable, douze, quatorze, seize et jusqu'à vingt jours. Les symptômes de la maladie sont réduits à fort peu de chose : presque pas de catarrhe, l'enfant ne tousse pas, n'éternue pas, n'a pas de signes de bronchite ni de larmoiement. L'éruption elle-même est le plus souvent si légère et si discrète qu'elle passerait facilement inaperçue : de rares boutons rouges sur le cou et sur le tronc, qui ne durent souvent que quelques heures, suffisent à la caractériser. La température du corps, si elle est élevée dans quelques cas, ne reste anormale que pendant deux à cinq jours, bref est celle d'une fébricule insignifiante et éphémère. Enfin l'état général reste toujours parfaitement bon et aucune complication ne survient. Tel est le phénomène que nous avons qualifié avec P. Joannon de *séro-atténuation* de la rougeole. Nous verrons quel parti on en peut tirer pour la prophylaxie de cette maladie.

Enfin, si l'injection de sérum est pratiquée la veille ou l'avant-veille du début de la rougeole, ou, à la rigueur, le premier jour de l'invasion, la maladie n'est nullement modifiée dans son allure, nullement atténuée. Lorsque l'éruption apparaît, on constate simplement qu'elle respecte la zone où l'injection a été poussée : la peau, autour du point où l'aiguille a pénétré, reste normale et il se forme ainsi comme une tache blanche entourée de macules rouges. Tel est le phénomène de l'*inhibition locale de l'éruption*, que nous avons décrit avec MM. Henri Bonnet et Robert Broca. On peut donc établir une sorte d'échelle décroissante de l'activité du sérum suivant la date de l'injection. Si le sérum est injecté précocement, c'est-à-dire peu de temps après la contamination, l'action empêchante est absolue : la rougeole ne se produit pas. Si le sérum est injecté plus tardivement, durant la deuxième partie de l'incubation, il n'a qu'une action modératrice sur le développement de la rougeole : celle-ci se présente avec une allure clinique très particulière et reste parfaitement bénigne. Si le sérum est injecté plus tardivement encore, au début même de l'invasion, la seule entrave apportée au développement de la rougeole est la suppression locale, autour du point d'injection, de l'éruption morbilleuse, la maladie conservant par ailleurs tous ses caractères. Enfin quand la maladie est déclarée, l'injection du sérum de convalescents est sans aucune action, c'est dire que le sérum de convalescents de rougeole, quelle que soit sa valeur prophylactique, n'a pas d'effet thérapeutique.

Il nous reste à envisager maintenant les suites de la séroprophylaxie de la rougeole. Lorsque la séro-prévention a été absolue, tout se passe, avons-nous dit, comme si l'enfant n'avait pas été contaminé; il n'aura donc pas une immunité durable et, trois semaines après l'injection, il sera susceptible, s'il est en contact avec un rougeoleux, de contracter la rougeole. Au contraire, après la séro-atténuation, il va bénéficier d'une immunité durable. Quelle est la valeur de celle-ci? La question, à vrai dire, est à l'étude. Il nous semble, d'après certaines observations intéressantes, qu'en pareil cas l'immunité ne sera persistante que si la rougeole n'a pas été trop atténuée; il faut laisser se produire une maladie atténuée mais assez nette cependant et accompagnée d'une légère

éruption pour que, dans l'avenir, l'enfant qui a été ainsi protégé ne redevienne plus jamais réceptif.

Ces notions établies, le problème se pose pour la pratique : quelles sont les indications de la séroprophylaxie? Quelles sont les meilleures façons d'utiliser les réserves forcément limitées de sérum de convalescents? L'âge constitue à lui seul une indication, surtout dans les milieux populaires où, nous l'avons vu, la rougeole des petits enfant est si grave. C'est là qu'il faudra essayer de protéger les enfants de moins de trois ans. Le milieu social impose donc, lui aussi, l'emploi de la séroprophylaxie : c'est avant tout dans les milieux ouvriers des villes, dans les hôpitaux d'enfants, dans les crèches que la séroprophylaxie de la rougeole trouve ses applications les plus fréquentes et les plus réconfortantes. Dès qu'on s'aperçoit qu'un enfant admis dans une salle d'hôpital, une crèche, une école maternelle est atteint de rougeole, on doit protéger tous les enfants réceptifs. Enfin la séroprophylaxie est indiquée chez tout enfant qui, en raison de son état de santé, courrait un risque sérieux du fait de la rougeole, quel que soit son âge et le milieu où il vit.

Encore dans chaque cas faut-il considérer le résultat que l'on veut obtenir : séro-prévention absolue, ou séro-atténuation. La séro-prévention absolue est toujours indiquée avant deux ans, elle l'est encore dans les circonstances où l'on désire arrêter net une épidémie naissant au milieu d'une collectivité d'enfants. Dans tous les autres cas, la séro-atténuation est préférable, puisqu'elle détermine, à peu de frais, un état réfractaire prolongé, peut-être définitif. Comme nous l'avons indiqué avec P. Joannon, la séro-prévention ne fait que retarder la rougeole, la séro-atténuation en affranchit.

Nous n'avons envisagé jusqu'à présent que l'emploi du sérum de convalescents; c'est qu'en effet l'expérience a montré qu'une date était bonne pour recueillir ce sang précieux, à savoir : de sept à dix jours après la fin de l'éruption. C'est alors que le sang est le plus riche en immunisines. Dans les semaines et les mois qui suivent, la teneur du sang en immunisines baisse, sans aboutir toutefois à la disparition complète de celles-ci. L'homme en effet, l'adulte qui a eu la rougeole dans son enfance, possède des immunisines dans son sang, mais

beaucoup moins que le convalescent, quatre fois moins environ. On pourra donc employer également, pour éviter la rougeole à un sujet sain, l'injection du sang, ou mieux du sérum d'un adulte qui a eu cette maladie autrefois; pour l'enfant on pourra se servir du sang de ses parents. Dans ces conditions la dose à injecter est plus forte, la méthode est moins sûre, mais on conçoit aisément combien elle est plus simple et plus pratique. On a donc essayé par différents procédés de rendre plus efficace ou actif à plus faible dose le sérum d'adulte. On a pensé et, semble-t-il, démontré qu'en mettant un adulte, déjà réfractaire vis-à-vis de la rougeole, en présence d'un rougeoleux, on augmentait la teneur en immunisines de son sang, comme si la pénétration inoffensive et inapparente du virus morbilleux chez ce sujet réfractaire réveillait une immunité endormie. On a été plus loin encore et on a injecté à des sujets réfractaires du sang de rougeoleux en pleine maladie pour obtenir le même résultat. Ces tentatives, parfaitement inoffensives, méritent d'être renouvelées et étudiées de plus près.

Quoi qu'il en soit, la séro-prévention à l'aide du sérum des sujets atteints autrefois de rougeole est aisée à réaliser; cette méthode, en outre, est facilement acceptée parce que les parents donnent volontiers leur propre sang pour éviter une maladie à leurs enfants ou en diminuer la gravité. Le sérum d'adultes a l'avantage de ne jamais faire défaut, le médecin peut toujours en disposer en temps et en quantité voulus. Dans le cas d'urgence, il lui suffit même d'injecter directement le sang des parents à l'enfant.

La séroprophylaxie par le sérum de convalescents est applicable dans les hôpitaux et dans les grandes villes munies de bons laboratoires; la séroprophylaxie (par le sérum d'adulte) ou l'hémoprophylaxie (par le sang d'adultes) est réalisable dans toutes les familles et se trouve à la portée de tous les praticiens.

Peut-on affirmer que la séroprophylaxie de la rougeole ne connaît pas d'échecs? Aucune thérapeutique, aucune méthode biologique ne peut se prévaloir d'une constante efficacité; avec le sérum de convalescents et plus encore avec le sérum d'adultes, il se peut qu'on n'obtienne point le résultat que

l'on désire. Pour rares que soient ces échecs, il sera intéressant d'en étudier les causes. Ils ne doivent pas faire oublier que la séroprophylaxie de la rougeole a déjà rendu d'inappréciables services et sauvé certainement de nombreuses vies humaines.

***

Dans d'autres maladies que la rougeole et la poliomyélite, l'emploi du sérum de convalescents peut rendre de grands services. L'action préventive du sérum de convalescents de coqueluche n'a pas encore été employée avec toute l'extension désirable, malgré les bons effets obtenus par M. Pfaundler à Munich et par nous-mêmes avec P. Joannon. Vis-à-vis des oreillons, l'injection précoce de sérum de convalescents a une action préventive et surtout permet d'éviter les complications. Vis-à-vis de la scarlatine, le sérum de convalescents a une action préventive et aussi curative, tout au moins si on l'injecte de bonne heure dans les scarlatines toxiques qui sont si graves. Dans la variole, la varicelle, le typhus exanthématique, l'injection préventive de sérum de convalescents a donné des résultats intéressants.

Le domaine de la séroprophylaxie et de la sérothérapie d'homme à homme est loin d'être complètement exploré. Dans bien des circonstances, il semblera utile d'injecter aux tout petits enfants du sang ou du sérum de différents adultes : ceux-ci n'ont-ils pas accumulé peu à peu toute une série d'immunités vis-à-vis des infections apparentes ou inapparentes dont ils ont été atteints au cours de leur vie? On connaît par ailleurs les heureux résultats que donnent dans diverses circonstances les transfusions directes de sang d'homme à homme : dans les hémorragies, dans le choc traumatique ou opératoire, une transfusion opportune peut sauver la vie du blessé ou de l'opéré. Au cours des maladies infectieuses sévères, les transfusions de sang de sujets immunisés ont été maintes fois efficaces. Cette « immuno-transfusion » est une méthode différente de celle dont nous avons donné un aperçu aujourd'hui[1]; nous avons voulu l'évoquer seulement pour

1. Voir les travaux du Dr A. Tzanck et en particulier : A. Tzanck, Julien Huber et mademoiselle Abricossoff, *De l'immuno-transfusion chez l'enfant. La Presse médicale*, 23 juillet 1932.

montrer les liens qui unissent ces deux thérapeutiques nouvelles et pour indiquer à ce propos un point essentiel : contrairement à ce qui se passe pour la transfusion, où le sang du donneur est injecté dans la veine du receveur, l'injection de sérum ou de sang de convalescents se pratique sous la peau ou dans le muscle; elle ne nécessite donc pas d'autres précautions spéciales que celles qui dérivent de l'asepsie. Chaque sujet peut recevoir, sans épreuve et sans condition préalables, le sang ou le sérum de n'importe quel homme, pourvu que celui-ci soit sain. Quant aux incidents ou accidents, ils sont si rares et si légers qu'on est en droit de les négliger complètement.

***

La partie purement technique du problème de la séroprophylaxie par le sérum de convalescents est donc en grande partie éclairée; la méthode est efficace et inoffensive, le sérum humain peut, à certaines doses et dans des conditions déterminées, prévenir ou atténuer la rougeole, empêcher la poliomyélite ou diminuer sa gravité et enfin avoir une action analogue vis-à-vis de la coqueluche, de la scarlatine, des oreillons. Faut-il que l'emploi de cette méthode reste limité à quelques circonstances et à quelques milieux particuliers? Peut-elle, au contraire, devenir un système de prophylaxie plus largement répandu et solidement organisé? Dès à présent plusieurs laboratoires existent, destinés au prélèvement et à la préparation des sérums de convalescents. C'est qu'en vérité, pour relativement simple que soit cette méthode, elle exige néanmoins une technique parfaite et celle-ci est, à certains égards, délicate. Une bonne récolte du sang, une préparation correcte du sérum, une vérification de sa stérilité, un contrôle clinique et biologique du donneur qui doit être sain à tous égards, un mélange éventuel des sérums de plusieurs donneurs, un titrage aussi, lorsqu'il est praticable, tous ces actes nécessitent un local bien adapté, une bonne instrumentation et surtout un personnel compétent. A Paris deux laboratoires fondés à l'Hôpital des Enfants Malades et à l'Hôpital Claude Bernard par l'administration de l'Assistance publique, à Strasbourg

un laboratoire, organisé à l'Institut d'Hygiène par le professeur Borrel en collaboration avec le docteur Loewenberg, peuvent servir de modèles. Ils fournissent chaque année plusieurs litres de sérum de convalescents et ont déjà rendu les plus grands services. D'autres essais, plus modestes, entrepris dans différentes villes de France, méritent d'être encouragés et il faut, à coup sûr, envisager une augmentation du nombre de ces laboratoires répartis sur le territoire du pays. Ils devront non seulement contribuer à la lutte déjà entreprise contre les maladies infectieuses par les méthodes connues, mais aussi faciliter de nouveaux progrès dans le domaine de la séroprophylaxie et de la sérothérapie par le sang humain. Il faut enfin que le public, mis au courant de ces méthodes, aide à leur diffusion. Déjà, en Alsace, la population, renseignée par la presse, a facilité la tâche du laboratoire de Strasbourg; bien souvent les sujets guéris d'une paralysie infantile ancienne y sont venus offrir leur sang. Trop souvent aujourd'hui les médecins désireux d'employer cette méthode en sont empêchés par le manque d'une provision de sérum, qui devrait être à leur disposition. Faut-il donner une rétribution, comme on l'a fait parfois dans certains pays, à ces donneurs de sang, ou s'adresser simplement à la solidarité humaine? Peut-être devra-t-on, suivant les cas, employer les deux méthodes. En tout état de cause, l'expérience a montré que l'appel aux sentiments généreux ne restait pas sans écho.

PROFESSEUR ROBERT DEBRÉ

LA MAISON ET LA MER[1]

A ce moment, Pram a un souvenir, il voit la figure de Nygaard, ils sont jeunes et entrent chez un brocanteur pour acheter une poêle à frire usagée. La patronne en demande soixante öre, Nygaard veut baisser le prix à quarante. Et son visage devient indifférent à tout ce qui ressemble à une poêle à frire. Il fait la moue, il la rend, il veut s'en aller, parle de trente öre, peut-être quarante, mais c'est trop... bonsoir. Non, non, la pauvre femme s'empresse de conclure le marché, mais oui, il aura la poêle pour quarante öre. C'était un garçon qui savait marchander, avec la figure qu'il fallait. Cette fois-là, il s'agissait de vingt öre; aujourd'hui la somme est un peu plus forte.

— Pauvre vieux — continue Nikkelsen en gloussant. — Ton frère a eu le bateau pour vingt couronnes la tonne..., si j'avais su que vous alliez vous enfermer tout de suite dans la cabine, tous les deux... enfin, des frères, c'est des frères, bon, mais que dis-tu d'un demi-million?

Une bouffée de chaleur envahit Pram. Margrethe, enfants... nous sommes riches!

Mais il conserve le même visage et répond :

— Mon cher, les temps sont difficiles, et je ne veux pas que tu te ruines pour moi.

L'autre le regarde longuement. Nikkelsen sait que ce garçon est pauvre comme Job, mais, fichtre, il mène bien son jeu.

— Et puis, écoute, s'il n'y avait que cette coquille de noix...

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 novembre et 1er décembre.

mais j'ai le sentiment que nous pourrions faire de bonne besogne ensemble, nous deux, avec d'autres affaires. Viens-tu dîner avec moi ce soir dans la salle des glaces?

— Je ne peux pas, à cause de ma femme. Elle m'attend.

— Je me demande ce qu'il y a là-dessous?

— Là-dessous?

— Oui, il est clair que tu voudrais m'envoyer au diable. — Et il se frotte les genoux avec les mains.

— Qu'est-ce que tu dis de l'Amérique et de la guerre?

Nikkelsen regarde par terre et il ricane. Il n'est pas venu pour discuter les grandes questions politiques. Puis il se lève d'un air digne.

— Eh bien, cher ami, je dois me résigner à être mis à la porte. Mais je voudrais bien savoir ce qu'il y a là-dessous?

Pram l'accompagne dans la première pièce, ferme la porte à clef derrière lui, et reste debout à écouter les battements de son cœur. Il a des bourdonnements dans la tête. « Tu joues trop gros jeu! Méfie-toi, méfie-toi. »

Il voulait donner son contrat le lendemain à un courtier.

Mais voici que des pas rapides se font entendre sur le palier, ils s'arrêtent ici, on frappe, et c'est de nouveau Nikkelsen, qui a ôté son chapeau de paille et s'essuie le front.

— Pour la dernière fois... six cent mille et tous les frais à ma charge. C'est bien au milieu de juillet que le bateau doit prendre la mer?

Et il va tout droit à sa place de tout à l'heure devant la table, s'enfonce dans le fauteuil, se frotte les genoux, et jette sur l'autre un regard d'espoir. Pram l'a suivi et s'assied devant lui. Sa tête bourdonne. « As-tu gagné cent mille de plus en quelques minutes? »

— Et je te dirai ceci, accessoirement, — continue Nikkelsen; — je suis chargé de procurer un avoué comme gérant de la succession du vieux Prahl, de Drammen. Ce n'est pas une affaire médiocre, il y a trois cargos, une fabrique de cellulose, et deux forêts qui ne sont pas petites. Comme il n'y a pas d'héritiers mineurs, les neveux..., car le vieux Prahl était garçon... peuvent se passer de la cour des partages. Mais c'est curieux, ils ne veulent pas avoir un avoué de Drammen. Ce n'est pas une mauvaise affaire, que dis-tu de ça?

Pram sent une nouvelle bouffée de chaleur. Maint avocat éminent voudrait une telle gérance au point d'en avoir des démangeaisons. Mais Pram regarde l'autre tranquillement et sourit.

— Et maintenant, sors ton contrat et finissons-en. Comment devait s'appeler le bateau?

— *Neptun.*

— Alors ce sera la société par actions « Neptun ».

— Je croyais que tu voulais l'avoir pour toi?

— Mais, bon Dieu, mon cher, est-tu si peu au courant que tu ne sais pas ça : chacun de mes bateaux est une société par actions. Ça vaut mieux à cause des impôts, et — il cligne d'un œil — tu sais qu'une société par actions n'a pas d'âme, elle ne peut être damnée. Mais toi, et quelques-uns de mes amis, vous pouvez avoir des actions, à condition que je garde la majorité, bien entendu, hé, hé! Et si tu veux entrer dans le conseil d'administration, tu seras le bienvenu, et ma maison a l'habitude de bien payer les conseillers juridiques. Tu n'as pas encore sorti le contrat?

Pram voit Margrethe et les enfants, et derrière eux la prospérité fait le ciel rose. Trois cent mille couronnes net!

Maintenant il se lève et il va prendre le document dactylographié dans le coffre-fort.

— Écoute, — dit-il avant de se rasseoir..., — nous pouvons bien attendre, pour le transférer, jusqu'à ce que la société soit constituée.

— Mais c'est à moi qu'il faut le transférer!

— Bon, mais alors tu ne le repasses pas sans bénéfice?

— Voyons, cher ami, tu ne voudrais pas que je sois ici à te fourrer dans du coton sans avoir une cinquantaine de mille pour mon temps et ma patience?

— Tu payes comptant?

— Bien sûr... en retenant ce que coûte le bateau.

Un moment après, le contrat est transféré à un nouveau propriétaire. Nikkelsen le tient devant son œil gauche pour le lire d'un bout à l'autre, puis il pousse un soupir de soulagement et met le papier dans sa poche.

— C'est drôle, cette guerre, — dit-il en se prélassant dans son fauteuil avec quiétude, — un homme que je connais

avait un grand stock d'huile de poisson, et il était sur le point de faire faillite. La guerre venue, il y eut arrêt du crédit, et en même temps il attrape une appendicite et est obligé d'aller dans une clinique. Le voilà couché, désolé, il pense à sa famille, à son stock, aux dettes et à la misère, mais pendant ce temps, le prix de l'huile de poisson a monté, monté si bien que lorsqu'il est capable de causer avec des gens, il est devenu millionnaire. Puis il a un contre-coup, et doit revenir une seconde fois sur la table d'opération... ça fait cinq à six semaines supplémentaires, et lorsqu'il sort, il est trois fois millionnaire. Peux-tu t'étonner si ce garçon est devenu religieux? Il croit que Notre-Seigneur a envoyé la guerre et l'appendicite et le contre-coup uniquement afin qu'il devînt un Crésus. C'est drôle, la religion. Je connais aussi un autre homme pieux qui prie matin et soir pour que la guerre dure au moins une année de plus, parce qu'il s'est engagé à fond dans les achats de bateaux. Enfin..., il faut espérer le mieux pour nous tous. Écoute, tu prendras bien des actions du bateau pour deux ou trois cent mille.

Et Nikkelsen tire son carnet de chèques.

— Mais alors il ne me reste rien pour moi.

L'autre se mit à rire si bien que son bedon en fut tout secoué.

— Tu ne penses pas que les actions doivent être payées comptant? Oui, le premier versement, bien sûr, mais le reste? A quoi serviraient les banques? Elles prennent cinq pour cent, et nous allons bien distribuer maintenant et pendant quelque temps cinquante à cent pour cent. Tu vas donc acheter ici et là des actions pour un million ou deux, je pourrai te donner des conseils, si tu veux..., l'année prochaine tu seras réellement millionnaire, et dans deux ans un Vanderbilt. Mais sers-toi des banques, pardieu! Tu as bien parlé d'un whisky?

— Je crois que ça se trouve ici. Mon prédécesseur avait l'habitude d'offrir à boire après une opération sur des biens-fonds, regarde-moi ce que j'ai trouvé dans un placard. Du whisky et des cigares, mon cher... et de l'eau de Seltz plus bas. J'ai acheté tout le mobilier.

Et le temps passe, avec les verres et les cigares.

Nikkelsen jette une jambe par-dessus l'autre et cligne des yeux :

— Écoute maintenant... pourquoi penses-tu que je tiens tellement à t'avoir?

— J'ai mon idée là-dessus, mais j'écoute, — dit Pram en souriant.

— Tu crois que c'était pour mettre la main sur le professeur Nelleman par ton intermédiaire et me parer de son nom dans un conseil d'administration si j'en ai besoin? Oui-i..., s'il devient ministre de la justice, il peut être utile d'une façon ou d'une autre, tu vois que je joue cartes sur table? D'ailleurs je n'ai eu qu'une boussole pour me guider dans ce monde : mon instinct. Et dès le premier instant où nous nous sommes rencontrés, il m'a dit qu'avec toi la chance viendra. Et puis tu t'appelles Pram..., et tu es ambitieux, et radical, ce qui est très important dans les affaires, car de notre temps les conservateurs les plus gaillards n'ont même pas confiance en leurs hommes. De plus, tu sais gouverner les traits de ton visage, et tu sais porter l'habit, je l'ai vu à Newcastle. Toi et les millions, vous irez bien ensemble, et tu pourras en faire quelque chose de grand... Skaal!

— J'entends que tu vois tout plus en rose, maintenant que tu as le contrat en poche? — Les sourcils de Pram étaient remontés sur son front.

L'autre but une gorgée, puis regarda la cendre de son cigare d'un air profond.

— Oui, écoute, mon cher, j'ai aussi une idée sur la guerre... pourquoi elle est tombée sur nous. Naturellement, elle ne va pas finir demain, pas dans un an, pas même dans deux. Car elle a une autre mission que tout ce que supposent nos coqs de combat.

— Et c'est?

— De déplacer un peu l'or et la puissance dans ce monde. Il y a eu Londres, Paris, Berlin et New-York... maintenant c'est notre tour. L'argent va bientôt inonder notre pays, tu pourras dire que c'est moi, Nikkelsen, qui l'ai annoncé. Il y aura aussi des palais dans cette ville de pauvres diables, pas pour des princes et des comtes, mais pour une aristocratie nouvelle..., disons pour toi et moi et des gens de quelque valeur. Les vieilles familles, qu'ont-elles fait, en définitive? Ont-elles produit un grand poète, un grand savant? Ont-elles

pris la direction de la politique ou de la vie économique? Non. A quoi penses-tu quand tu les vois se pavaner à l'orchestre au théâtre? N'as-tu pas envie de prendre un fouet et de les chasser, et de dire : c'est ici la place de gens recommandables. On y arrivera un jour. Moi, le gouvernement a refusé de m'admettre comme consul général de l'Uruguay. Hé, hé! Et toi? Oui, cette histoire de Cour d'appel est, ma parole, à mourir de rire. Nous sommes des immigrés, nous, vois-tu. Mais nous les délogerons, un jour. Skaal!

Pram le laisse bavarder et n'écoute que d'une oreille. Il sent en lui-même de vieux instincts réveillés par Nikkelsen, il revit la vente aux enchères de la maison paternelle, il se voit rentrant chez lui, le soir où il devait raconter à Margrethe qu'il n'avait pas le titre d'avocat. Mais aussi... sa tête bourdonne, parce que maintenant il possède trois cent mille couronnes.

Nikkelsen poursuit.

— Nous tâcherons... toi et moi et d'autres immigrés, de donner un peu d'allure à notre capitale. Nous élèverons des statues et des monuments, nous remplirons les musées d'œuvres classiques, que les pays en guerre seront un jour forcés de vendre. Nous avons voyagé pour voir Rubens et Rembrandt dans les grandes villes...; un jour les gens seront obligés de prendre leur billet pour ici. Bon, et puis il y a la vieille Norvège. Ah oui, nos politiciens sont sortis du peuple, ils s'entendent à économiser. Ils emploieront les millions qui pleuvent à payer ce que nous devons et à constituer des fonds énormes pour les mauvais jours qui viendront. Alors le reste du monde sera obligé de venir nous emprunter. N'est-il pas temps que ce soit notre tour? C'est pourquoi je dis, maintenant que nous sommes entre nous : ne faisons pas de grimaces... espérons que la guerre dure assez longtemps pour que sa mission s'accomplisse.

Pram le regardait tranquillement — et d'autres objets occupaient trop son esprit pour qu'il pût se mettre en colère.

Enfin Nikkelsen se lève et secoue ses jambes.

— Encore ceci, — ajoute-t-il. — Tu connais bien un noble club que l'on appelle la « Société norvégienne »? Quelques

vieux fantômes sont là, qui se croient des princes. N'essaye pas de t'introduire dans cette famille. Non, ils te jetteront en bas de l'escalier et diront : tu n'as pas ton costume de noce, tu n'es pas assez élégant. Si toi et moi et quelques autres gens comme il faut, nous fondions un nouveau club, qui serait vraiment européen? Un club pour des millionnaires et des talents. Enfin... adieu. Et au revoir.

A la porte, il se retourne :

— C'est vrai, pourrais-tu amener ton beau-frère, le professeur, à entrer dans le conseil d'administration? De la société « Neptun », j'entends?

— Je ne crois pas que le business soit son affaire.

— Tu peux bien lui demander, que diable?

Pram fait signe que oui.

— Adieu!

Pram reste seul. Il dépose le gros chèque dans le coffre-fort, mais pense à l'incendie, le met dans son portefeuille, et pense aux voleurs. Il est riche, la guerre a travaillé pour lui, mais il écarte tout cela. C'est à la maison, à Margrethe, aux enfants, à ses beaux-frères qu'il songe. Vie de misère avec Nygaard, longs hivers dans le Valdres, revanche maintenant! Il peut se consacrer à l'étude du droit, se présenter de nouveau à la Cour d'appel, il a les moyens de prendre les causes des petites gens sans s'occuper du salaire, il est libéré de l'humiliation d'être pauvre.

Et dans la rue il trouve un beau soir d'été, tout le monde se dépêche, on est content, voici Karl Johan[1], le flot des autos est toujours le même... trois cent mille! Et voici le Storting, toujours pareil. Lui-même ne sait s'il marche ou s'il court. Il arrive à la gare de l'Ouest, s'assied dans le wagon, voit des figures connues de Bestum, a pris un journal, lit des télégrammes..., torpillages! Aïe! Les torpillages travaillent pour lui. Et il soupire. Voici Bestum. Il monte la route d'un pas pressé. Mère, tu auras du bon temps!

1. La rue la plus brillante d'Oslo. Elle porte le nom qu'avait pris le maréchal Bernadotte lorsqu'il était devenu prince héritier de Suède. Elle va du Storting (parlement norvégien) à l'avenue qui monte au palais royal.

V

Un jour, à la fin d'août, une lourde chaleur pèse sur la ville, et Nygaard descend le « Bocage des Étudiants ». Les arbres ont reçu leurs premières taches jaunes, les gens se hâtent çà et là, leurs mouvements sont vifs, leurs visages brunis par le séjour à la campagne. Ah, s'il avait les moyens d'aller en vacances. Pour le moment il se rend chez Pram, qui vient de s'installer dans de nouveaux bureaux, rue de la Douane. Ivar a dû gagner un gros lot, mais Nygaard ne veut pas lui demander ce qui s'est passé, et lui-même n'en souffle mot, quand ils sont ensemble. C'est comme ça, c'est comme ça..., le camarade du galetas est de trop désormais.

Pourtant, Nygaard est obligé de recourir à lui aujourd'hui. Sa femme a dû subir une opération à l'hôpital cet été, et il faut obtenir un nouvel emprunt à la banque. Les collègues du ministère ont déjà fourni caution pour d'autres emprunts, mais aller trouver Pram est bien ennuyeux aussi, c'est s'humilier devant un homme qui l'a lâché.

Il prend l'ascenseur dans la grande maison pleine de bureaux, il entre dans la première pièce, grande, claire, où il y a deux employées. Il tourne à droite au hasard, mais l'une de ces dames dit :

— Si c'est l'avoué lui-même que vous désirez voir, il faut entrer là. — Elle désigne la gauche. — Qui dois-je annoncer?

— Il me semble que c'est aussi un bureau qui est là? — dit Nygaard après s'être nommé. Car la porte à droite était entr'ouverte.

— C'est celui du premier clerc, — dit la dame.

Premier clerc? Les affaires abondent à ce point. Pram n'en a rien dit non plus.

Il siège dans un grand bureau confortable avec des meubles d'acajou, un tapis rouge à dessins, de lourds stores aux fenêtres et le long des murs, de grandes bibliothèques pleines de gros livres. La fortune saute aux yeux. Et il se lève.

— Hé, voilà qui est bien. Assieds-toi, vieux! — Il lui secoue la main. — Oui, tu me vois ici maintenant.

— Oui, je vois bien. — Nygaard hoche la tête et prend place. Son sourire est un peu contraint.

Pram regarde ce camarade. C'est le même Paul Nygaard, aussi râpé, aussi blême. Et ce garçon le considère à travers ses épaisses lunettes. Pram se sent une mauvaise conscience, lui-même a pris son essor, et il a laissé l'autre en plan. Non, il ne lui a pas parlé de la maison, il veut l'ébahir quand elle sera bâtie, et quant au bateau et à sa fortune, c'est son ancienne confusion qui le retient d'en parler, et la crainte de voir Nygaard lui rapporter les opinions qu'il professait autrefois sur le profit et la richesse.

— Mes compliments, — dit Nygaard avec un sourire encore plus contraint.

— Merci.

— Tu te refais!

— Oui, c'est un peu mieux ici que dans le trou que j'avais auparavant.

Et il ajoute, les yeux tournés vers la fenêtre :

— Là-bas, je regardais souvent dans la rue, où je voyais les gens s'agiter, mais nul n'était pressé de venir me trouver.

L'autre de rire, mais son rire est bien singulier. Et il observe à travers ses lunettes ce monsieur élégant assis de l'autre côté de la table, en veste de cheviote anglaise brune d'un neuf flamboyant, au pantalon bien plié, à cravate brune nouée avec coquetterie, et qui est en soie. Pram s'est accommodé sans doute avec ses anciennes idées sur la guerre, et y a trouvé son compte. Les gens se massacrent jour et nuit, et cela l'empêchait de dormir, maintenant c'est peut-être ce qui a déversé sur lui un flot d'or.

Il devient encore plus difficile à Nygaard de présenter sa requête.

Et avant qu'il puisse s'en défendre, voilà qu'en lui un mauvais instinct se déchaîne. Il se met à parler du torpillage de nos vaisseaux..., les pauvres marins, il arrive que l'on tire sur eux lorsqu'ils ont quitté leur navire et sont dans les barques.

— Oui, c'est affreux, — dit Pram en lui tendant son étui à cigares par-dessus la table. — Mais c'est aussi un peu notre faute.

— Non, vraiment, tu en es arrivé là, maintenant?

— Oui, puisque nous portons aux alliés des vivres et des

armes, cela peut donner motif à dire que nous prenons réellement part à la guerre.

— C'est récemment que tu t'en es aperçu?

Et Nygaard regarde les meubles, le tapis et les rayons de livres.

Le front de Pram a rougi. L'autre s'en aperçoit et regrette aussitôt ses paroles. Il n'est pas venu pour exiger des comptes de son camarade. S'il a sur lui une sorte d'avantage, le Dieu du ciel doit bien savoir qu'il n'est pas en état d'en profiter.

— Oui... ce n'est pas facile d'accorder tout cela... n'est-ce pas ce que nous avions coutume de dire, autrefois?

Et il a un sourire indulgent.

— Oui, oui. Mais nous vivions alors dans une sorte d'état d'innocence. Eh bien, et toi? Ta femme va toujours bien?

— Oh, oui...

Nygaard soupire. Son long buste semble courbé sous le poids d'un ennui qu'il a peine à exprimer.

— Écoute, — dit Pram, — tu ne m'as jamais dit grand' chose de tes propres affaires. Est-il vrai que tu as des dettes?

— Si j'en ai! Oh, si je n'en avais pas, ça irait à peu près.

— Ça ne peut pas faire beaucoup de couronnes. Voyons, dis-moi combien.

Nygaard soupire.

— Des dettes! Sais-tu ce que ça veut dire, Ivar? Des dettes depuis le temps où j'allais à l'école. Dettes là-haut dans mon patelin et dettes ici. Connais-tu ça? Ou bien tel ou tel t'a prêté de l'argent comptant, ou bien il t'a donné caution. Hou! Si tu rencontres l'un d'eux, ça te fait tressaillir. Tu es obligé de le remercier, quand tu aurais envie de le tuer. Et le jour vient où il faut renouveler l'emprunt, et tu dois t'humilier et le prier de donner encore une fois sa caution, et chaque fois il te fait comprendre que ce doit être la dernière. Et d'un renouvellement à l'autre, tu passes les nuits à calculer. Vas-tu pouvoir extorquer assez à ton maigre budget pour les prochains intérêts et acomptes? Au cours des ans, tu as payé en intérêts plus que le total des sommes reçues, et tu rêves du jour où la dernière couronne sera payée. Mais ce jour-là ne se rapproche pas, car il faut, naturellement, faire de nouveaux emprunts. Vois-tu, Ivar, ça fait seize ans que ça dure.

Il baissa la tête, ses yeux regardaient par-dessus les lunettes, mais n'osaient dévisager l'autre franchement.

Pram considérait son couteau à papier. Il y eut un silence.

— Combien dois-tu?

— Oh, c'est gros. Et le pis est que... que je suis de nouveau dans l'embarras. Je... j'avais pensé à te demander... il s'agit de cinq cents couronnes. Je crois que la Caisse d'Épargne consentira, si tu donnes caution.

— Je t'ai demandé combien tu dois. Dis la somme, allons.

Nygaard alors prend un crayon et se met à écrire sur un carnet. Enfin il soupire et regarde l'autre.

— Je ne croyais pas que ça faisait tant. Mais ma police d'assurance est en gage pour trois mille. Ça fait quatre mille cinq en tout.

Pram se met à rire.

— Et tu appelles ça des dettes. Mais tu es riche.

— Des bêtises.

— Je croyais que c'était trente mille.

— Pfuh, trouves-tu que c'est amusant? Je ne parle pas de ce que j'ai prêté moi-même, cinq couronnes par ici, cinq couronnes par là, même dix, à l'occasion, et on ne m'a jamais rendu. Mais je néglige ça. Je n'ai jamais pu me décider à réclamer.

Pram le regarde et réfléchit : « Si tu prenais ce garçon et le transportais du côté où le soleil donne? Si son visage pouvait devenir rond et rose, et s'il avait les moyens de rire, plaisanter et parler bien des gens? Il a d'ailleurs des capacités éminentes. Essaie un peu. »

Il prend son carnet de chèques, écrit, et présente à l'autre le papier bleu.

— Tiens, vieux. Secoue tes chagrins et fais la fête ce soir.

— Non, mais... bien, bien, ceci veut dire que tu prends à ta charge le total de ma dette, mais elle n'est pas si forte. C'est d'ailleurs commode d'avoir le tout réuni dans une seule main. Nous avons donc à rédiger un document et à nous entendre pour les intérêts. Mais c'est bien aimable de ta part, Ivar.

— Ce n'est pas un prêt, que diantre. Ne te rappelles-tu pas ce que je te dois d'autrefois! Et maintenant je ne veux plus entendre un mot à ce sujet.

Nygaard le fixe par-dessus ses lunettes. Comment? Il rit, et il est sur le point de pleurer. Il bégaye :

— Oui, c'est bien, mais... et je comprends que tu as eu de la chance, mais tu ne dois pas gaspiller comme ça. Donne-moi cinq cents. Six mille..., es-tu fou? J'ai dit quatre mille cinq.

— Tu peux aller chez le tailleur pour le reste.

— Chez le tailleur! J'achète toujours tout fait. Non, écoute, Ivar.

— Allons, tais-toi. Maintenant, je vais te raconter une histoire.

Et pendant quelques minutes, Paul Nygaard, le cou tendu, fixe les yeux sur Pram et boit ses paroles. Et alors il redevient son égal, son confident. C'est pour lui plus que tout.

Finalement il se lève d'un bond, agite le chèque et se met à marcher de-ci, de-là.

— Ivar... c'est bien ce que j'ai toujours dit. Tu atteindras aux solives, un jour. J'ai passé une fois par hasard près de ta future maison, et je te dirai une chose : la maison est trop petite. Il faut que tu sois fastueux, mon cher, tu seras un jour ministre de la justice, il te faut de la place pour un nombreux domestique, une salle de fêtes, tu seras millionnaire. Et puis, une prière. Ivar; ne me tiens pas à l'écart, je n'irai pas courir sur la place publique avec ce que tu me confieras de tes affaires... comme autrefois. N'est-ce pas, je t'en prie. Et maintenant, il faut que je rentre. Je vais dormir cette nuit comme un homme qui ne doit rien. C'est incroyable. Je vais pleurer quand je serai seul. Adieu, maudit païen. Ha, ha. Nous disputerons une autre fois.

Et il sort en tourbillon.

Voilà Paul Nygaard dehors! Un jour merveilleux. Le ciel peut être bleu même dans la ville, pourvu que l'on regarde assez haut au-dessus des toits. Il descend à la banque, fait porter son chèque en compte, son propre compte, — lui, Paul Nygaard, aura un compte en banque et reçoit un carnet de chèques. Puis il sort, remonte la ville à grandes enjambées, cogne des gens en passant, mais n'a pas le temps de demander pardon. Il pourrait entrer maintenant chez un tailleur et commander un habit et un autre costume, il n'a pas de dettes, il peut marcher tête haute. Libre. Pas de dettes! Oh, Ivar, Ivar!

Il achète des fleurs pour sa femme et des bonbons pour les enfants, et quand il aura fini de les embrasser tous, il va se mettre à écrire des chèques, payer à droite et à gauche. Tout. Il dormira cette nuit sans penser à des intérêts. Les dettes ont été pendant de longues années comme un cilice qui pénétrait dans sa chair. C'est fini. C'est fini.

Dormir? C'est ce qu'il essaye de faire cette nuit-là, mais des voix chuchotent, même maintenant. Que voulait dire Pram, quand il voulait t'envoyer chez le tailleur? Ne veut-il plus fréquenter désormais que des gens tirés à quatre épingles? Est-ce pour cela qu'il t'a tenu à l'écart, ces derniers temps?

Et maintenant il va falloir se résigner à ce que femme et enfants louent et encensent Pram, Pram, et toujours Pram. Ils en arriveront sans doute à ceci, que c'est Pram qui les fait vivre. Lui-même, qui est le père, ne le pouvait sans cette aide.

Il n'est pas sans dettes. Il doit tout à Pram... sa dette est plus grande, bien plus grande que jamais.

Niaiseries. Allons, dors. N'est-il pas ton meilleur ami?

C'est curieux, mais il rentre chez lui, les jours suivants, par un autre train que celui que Pram avait coutume de prendre, et il ne passe plus aussi souvent à la petite maison de l'allée d'Ullern. Autrefois, c'étaient ceux qui lui avaient donné caution qu'il était obligé de toujours remercier, maintenant c'était Pram. Il lui devait tout désormais, jusqu'à ses vêtements.

Huit jours après, Pram lui téléphone au ministère et le prie de venir le voir à son bureau dans le courant de la journée.

Vais-je aller là faire antichambre? lui souffle une voix. Mais ce n'est là qu'une piqûre passagère. Il s'y rend bien vite, et les voilà de nouveau assis l'un en face de l'autre. Pram a rasé sa barbe brune et ses moustaches sont taillées avec soin. Nygaard se demande : y a-t-il mis de la cire ou non?

— Écoute, vieux, combien gagnes-tu? demande Pram, le corps renversé au dossier de son fauteuil, et caressant le creux de sa main avec un couteau à papier.

Nygaard a un regard de côté.

— Oh, tu sais bien à peu près. Trois mille d'appointements... et avec du travail supplémentaire ça doit bien monter à quatre.

— Et si je t'offrais le double?

Nygard se soulève sur son siège.

— Des bêtises!

— Je perds mon premier clerc. Ça donne l'idée d'une grosse affaire, un premier clerc, mais la Providence a voulu que je devienne gérant d'une société qui va construire un certain nombre de maisons à loyers, ce qui donne beaucoup de travail. Et puis il y a une grosse succession à Drammen, qui prend aussi du temps. Le premier clerc que j'ai actuellement veut à tout prix se mettre à son compte.

— Je deviendrais ton premier clerc?

— Associé, si tu veux. Mais il faudrait accepter un traitement fixe jusqu'à nouvel ordre, plus un tantième, naturellement.

— Huit mille! C'est... c'est sérieux? — Ses yeux s'ouvrent tout grands derrière les lunettes.

— Alors tu prieras tes supérieurs au ministère de te donner campos... ça va bien. As-tu patente d'avoué?

— Parbleu, quand j'étais chez l'avocat Strah...

— C'est que je suis entré dans le carrousel des armateurs, et ça devient chaque jour plus important. Comme tu sais dix fois plus de droit que moi, il peut être bon de t'avoir sous la main. Tu sais que j'ai besoin de toi comme bonne d'enfant.

« Voilà le salut », se dit Nygaard, mais en même temps son visage fermé semble apercevoir bien des difficultés. Pram se met à rire. Il connaît ce visage-là. Il l'a pris lui-même quand il a voulu faire monter un gain au plus haut.

Puis ils examinent la question, finissent par s'accorder sur tout, et tous deux sourient à l'idée qu'ils vont de nouveau travailler ensemble.

Lorsque Nygaard arrive à la porte, il dit :

— Mais tout cela est-il bien réfléchi, Ivar? Il me semble que tu en fais trop pour moi?

— Commenceras-tu la semaine prochaine?

— Et j'ajoute ceci : c'est très bien, les armateurs, les gérances et les gros bénéfices, mais as-tu encore besoin de ça, Ivar? Il ne faut pas oublier que tu es créé et mis au monde pour plaider à la barre, tu avais des idées nouvelles sur la psychologie du criminel, tu voulais aider les petites gens à obtenir

justice... excuse-moi de te le rappeler, mais, mon bon, il y a ce qui s'appelle l'entraînement d'un malström, et tu vaux mieux que ça. Bon, ne te fâche pas, je me mêle là de choses qui...

— Eh bien, à la semaine prochaine, — dit Pram. — Si tu fais un tour chez Margrethe et moi, ce soir, le contrat sera prêt.

Nygaard le regarde par-dessus ses lunettes et sort.

Et Pram s'assied et songe, son couteau à papier à la main.

« Dans quoi est-ce que tu t'es fourré là? Tu veux l'aider, bon. Mais supporteras-tu de l'avoir si près de toi... tous les jours? »

Il se rappelle ce déplaisir physique qu'il a éprouvé la première fois qu'ils ont eu contact à la pension de Grensen. Mais les années ont suivi, où Nygaard l'a si bien poussé dans ses études. Il lui doit beaucoup, il est tout disposé à l'aider, mais... l'avoir sur le dos?

Et chaque fois que ce garçon braquera ses lunettes sur lui, ce sera comme un rappel des vieux jours où Pram soutenait que la propriété, c'est le vol, et où il maudissait tous ceux qui spéculent sur la misère des autres. Comment concilier tout cela?

Ou bien... ou bien ce sera peut-être une aide contre l'entraînement dans le tourbillon?

Pram sourit. Ce sera drôle de faire de Nygaard un garçon à son aise. Il le voit déjà en habit, gilet blanc et souliers vernis, et il s'en égaye. Mais le téléphone sonne.

En rentrant, Nygaard est de nouveau sous une impression riante. Le temps est passé où il attendait un avancement. Il sera un homme libre, là aussi, peut-être avocat dans deux ans, il a aussi des idées à défendre devant la barre. Et c'est encore Pram qui l'a aidé. Ce sera un plaisir de travailler avec lui de nouveau... et de veiller sur lui, s'il en est besoin.

Mais en montant la route vers sa maison de Bestum, il s'arrête soudain, et recule son chapeau sur son front. Huit mille... oui-i. Et un tantième... bon. Mais tous les prix ont monté, si bien que ça ne vaut pas plus que la moitié. Et lui-même rapportera bien des fois autant.

« Est-il vrai que Pram, en définitive, ne t'a jamais tenu pour son égal? »

VI

Paul Nygaard avait son bureau à lui chez l'avoué Pram, et il n'était pas associé, il faisait seulement le travail difficile, rédigeait des requêtes, se présentait au tribunal, précisait les détails des projets pour les nouveaux immeubles à loyers, une fois que Pram en avait esquissé l'idée, et constamment prenait le train pour aller à Drammen, aux bureaux de la succession. Il était libre en quelque mesure, et gagnait deux fois autant qu'auparavant, et il découvrit que ce travail lui convenait beaucoup mieux qu'il ne l'avait supposé. Et voici qu'une chance inespérée vient un jour s'offrir. Il devait y avoir session d'assises, et l'un des accusés, qui était du canton natal de Nygaard, demande aux autorités à le prendre comme défenseur. C'était une fille soupçonnée d'avoir tué son enfant. Nygaard vient trouver Pram, et sa figure était rayonnante en lui annonçant cette nouvelle. « Il ne me manque plus que d'avoir la langue aussi bien pendue que la tienne », dit-il. Surtout, évidemment, il était fier de ce qu'une pauvre fille de son patelin eût remis son sort entre ses mains.

Pram alla l'entendre à la séance. Et le voilà, long et mince, à côté de cette malheureuse. Il est en redingote et a plutôt l'air d'un pasteur méthodiste. Il a d'ailleurs soigné sa tenue, sa mince cravate nouée droit sous le menton est neuve, et ses lunettes ont même des branches d'or. Et Pram le trouve habile, mais en même temps a envie de sourire. Nygaard sera peut-être un nouveau Cicéron, mais le style et l'allure lui manquent encore. Il commence par bien exposer le cas, et là il est sec, presque ennuyeux, mais ensuite il hisse ses voiles et se lance, il est tantôt démagogue, tantôt sacerdotal. Et ces mouvements des mains, ces jeux de physionomie, quand il devient grave ou s'élève au pathétique, Pram croit bien les reconnaître, le gaillard lui a vraiment emprunté visage et manières. Mais rien ne résiste à un discours bien construit, tout ce qui peut agir en faveur de l'accusée est employé, il sait jouer des sentiments des membres masculins et féminins du jury sans devenir douceâtre et fade. Il est évidemment parvenu à se rendre maître du jury. Lorsque la fille est acquittée, Pram va lui serrer la main, mais lui donne en secret une bourrade :

— C'est toi, et non pas moi, qui dois devenir avocat le premier, — dit-il.

Nygaard est ravi comme un écolier qui a eu un prix. Le lendemain, les comptes rendus des journaux le couvrent de louanges. Paul Nygaard a eu son premier succès et Pram est enchanté pour lui.

Mais Nygaard est revenu dans son bureau où il travaille pour son camarade. Et Pram est devenu un personnage de la capitale, qui se promène d'un conseil d'administration à l'autre, qui rencontre au café des clients importants, et conclut de grosses affaires en prenant un verre de champagne. Dès le premier jour où Nygaard a occupé ce bureau, il a eu le sentiment que Pram avait besoin d'un homme qui le surveillât. Lui demander où il va chaque fois qu'il sort est impossible, mais quand ils quittent l'étude, le soir, sans que Pram dise à quoi il s'est employé au cours de la journée, Nygaard éprouve une inquiétude, une méfiance. Discrètement, il tient tout le temps son camarade à l'œil.

Un jour, un vieux pilote monte à l'étude. Il vient de la ville natale de Pram, c'est un vieillard à cheveux blancs, trapu, en vêtements de bure bleue, les yeux rouges et humides. Il est tout ému de se trouver en présence du fils du capitaine Pram, avec qui, autrefois, il a navigué, et il a fait le grand parcours jusqu'ici pour mettre la main sur un avoué à qui il puisse se fier. Car il y a là-bas un gredin qui a une hypothèque sur sa petite maison, et voilà que le gaillard, au moyen de jongleries et fourberies, veut se l'approprier par une vente aux enchères. Pram écoute patiemment sa longue histoire, et comprend que le vieux a raison, puis il l'interroge amplement sur la petite ville, et enfin le prend par les épaules et le mène à Nygaard.

— Me voici avec un ami dont tu vas te charger, — dit-il, — car je n'ai malheureusement pas le temps.

Et il sort après avoir serré la main au vieux.

Mais c'était précisément à des causes de ce genre qu'autrefois il avait pensé se consacrer. Il avait choisi le droit afin de pouvoir lutter pour les petites gens, c'était alors pour ainsi dire, la plume à son chapeau. Et Nygaard a un petit sourire en se rappelant ses souvenirs.

La grosse gérance de Drammen amène un ou deux procès, et

un jour Pram entre chez son camarade, tenant d'une main des papiers dactylographiés, et une cigarette de l'autre.

— Voilà un plaidoyer, parbleu, qui est un vrai chef-d'œuvre, mon cher.

Nygaard pense à part soi : « Qu'est-ce que tu y comprends, toi qui ne sais pas ton droit? » Pram se jette négligemment sur le bras d'un fauteuil et continue :

— Je suppose que tu es assez entendu pour viser maintenant le titre d'avocat?

— Et toi? — demande l'autre.

— Ne parlons pas de moi. Je me suis fourré dans tant d'affaires; mais un beau jour je m'en dégagerai, moi aussi. Et puis, il y a autre chose.

Il présente à l'autre son étui à cigarettes, mais Nygaard refuse, car à ses yeux c'est tout à fait incorrect de fumer dans le bureau.

— Quoi donc? — demande-t-il en regardant par-dessus ses lunettes.

— Oui, vois-tu, j'ai acheté dix hectares du terrain qui entoure ma maison. J'ai pensé à y créer un quartier de villas.

Nygaard se dit : « Il aurait bien pu se concerter d'abord avec moi ». Et, à haute voix, il dit :

— Ça dépend si tu trouve preneurs.

— J'en ai déjà un.

— Vraiment?

— Et tu ne demandes pas qui c'est?

— Non, j'écoute et ne questionne pas.

— C'est toi.

— Merci.

Le buste de Nygaard s'incline et salue, et son sourire est contraint. Pram continue :

— Il faut, bien entendu, que tu aies maison et jardin, maintenant que tu auras une augmentation convenable.

— J'aurai une augmentation?

— Oui, je propose douze mille et dix pour cent des bénéfices nets qu'on fera ici.

Et Pram sort une nouvelle cigarette.

Le front de Nygaard rougit. Il a un sourire stupide, des visions confuses chatoient devant ses lunettes, il voit sa

propre maison dans le voisinage de celle de Pram, de nouveaux meubles, des tapis, des tableaux, sa femme en robe élégante, lui-même va faire un tour à Copenhague et à Stockholm, lui qui n'est jamais sorti de son pays.

— C'est... c'est sérieux? — bégaye-t-il. — Pram fait signe que oui. Nygaard se lève, les voilà debout l'un devant l'autre. Un remerciement ordinaire est trop peu. Nygaard donne un coup de poing à son camarade, l'autre le lui rend, après quoi tous deux éclatent de rire.

Mais en rentrant chez lui, Nygaard trouve qu'il vit dans un été ensoleillé, bien que ce soit un sombre jour de décembre, et pourtant il commence à ressentir comme de légères piqûres. L'idée lui vient que, si Pram ne le prend pas comme associé, c'est parce qu'il veut le tenir en situation assez subalterne pour pouvoir répandre sur lui une pluie de cadeaux. Il veut avoir en main son sort et celui de sa famille. Pram gagne maintenant des centaines de mille par an. Et avant d'arriver chez lui, avec l'heureuse nouvelle, Nygaard a l'esprit assombri parce que, aujourd'hui encore, il ne parvient pas à éprouver de la reconnaissance.

Les clients qui venaient à l'étude demandaient toujours à voir Pram, et s'il était occupé, l'employée avait beau dire que l'avoué Nygaard était là, ils préféraient attendre des heures pour avoir affaire au patron. Pram fermait sa porte, Nygaard entrebâillait la sienne, en sorte qu'il pouvait observer ce qui se passait dans le bureau intermédiaire. Il admettait volontiers que les gens eussent une préférence pour Pram, mais il jalousait ceux qui étaient introduits chez son ami, si lui-même n'était pas appelé. Il lui souhaitait le meilleur succès, mais ne comprenait pas qu'il pût si souvent rentrer chez lui dans sa belle auto sans l'inviter à y monter.

Nygaard n'allait jamais au café, il était rarement prié à des réunions de société, mais chaque fois qu'il savait qu'une telle réunion avait lieu chez Pram sans qu'il en fût, il en restait morose pendant des jours. Le dimanche, il faisait de longues promenades dans les bois et les champs, et soudain s'arrêtait, repoussait son chapeau sur son front, regardait devant lui à travers ses lunettes et se mettait à bavarder. C'était comme si Pram était toujours là, et il avait à discuter avec lui ceci et

cela. C'est singulier, quand on est libéré des soucis d'argent, le monde s'agrandit, on peut se permettre d'avoir des opinions même sur des questions très lointaines. « En cela tu as raison, dit-il à Pram, bien que ce soit à un tronc de sapin qu'il parle, fautes, responsabilités, ne tarderont pas à devenir internationales, nous allons tous dans cette direction. Pas moyen d'y échapper. » Et Nygaard commence à se préoccuper de la guerre, il essaye de compatir aux souffrances des blessés, se rappelle les idées de Pram à l'époque où ils étaient jeunes et vivaient ensemble, ces idées sur l'ensemble où chacun devait se fondre. Hé oui, mais Pram ne peut plus les défendre, ce sont des valeurs qu'il a laissé tomber en chemin, et Nygaard estime qu'il doit les ramasser et les porter plus loin. Cela ne lui est guère naturel de s'associer à ce qui se passe à des milliers de kilomètres, mais il essaye. C'est une partie de son ami qu'il s'agit de sauver.

Tard le soir, le voilà couché, il éteint la lumière, dit bonne nuit à sa femme, ferme les yeux et joint les mains.

Le moment approche où il va se laisser glisser vers ce pays mystérieux qui s'appelle le sommeil. Nygaard passe en revue sa conduite, comme il a eu l'habitude de le faire depuis son enfance, comme sa mère le lui apprit. Lui-même n'a pas remarqué, au cours de la journée, qu'il est religieux, c'est maintenant que cela point. Il n'ose s'endormir avant de s'être concilié cette singulière puissance qui est témoin de tout, même de ses secrètes pensées. Il reconnaît tout ce qu'il a fait et dit de mal encore aujourd'hui, s'en repent et en demande pardon, et demande la force de surmonter ces faiblesses une autre fois. Ainsi en a-t-il été depuis plus de trente ans, et peut-être aurait-il été le même dans l'agitation journalière s'il n'avait pas eu, le soir, un pareil moment. Tout cela ne regarde que lui et ses rapports personnels avec ce qu'il appelle Dieu.

Mais pendant qu'il est couché là, parfaitement sincère avec lui-même, une inquiétude commence à fermenter dans les profondeurs obscures de son être, et il prend peur. Il a comme un pressentiment qu'un jour ça va tourner tout à fait mal pour Pram, et qu'il devrait maintenant prier pour lui..., mais il ne peut s'y décider.

Peu avant Noël, Pram a fait un vrai coup de filet, il a

acquis un bateau pour un million et demi, c'est arrivé en buvant un verre dans la palmeraie du Grand Hôtel, et le lendemain il l'a vendu deux millions à un armateur de Bergen. Lorsque Nygaard est venu à son bureau, un chèque à son nom, de vingt-cinq mille couronnes, était sur la table, avec une invitation au banquet de l'Union des armateurs, qui devait avoir lieu quatre jours plus tard. Pram avait ajouté : « Grande toilette pour les dames et les messieurs, bien entendu. » Les mains de Nygaard tremblaient en tenant le chèque, et en même temps ceci le piquait : « Craint-il donc que ma femme et moi nous ne soyons pas assez élégants! » — Mais..., mais quel cadeau!

Le soir venu, les voitures s'arrêtent devant le Grand Hôtel, des messieurs et des dames en gala en descendent et disparaissent dans les salles illuminées. Peut-être un couple d'étudiants se tient-il dehors, et doit se contenter de regarder et de humer les effluves de bonnes victuailles, qui montent des fenêtres du sous-sol. Mais sur l'escalier qui part du vestibule, c'est un flot d'hommes en habit et gilet blanc, et de dames en robes claires décolletées, les décorations et les colliers de perles brillent, les visages rayonnent.

Et voici Pram au bas de l'escalier. Il attend sa femme qui s'attarde au vestiaire. Et voici Nygaard, qui a pris le bras de sa femme longtemps avant d'avoir atteint les marches. Nygaard en habit et gilet blanc! Madame Nygaard en soie gris d'acier et avec un collier de rubis sombres.

Pram a été avec Nygaard et l'a choisi. Et maintenant il présente à madame Nygaard une rose rouge foncé, qu'il demande la permission d'attacher à sa robe au-dessus du sein gauche. La femme pâle et replète, qui jetait des regards timides autour d'elle, rougit alors de toute sa figure.

— Non, Pram, voyons..., est-ce convenable?

Il l'examine d'un coup d'œil rapide, puis s'incline pour montrer qu'il la trouve très joliment habillée.

— Voyons, laisse ma femme tranquille, — dit Nygaard avec une gravité bouffonne, et il s'éloigne avec elle, mais au fond de son cœur il est reconnaissant. Ah, si l'on pouvait, comme Pram, avoir l'idée de tels petits détails et enhardir les gens rien que par quelques mots aimables.

Et voici enfin Margrethe, en robe rose, svelte et jeune, malgré ses quatre enfants, mais, comme toujours lorsqu'elle est au milieu d'étrangers, sa démarche est hésitante et son visage fermé. Elle prend le bras de Pram, qui lui dit, sur l'escalier :

— Tu n'as pas besoin de sourire, avec ce costume tu fais chic quand même.

— J'espère seulement que tu auras un voisin de table agréable.

— Et toi, naturellement, tu ne désires rien pour ton compte, — dit-elle, les sourcils levés. — Tu ne t'es jamais soucié d'une jolie voisine.

— Non, je suis tout à fait indifférent à cela.

Et tous deux de rire.

***

Peu avant Noël, Pram et sa famille s'installèrent dans la nouvelle maison, et Margrethe souriait, lorsqu'elle voyait son mari, le soir, parcourir les salles, partout, allumer la lumière, l'éteindre, essayer tous les fauteuils, regarder les tableaux, et finir par rester devant la grande glace d'acajou à se regarder. On ne pouvait le décider à se coucher. Il avait peine à s'arracher aux salons, disait-il.

VII

Enfin a lieu au milieu des fêtes de Noël la grande réunion de famille dont Pram se réjouissait d'avance depuis longtemps. La nouvelle maison allait être enfin inaugurée.

Les invités sont venus en chemin de fer ou en auto, ils ont envahi le hall, manteaux et têtes couverts de neige, ont disparu dans le vestiaire, et sont revenus les hommes en habit, les dames en décolleté. Après le dîner on doit danser. Outre la famille proche sont aussi invités les Nygaard, l'armateur Nikkelsen, qui déplaît fort à Margrethe, un médecin cantonal du Valdres qu'ils voyaient assez souvent, lorsqu'ils habitaient là-bas, et encore un courtier blond au visage rouge tuméfié, un architecte, et deux jeunes avoués avec qui Pram est en relation d'affaires depuis quelque temps.

— Oh, quelle délicieuse maison! — s'écrient-ils tous dès qu'ils sont dans le hall et lorsqu'ils entrent dans les salons illuminés. Quelques-uns se mettent aussitôt à regarder les tableaux, et lorsque la femme du professeur a dit bonjour à tout le monde, elle ouvre son face-à-main, et va d'une peinture à l'autre avec un air d'amateur. Mais Pram sourit dans sa barbe, car il sait qu'elle ne s'y connaît guère en art, et chez elle les murs sont couverts ou de livres ou de portraits de sa famille, ou bien, çà et là, de photographies des membres de quelques congrès auquel son mari a pris part, et où il a toujours figuré au premier rang. Tout ce que recherche en ce moment la belle-sœur de Pram, c'est une œuvre d'un modernisme échevelé, vraiment révolutionnaire. Et enfin elle en trouve une, que Pram n'avait achetée que par blague. Le sujet en était indéterminé, il y avait une tache jaune et une rouge, une bleue et une verte, et les couleurs criaient les unes à côté des autres. Cela pouvait être un potager et cela pouvait être un coucher de soleil. La femme du professeur se recula, braqua son face-à-main, et dit :

— Oui, Lauritzen s'est vraiment affirmé ces derniers temps. C'est superbe, ça, bien approprié à notre temps et à l'avenir.

Puis elle se tourna vers la maîtresse de la maison :

— C'est bien commode d'être dans ta situation, à toi, Margrethe, dont le mari gagne de l'argent. Qu'est-ce que nous dirons, nous qui appartenons au prolétariat intellectuel?

A ce moment, la jeune femme du médecin, qui était en robe de soie blanche, s'avança vers Pram, et mit en train un petit duel.

— Oui, Margrethe a été vraiment experte, — dit-elle en jetant un regard circulaire sur les salons.

— Oui, elle a été la seule à s'en occuper?

— Oh, sa mère l'a peut-être aidée..., mais dans cette maison c'est bien Margrethe qui a du goût.

— Oui, puisqu'elle m'a choisi.

— Les plus malins peuvent se tromper.

— Tu as un nouveau parfum aujourd'hui, — dit-il en se penchant sur ses cheveux rouge feu.

Elle le regarde à travers ses yeux mi-clos.

— Tu t'entends à cela, toi?

— Et tu es redevenue jolie. Ça t'était passé depuis quelque temps.

— Tu es bête!

Elle regarde gaiement par-dessus l'assemblée, et continue sans se tourner vers lui :

— Méfie-toi... nous avons ici notre belle-mère.

Et tous deux éclatent de rire et échangent un rapide coup d'œil.

La porte de la salle à manger s'ouvrit; parmi les fleurs brûlait sur la longue table une rangée de bougies dans de hauts flambeaux d'argent anciens, achetés chez un antiquaire. Le lustre n'était pas allumé, et ces lueurs rougeâtres semblaient émerger de l'ombre. Cristaux, argenterie, fleurs, corbeilles de fruits, ainsi que la nappe blanche, étaient plongés dans une demi-lumière très douce, qui colora aussi les visages lorsque l'on fut à table. Les bonnes en noir, bonnet blanc sur la tête, circulaient sans bruit et servaient.

Ce jour-là aussi, les enfants furent admis à table, et la mère de Pram avait tenu à prendre place au milieu d'eux, tout au bout de la table, elle évitait ainsi toute conversation profonde avec de gros bonnets de la ville. Son bonnet sur ses cheveux clairsemés était en dentelle, et elle avait mis la robe de soie jaune qu'elle avait eue quarante ans plus tôt, du vivant de son mari, et qui était encore aussi bonne. Son fils aurait voulu l'obliger à porter des robes qui lui étaient inutiles, mais elle pouvait bien avoir ses idées à elle.

Un bourdonnement de voix courait au long de la table, et pendant qu'on mangeait la soupe, on fit quelques réflexions sur la guerre, mais c'était là un sujet qui commençait à être bien usé. La Pologne et la Serbie sont entièrement au pouvoir des puissances centrales, le front ouest est une ligne immuable de tranchées et de fils de fer barbelés, depuis la mer du Nord jusqu'aux Alpes au sud. On en parlait comme on parle du bridge. De la guerre on glissa aux nouvelles de la Bourse, et alors les figures s'animèrent, les traits se tendirent, car tous avaient des actions, même les femmes. Et l'un après l'autre, ils purent parler de vieilles tantes pauvres ou de fonctionnaires en retraite qui avaient placé quelques économies en actions sur des bateaux, et qui soudain avaient eu de l'argent plein les mains.

Il sourit dans sa barbe en voyant Margrethe, qui est obligée d'avoir Nikkelsen à côté d'elle, puisqu'il est ici pour la première fois. Elle essaye de prendre un air aimable lorsqu'elle tourne vers lui son visage, mais il a beau avoir été à l'origine de la soudaine prospérité d'Ivar, l'homme est commun, déjà son rire grince comme si l'on déchirait une vingtaine de sacs à la fois, et nulle puissance au monde ne peut lui concilier Margrethe.

Mais la grosse figure ronde de Nikkelsen paraît tout à fait réjouie, et à toute parole du professeur Nelleman il s'empresse d'acquiescer.

Naturellement Pram a placé le docteur et madame Sara en face l'un de l'autre, pour que la conversation s'anime autour d'eux, et le docteur a déjà félicité sa belle-sœur de ce qu'elle s'est munie de son face-à-main.

On parle de Ford,qui vient d'arriver ici avec son bateau pacifique, mais comme les femmes qui l'accompagnaient ne cessaient de se prendre aux cheveux, il s'est enfui et est rentré chez lui. De nombreux comités sont restés, qui, à ses frais, tiennent des réunions et remplissent des registres de déclarations et de procès-verbaux.

— On fera un jour une comédie là-dessus, — dit le docteur avec un coup d'œil vers le professeur, qui, bien entendu, y avait pris part aussi.

— Non? — s'étonne madame Sara... — S'il y a encore des gens qui se dévouent pour un idéal, trouves-tu cela si comique?

— Qui est-ce qui se dévoue? — demande le docteur. — Est-ce toi, Reidar?

— Ceux qui n'ont pas encore renoncé à l'espoir que la paix viendra un jour, — dit la femme du professeur avec un regard combatif à travers son lorgnon.

— Grâce à Ford? — demande le docteur.

— Hé, il faut bien que quelqu'un commence, observe le professeur avec un regard de côté.

— Est-il vrai que le roi d'Angleterre et l'empereur Guillaume n'en dorment pas, tant ils redoutent ce que peuvent inventer ces comités?

Quelques personnes se mettent à rire.

— Et puis, ils ont cinquante couronnes par jour, — dit Nikkelsen qui essuie une tache de vin sur son gilet blanc. Mais il rougit aussitôt... car il se rappelle que le professeur Nelleman en fait partie.

Un peu après on parle de la pénurie de logements pour les pauvres, et la femme du professeur devient éloquente. Sa blanche main chargée de bagues tient le verre de bourgogne, et elle décrit comment plusieurs familles d'ouvriers doivent vivre dans une même chambre, parfois une dans chaque angle, et une troisième avec mari, femme et enfants au milieu de la pièce.

— Hou, mais c'est du Bernard Shaw, ça, — interrompt le docteur, tout en se servant de poisson.

— Tu ne crois pas que ce soit aussi lamentable chez nous?

— As-tu été le voir?

— Je sais qu'il y a des familles avec enfants qui vivent maintenant, en plein hiver, dans les petites barques de l'Akerselv.

— As-tu été les voir?

Le docteur, les sourcils levés, avait le visage rouge et gonflé, à la fois par le froid du dehors et la chaleur de la salle.

— Oui, tu peux me contredire, mais nous ne pouvons pas nous opposer aux demandes des ouvriers qui veulent qu'on réglemente les logements. N'est-ce pas absurde que l'un ait plusieurs pièces même pour un marmot, et que l'autre gèle dans la rue? Vraiment les bons bourgeois devraient prendre garde.

— Combien de pièces as-tu, toi, Sara? — demanda le docteur. — Voyons, vous êtes trois, plus la bonne, et... oui, vous avez six pièces. J'ai deux vagabonds qui ont un cancer à la gorge... ça va-t-il que je les envoie demain loger chez toi?

— Nous avons des hôpitaux.

— Il sont combles.

— Ne pourrais-tu pas commencer par ceux qui ont trente pièces?

— Skaal, Sara..., nous sommes ici les seuls qui se comprennent.

Et lorsqu'il lui adressa un sourire en levant son verre, elle en fit autant. Entre eux, cela n'allait pas plus loin. Mais la

plupart des gens témoignaient à la femme du professeur une déférence un peu craintive, car, dans une réunion bourgeoise, on est certain de monter dans l'estime de tous lorsqu'on dénigre la bourgeoisie.

Un peu après, Pram entend madame Sara dire à son voisin :

— Mon mari aime prendre un verre de vin rouge à ses repas. Gladstone l'aimait aussi.

Au champagne, il y a des toasts, d'abord du maître de la maison, qui espère que ses amis y reviendront souvent, puis de la femme du professeur. Elle lève son verre et propose un hourra pour Margrethe qui a su créer un pareil foyer.

— Tu entends! — dit la femme du docteur qui lève le doigt vers Pram en riant.

Puis M. Nikkelsen remercie pour le dîner. Mais avant qu'on soit levé, la mère de Margrethe frappe un coup sur son verre, et tout le monde la regarde. Madame Nelleman mère ne parle guère, d'habitude, mais suit tout avec de grands yeux bienveillants. Et qui aurait dit que ce visage grave, ce soir, avait un instant caché une envie d'aller tirer les moustaches de Nikkelsen. Mais pour le moment elle invite les convives à boire à la santé de la mère du maître de la maison, madame Pram l'aînée.

Tous se tournent alors vers la femme à la robe jaune, assise au milieu des enfants, et elle se lève, s'incline à droite et à gauche, pendant que les verres sont tournés de son côté. Elle ne dit rien, — et peu lui importe si les gens trouvent qu'en cela elle agit bien ou mal.

En prenant le café, Pram est assis un instant au bout d'un canapé avec le médecin cantonal du Valdres. Ce monsieur à barbe blanche est en longue redingote noire à l'ancienne mode, et cravate blanche, il n'a jamais eu d'habit.

— Il m'arrive quelque chose de curieux ces jours-ci, — dit-il en repoussant d'un geste de la main la boîte de cigares que Haakon fait circuler. Puis, il tire une pipe de sa poche. — C'est permis?

— Parbleu! — Pram rit.

— Oui, c'est curieux. Je suis devenu pauvre, depuis que je suis ici.

— Le prix de votre pension ne doit pas être tellement gros?

— Il est plus qu'assez gros pour moi. Mais tout le monde gagne de l'argent actuellement, et si j'ai cinq öre de trop, ce n'est pas offrable. Voilà ce que j'appelle devenir pauvre.

Et les liqueurs arrivent. Il prend un verre, le lève contre la lumière et sourit :

— Oui, c'est ça qui est bon, maintenant que c'est défendu.

— C'est ordonné par un médecin, pour la poitrine de ma femme? — dit Pram en essayant de garder son sérieux.

— A la santé de nos politiciens! — Et le vieux monsieur lève son verre avec recueillement. Puis il continue : — J'ai d'ailleurs beaucoup réfléchi au sujet que vous avez souvent abordé là-haut dans le Valdres, et naturellement j'ai lu avec intérêt vos articles là-dessus. Oui, je suis d'accord avec vous pour dire que ce qui se produit de grand, aujourd'hui, ce n'est pas la guerre, en définitive, c'est le fait que l'individu disparaît. Plus notre connaissance s'élargit jusqu'à embrasser tout ce qui a lieu sur notre petite sphère, plus nous nous effaçons à la fois comme individu et comme caractère.

— Comme caractère? Ce n'était pas du tout mon avis, — dit Pram gravement.

— Mais cela va de soi, jeune homme. Une personnalité a besoin d'isolement pour penser par elle-même. Et avec l'internationalité, tous les murs tombent. On a parlé ce soir de votre foyer. Dans cinquante ans il n'y aura pas de foyer. Trouvez-vous que ce sera un gain? Et le parti, le groupe, le pays, l'État, peut-être le continent, absorberont et effaceront cet être singulier que nous appelons une âme humaine.

— Mais un beau jour il faut que se produise un groupement, et que tous les pygmées de la terre se fondent en un être plus grand.

— Oui, pour vous et les vôtres, ce doit être une sorte de religion.

— Contre laquelle nous péchons, malheureusement.

Pram vide son verre et songe à cela en souriant.

— Pécher? Oh, si nous conservons notre conception particulière du bien et du mal dans l'âme collective, cela devient une torture.

Un peu plus loin Nikkelsen se promène à pas lents, le bras passé sous celui du professeur. Le multimillionnaire rampe

devant le socialiste, qui tient la tête haute et a mine d'aristocrate.

Pram : — Il est difficile d'accorder nos opinions et nos actes.

Le médecin cantonal : — Je n'ai encore jamais rencontré personne qui ait su y réussir. Mais votre fusion devra encore comporter ceci, que les races n'en feront plus qu'une. A quoi ressemblera le résultat, croyez-vous? Il y aura un peu de nègre et un peu d'esquimau, un peu de chinois et un peu de tartare, notre pourcentage dans le mélange des sangs sera plutôt faible. Je me demande si les jeunes filles seront jolies?

Et il sort sa blague à tabac pour se bourrer une nouvelle pipe.

Un peu après, Nygaard en souliers vernis vient prendre Pram sous le bras et le mène au fumoir. Il indique le coin où sont accrochées les pipes d'écume, et, tout à côté, les vieux portraits de famille qui étaient dans leur galetas.

— Mais où est le violon? — demande-t-il.

— N'a pas sa place ici ni dans les autres pièces. Je vais être obligé de construire.

— Pour procurer une place au violon! Héhé, il faut bien un prétexte pour bâtir.

Pram rit et s'éloigne. Nygaard reste à regarder pipes et portraits, et à repasser ses souvenirs.

Mais on entend de légers accords de deux violons dans la salle à manger, dont les fenêtres ont été ouvertes. Le tapis a été roulé, la table poussée jusqu'au mur. On va danser.

Pram entraîne la femme du médecin, ils y prennent plaisir, tous deux sourient et sont emportés vers des régions lointaines, la salle est bientôt pleine de couples mouvants, madame Margrethe est obligée de tournoyer au bras de Nikkelsen. Le courtier au visage tuméfié s'incline devant la femme de l'un des avoués, et sa joue est tout près de la sienne.

Madame Pram mère est debout, regarde, et a ses idées. La valse est aujourd'hui bien différente de ce qu'elle était en sa jeunesse. On ne saute plus, on glisse en rond, tout le temps. Et puis, il y a les danses à la nouvelle mode, c'est à donner le mal de mer de voir ça.

— Mère, tu vas faire un tour de danse avec moi, — dit Pram avec un salut très profond.

— Va-t'en, et ne te moque pas d'une vieille femme.

Mais à ce moment voilà que le professeur aux jambes grêles s'élance avec sa mère. Ça ne va pas trop bien, car la valse qu'ils ont apprise n'est pas la même, du moins ils tournent et tournent.

Et sans qu'elle sache comment cela s'est fait, madame Pram aussi est enlevée par son coquin de fils. Dieu nous assiste, quelle extravagance! Et les couples s'arrêtent pour regarder ces fils pirouettant avec leurs vieilles mères. On bat des mains et on crie bravo.

VIII

C'était le samedi soir, et Pram rentra chez lui de bonne heure, car c'était l'usage adopté là-bas dans le Valdres, que ce soir-là il assistait au bain des enfants. Mais là-bas ils n'avaient qu'un baquet d'eau chaude, où la mère plongeait les petits corps tout nus, pour les passer ensuite à Pram, assis à côté, avec, sur les genoux, une couverture de laine où il les frottait jusqu'à ce qu'ils fussent secs.

Maintenant, dans la salle de bains bien équipée, avec marbre et carreaux de porcelaine bleue, c'était un peu différent, mais les petits voulaient l'avoir là, et la mère leur donnait toujours leur bain. Il est millionnaire, mais il est aussi bonne d'enfants. Et c'est un plaisir de recevoir ces corps mouillés qui gigotent, et de les rouler dans la couverture chaude, comme autrefois. Puis il les met au lit l'un après l'autre, et il va s'asseoir d'abord chez les fillettes, puis chez le garçon, et leur conte des histoires. Puis les fillettes crient qu'il doit venir chez elles encore une fois, et alors c'est le garçon qui crie :

— Père, viens, j'ai eu la visite de Frérot. — Et il veut apprendre à son frère à faire la culbute sur le lit.

C'est là pour Pram un monde restreint, paisible, heureux, qui lui fait souhaiter de n'avoir d'attache avec rien qui soit en dehors. Et ensuite c'est le souper avec Margrethe et les deux grands-mères, mais les deux vieilles montent se coucher de bonne heure. Et enfin sa femme est au piano et le berce de musique, et lui, installé dans un bon fauteuil, pose les coudes sur ses genoux et sa tête dans ses mains pour écouter.

Il s'agit de baisser les stores, non pour écarter le monde infortuné seulement, mais aussi beaucoup de ce qui est en lui-même, de nouveaux projets, des affaires, des idées d'entreprises nouvelles, qui ne cessent de bourdonner dans son esprit.

Et le dimanche matin, les enfants viennent dans les lits de père et de mère, après quoi on s'en va en skis, tous sauf Haakon, mais il a près de lui les deux grands-mères, qui le gâtent à qui mieux mieux.

Une nouvelle aventure est entrée dans la vie de Pram. Quelques camarades, le consul Reiersen en tête, l'ont fait concourir avec eux à l'achat de gisements de pétrole au Pérou. Lorsqu'il est entré dans le bureau de Nygaard avec l'avis de souscription et les prospectus, le prudent gars du Nordland a eu un sourire de biais :

— As-tu été là-bas et vu le pétrole?

— Non, mais Reiersen a passé vingt ans au Pérou, et il a réuni de beaux noms.

— Et tu t'inscris sans doute pour une centaine de mille?

— Oui, je ne veux pas marcher pour cinq öre, et d'ailleurs il n'y a que vingt-cinq pour cent à verser.

— Ne fais pas ça! — dit Nygaard.

Pram se dit qu'il est un imbécile et s'en va. Ensuite c'est Nygaard qui vient le trouver.

— Tu souscris, naturellement. Et je vais te dire pourquoi.

— Eh bien?

— Parce que c'est de l'autre côté du globe. Tu ne sais peut-être pas toi-même que tu souffres depuis longtemps d'une certaine maladie que j'appellerai le besoin de voir à grandes distances. Plus c'est loin, plus la valeur est grande.

— Merci... j'en connais un autre qui souffre de courte vue.

Et d'un salut de la tête il renvoie l'autre.

Goût d'étendre la vue? Nygaard ne peut comprendre cela, personne ne le comprendra. Mais il y a vraiment une secrète volupté à déployer son action jusqu'au Pérou. L'éloignement même de ses côtes est une tentation. C'est comme si Pram se soulevait sur des ailes, toujours plus haut, toujours plus loin, il a conscience d'englober le monde. Lorsque la société est constituée, il est aussi du conseil d'administration, et alors il lui faut lire des ouvrages sur le Pérou, il lui semble voir les

gisements de pétrole, il voit les tours de forage, les énormes monceaux de tonneaux, les trains qui sifflent et les descendent à la mer, où ses bateaux les hissent à bord et les emportent... voilà qui est vivre. Il est là, surtout le soir, quand il est au lit et ferme les yeux, et en même temps est à bord des bateaux qui sillonnent les mers à l'est et à l'ouest, oui c'est une volupté. Mais aussi les centaines de milliers de couronnes que les actions des bateaux font couler à ses pieds sont un flot dont il a honte, et il prend cet argent et le rejette, mais, bien entendu, dans de nouvelles entreprises, qui donnent de nouveaux bénéfices. Il devient gros actionnaire de plantations sucrières de Java, puis de plantations de caoutchouc en Afrique orientale, et à peine les sociétés fondées, les actions se mettent à monter sans arrêt. Il comprend maintenant que les Norvégiens, au cours de la précédente période de grande hausse, aient acheté quantité d'immeubles de la perspective Newski à Saint-Pétersbourg, c'est chez eux une vieille habitude de naviguer vers des côtes lointaines, d'y débarquer et de s'y cramponner. Toutes ces possibilités, ces sources de vie et de richesse sont restées latentes et ont dormi dans les parties reculées du monde... maintenant nous arrivons, nous les réveillons et les introduisons dans le grand mouvement de la vie.

Vers la fin de l'hiver, un grand gaillard à barbe noire vient le trouver avec une serviette bourrée de documents. Il s'appelle Smith, est ingénieur, récemment arrivé de l'Amérique du Sud. Il se met à parler de vastes projets au Mexique, il veut former une grande société au capital de trente millions pour exploiter les richesses du plateau mexicain. Il y a là le lac Chapala, à six mille pieds au-dessus de la mer, où l'air est merveilleux et le soleil rend le sol fertile toute l'année. Les richards américains et mexicains viennent s'y prélasser pendant les vacances, déjà les bungalows sont construits peu à peu le long des rives. Mais la terre est en friche. L'homme montre un acte de concession, signé du président Carranza. Quatre cent mille carrés sont acquis à sa compagnie. Les projets comprennent chemin de fer, création d'hôtels de luxe et d'élégantes promenades du lac dans la petite villa de Chapala, restaurants sur l'eau, maisons de jeu et banques. Ce sera un centre pour les quinze autres villes du voisinage. Les possibilités de développement

sont énormes. Des prospections nombreuses ont décelé du cuivre, il y a probablement aussi de l'or.

Ce qui est à faire en premier lieu, c'est de fonder une banque là-bas, qui pourra financer la vente des lots de terrain et les travaux de bâtiment, puis il faudra mettre en train la construction du chemin de fer. On dresse le long du lac une digue de huit kilomètres de long, qui permettra de gagner deux cent mille mètres carrés de terre. On y tracera un large boulevard où les dames élégantes pourront aller et venir dans des autos de luxe à l'heure de la promenade. Et il va de soi que l'on a déjà établi les plans d'un casino pour l'automobile-club, et un champ de courses à la sortie de la ville. Le nom de la société est « Compania de Fromento de Chapala ».

Pram lit les avis de souscription imprimés. C'est un vrai conte, mais pour le moment les contes sont réalité. L'esprit d'entreprise norvégien sur les rivages lointains est devenu expédition conquérante qui se soumet du pays, agrandit la Norvège, répand la culture. Pram, cette fois, ne va pas consulter Nygaard. Ce garçon est dénué d'ambition, de capacité, d'imagination. L'affaire est présentée par des gens dont les noms doivent être une garantie : des consuls, des avocats, des directeurs de banques. Mais lorsque Pram est invité à entrer dans le conseil d'administration, il refuse. Il fait déjà partie de tant de sociétés qu'il ne peut plus y suffire. Seulement il s'inscrit pour deux cent mille... on n'a que trente pour cent à verser.

C'est pour lui comme si des lumières s'allumaient sur une côte étrangère, bien loin. Là encore, il débarque, et c'est une partie de lui-même, une fois de plus, qui s'y installe, y circule et y croît. Et à un dîner chez Nikkelsen ses camarades causent longuement avec lui, et il finit par entrer tout de même dans le conseil d'administration.

Un soir de la fin de l'hiver il est dans son bureau et calcule qu'au cours du jour il doit être deux fois millionnaire. L'année dernière à pareille époque il n'avait rien. C'est le silence dans les autres bureaux, tout le monde doit être parti. Pourtant, la porte s'ouvre soudain, et Nygaard entre. Pram sursaute comme s'il était pris en faute.

— Tu commences à devenir nerveux, — dit Nygaard.

— Je te croyais parti.

— Et tu penses maintenant à des affaires que je ne devrais pas connaître. Bien. Oui, j'étais parti. Et puis, il m'a semblé qu'il valait mieux me démettre ce soir. Et alors, je suis revenu.

— De quoi donc veux-tu te démettre maintenant, vieux?

Nygaard s'assied, réunit ses mains autour de son genou soulevé, et regarde à travers ses lunettes.

— Je viens pour dire adieu à ce bureau.

— Des bêtises.

— Oui, je me suis inscrit pour devenir avocat, et... hum, chacun préfère garder pour soi ses affaires.

Un silence. Nygaard regarde toujours, les yeux perdus. Pram a les siens braqués sur lui.

— En quoi donc est-ce que j'ai pu te froisser, Paul?

— Moi? Voyons, est-ce que nous allons parler de tout ce que tu as fait pour moi? Mais je ne conviens plus à ce poste. Tu trouveras sans peine un homme qui sera mieux que moi ce qu'il te faut.

— Je me demande ce qui se cache derrière ces faux-fuyants?

Alors les lunettes se tournent vers lui et le fixent.

— Oui, Ivar, j'ai un mot à te dire : finis-en, pendant que le jeu est bon. L'art est de se limiter. Tu vaux mieux que... tout ça. Finis, avec ton écusson sans tache. As-tu complètement oublié ce... ce que tu combattais autrefois?

— C'est une question que nous pouvons examiner, sans que tu aies besoin pour cela de t'en aller. Tu sais bien que tu es le rocher sur lequel je m'appuie. Veux-tu avoir une augmentation?

L'autre secoue la tête.

— Non, non..., je veux quitter la place.

— Est-il devenu tellement déshonorant pour toi d'être chez moi?

L'autre a un petit sourire de coin.

— C'est toi qui le dis.

— Hein? — Pram se dresse sur son siège.

— Souhaites-tu toujours que la guerre finisse demain?

Un court silence. Ils se regardent.

— Et toi, le souhaites-tu?

— Tu as raison. Je me suis laissé entraîner. Le mal est

épidémique. Mais maintenant je me suis défait de toutes mes actions, je ne veux plus prendre part à ça. Si je deviens avocat, il se pourrait que je reprenne un peu de ce que tu as... laissé tomber. Mais il faut pour cela que j'aie les mains nettes.

— Tu vendras tes biens et tu les donneras aux pauvres?

— Oh non, il faudrait être un autre gaillard que moi. Mais c'est effrayant de voir où nous en sommes, Ivar. Quand de jeunes blancs-becs commandent des soupers à cinq cents couronnes le couvert, et commencent la fête en faisant baigner les dames dans le champagne, il est temps de se frotter les yeux. Tu ne crois pas à une providence. Moi, j'y crois. Il doit venir un châtiment un jour. Que les collégiens de la haute bourgeoisie sortent du lycée pour devenir courtiers, ça ne me touche pas, mais je pense aux cultivateurs qui hypothèquent leur ferme pour spéculer sur les roubles. Je pense aux pêcheurs qui boivent du champagne en guise de liqueur après le café. Tu penses à l'universel, et c'est ton affaire, moi, je me contente d'éprouver quelque sollicitude pour mes compatriotes. Bref, je crois que ça ne va plus entre nous deux.

Pram le regardait toujours et se taisait.

— Je te dirai, Ivar... c'est puéril de ma part, mais je ne peux oublier le temps où nous habitions ensemble, et les idées qui... qui, à mes yeux, faisaient de toi un être supérieur.

Pram pousse un soupir et regarde la fenêtre.

— Tu parlais alors de la grande responsabilité commune dans tout le mal qui se produit dans le monde. La sens-tu encore?

Pram fait signe que oui.

— Et quand même?

— Mais, bon Dieu, il y a en nous mille autres voix qui veulent aussi se faire entendre. Si l'on n'avait qu'une corde, comme toi!

— Alors tu vas continuer indéfiniment?

— J'irai sans m'arrêter.

Alors Nygaard se lève, appuie ses mains contre le bord de la table, et se penche sur Pram.

— Je t'en prie, Ivar, pour toi, et pour ta famille, atterris et désarme dès demain. Tu peux encore atteindre à tes rêves d'autrefois. Finis-en..., et je t'aiderai et resterai avec toi aussi longtemps que tu voudras.

Un silence. Ils se regardent. Pram pense au premier jour où ils se sont vus dans la pension de Grensen, et à la façon dont ce grand garçon a forcé la porte de sa chambre. De nouveau il éprouve sa répugnance physique. Il lui semble que des gros pores du visage de Nygaard émane une amabilité qui veut s'imposer. Il a eu de l'affection pour son camarade, par la suite, et il fait toujours grand cas de lui, mais... ne serait-ce pas en ce moment un soulagement d'être débarrassé de lui?

— Quand je ferais toutes les promesses possibles ce soir, Paul, je ne peux pas répondre de ce que je voudrai demain. Mais si même je faisais force sottises, tu dois en être innocent, toi!

— C'est précisément ce que je ne suis pas. Nous avons... je trouve... des affaires tellement enchevêtrées les unes dans les autres. Aussi le mieux est que j'essaye de garer celles dont je m'occupe.

— Garer? De quoi parles-tu là?

Nygaard gagnait la porte, il se retourna et regarda Pram.

— Cette histoire de la succession de Drammen...

— La succession?

— Tu ne devrais pas la confondre avec tes propres affaires.

— Tu dis...? — Pram se lève et met les mains dans ses poches.

— Tu ne dois pas tirer là-dessus, quand c'est toi-même qui auras à verser l'argent.

— Est-ce que tu m'espionnes! Alors, tu as peut-être raison, et nous ne sommes pas faits pour être ensemble.

— Je me tiens au courant de ce que tu fais, Ivar. Dans ton intérêt.

— Mais, bon Dieu, voyons... la succession! C'est dans les deux cent mille... et je dois être millionnaire. Un jour la succession me doit de l'argent, le lendemain c'est l'inverse.

— C'est illégal, Ivar.

— La loi, la loi... Alors c'est la loi, parbleu, qui est absurde.

— Tu le disais déjà quand tu étais étudiant. Mais c'est dangereux pour un juriste. Pour l'amour de Dieu, Ivar...!

Il baissa les yeux et continua :

— Je comprends bien comment ça s'est passé. Tu es dans le conseil d'une société dont tu as été l'un des fondateurs,

un gros versement inattendu doit être fait, ton compte en banque est à bout, une foule de tes actions sont peu sûres et sans doute difficiles à déposer pour obtenir du crédit, mais il faut verser l'argent, et en un tournemain tu tires sur la succession. Personne ne le saura, et demain tu couvriras la somme, ou dès que tu le pourras. Il n'y a pas de contrôle. Mais juridiquement, tout le temps où tu es débiteur de la succession tu es tout simplement coupable de détournement. Voilà, j'ai dit le mot.

Alors Pram, le visage blême, fait le tour de la table, sa tête est enfoncée entre ses épaules, ses mains enfouies dans ses poches.

— Oui, tu as dit le mot, — répète-t-il. — Et après ça, tu feras bien de t'en aller.

Nygaard plie son long buste comme pour saluer et se hâte de sortir. Mais il repasse la tête dans la porte :

— Tu sais, ceci reste entre nous.

— Va le crier dans les rues! — hurle Pram, trépignant.

Nygaard entre un instant dans le bureau où il a travaillé pour Pram au cours de ces mois agités, il ramasse tel et tel papier pour les emporter, finalement il regarde au plafond et fait comme le geste de se laver les mains. Puis, il s'en va.

JOHAN BOJER

(Traduction P.-G. LA CHESNAIS.)

(*A suivre.*)

LE THÉÂTRE

Espoir, pièce nouvelle en cinq actes, de M. Henry Bernstein (Gymnase). — *Prosper*, douze tableaux de madame Lucienne Favre, adaptation, mise en scène et décors de M. Gaston Baty.

Espoir, la pièce en cinq actes que le Gymnase nous offre cette saison, est un nouveau témoignage admirable de cette faculté de renouvellement qui, entre autres éminentes vertus, caractérise M. Henry Bernstein. Chez un maître de la scène tel que lui, cette perpétuelle recherche, non seulement du mieux, mais encore de quelque chose de différent, constitue une inappréciable qualité, car il n'est que trop vrai que les maîtres, généralement, aiment de s'installer dans leur maîtrise : elle est pour eux comme un appartement élevé où, un jour, ils se sont hissés, avec tous leurs meubles, et d'où, jusqu'à leur mort, ils regardent le monde par les mêmes fenêtres.

Cette tendance à la fixité, à l'emménagement est en opposition avec le tempérament de M. Bernstein. On serait tenté de dire qu'il y a là, peut-être, à l'origine, quelque disposition raciale, quelque nomadisme intérieur, mais je me méfie de ces explications scolaires. A mesure que l'œuvre de M. Bernstein se développe, il devient de plus en plus malaisé de l'éclairer, comme le firent longtemps ses ennemis, à l'aide de ce seul projecteur étroit qui semblait, au début, si commode! Je préfère, pour mon compte, trouver à la noble inquié-

tude du dramaturge des raisons purement individuelles. Puisse cette opinion, qui échappe au déterminisme, persuader bien des « jeunes » de prendre exemple sur l'insatisfaction de leur aîné : ils éviteraient de se figer précocement dans l'imitation de leurs propres formules.

Nous avions déjà noté dans *le Messager*, l'ouvrage précédent de l'auteur, un dépouillement de tous les effets extérieurs, une progression de l'intérêt dramatique uniquement due à des mouvements d'âmes; mais, dans *le Messager*, il arrivait encore que ces mouvements d'âmes aboutissaient à des impulsions violentes, qui se traduisaient au dehors en coups de théâtre, en effets de choc. Dans *Espoir*, le renoncement à toute combinaison théâtrale est absolu. En outre, le thème du *Messager*, quelque vrai qu'il fût, restait assez particulier; une manière de romantisme moderne s'y mêlait, comme il advient, parfois, dans la vie même, et cela suffisait à prêter au conflit une couleur d'aventure, donc un air d'exception. En écrivant *Espoir*, au contraire, M. Bernstein établit le drame sur le plan commun, ordinaire, j'ose dire banal, mais la banalité ici doit s'entendre de la plus grande audace, celle qui consiste à prendre un sujet (une simple histoire de fiançailles rompues) dans la réalité bourgeoise la plus courante, à n'offrir aux personnages nulle occasion de s'évader jamais du cadre général et moyen, et cependant à obtenir du spectateur qu'il se passionne aux sentiments exprimés ou affrontés dans ces limites. Tel est le miracle de la vérité, lorsqu'elle est rendue avec puissance. Les servitudes de la condition humaine s'y montrent à tout moment. De sorte que chacun de nous se sent aussitôt concerné, chacun de nous devient partie dans l'affaire.

L'auteur a choisi de mettre en scène la famille d'un haut fonctionnaire, à Paris. La famille, dans l'espèce, n'est pas seulement le milieu où se déroule l'action : de celle-ci le groupe familial tout entier est le héros. Certes, chaque membre du groupe est plus ou moins intéressé à l'accident d'où le conflit surgira, et la position respective de chaque membre dans le groupe a bien son attrait ou son pathétique, mais c'est surtout la vie du groupe dans son ensemble qui est la matière de l'examen, jusqu'au jour où, de la cellule primitive et vieillie, une

cellule jeune se sépare, non sans hésitation, erreur commise et corrigée, difficulté et douleur, puis, de nouveau « espoir... ». C'est, transporté sur le plan humain social, le drame de la vie cellulaire et de la scissiparité.

A l'Orient de l'Europe, la famille est complètement dissoute, remplacée, provisoirement peut-être, par d'autres organismes, à la fois plus vagues et plus stricts, plus rigides et plus abstraits. En Occident, elle a fait, dans ces dernières années, l'objet d'études nombreuses, où se reflète quelque appréhension au sujet de son avenir. Ceux qui lui demeurent le plus passionnément attachés, comme M. Mauriac, n'en cachent point les tares et placent leur « espoir » en Dieu seul. MM. Duhamel et Maurois, esprits laïques, semblent moins pessimistes, mais la raison n'en est-elle pas que, en désespoir de cause, ils reportent leur confiance, en dehors de la famille sur l'individu? M. Bernstein, qui a longtemps passé pour un négateur, est plus traditionaliste : il nous montre d'abord, sans indulgence, le fond d'hypocrisies, de haines inavouées, de rivalités cachées, de despotisme souriant, d'injustices, d'abdications, de trahisons, et autres horreurs sur lequel repose une honnête famille bourgeoise qui tient dignement son rang : et ce sont là les maladies, les signes de vieillissement qui acheminent la cellule ancienne vers une décomposition fatale, mais il attribue aux générations nouvelles autre chose qu'un désir de liberté, de jouissance égoïste : une aspiration à fonder un établissement durable, une autre famille enfin, sur des bases saines, sur la franchise réciproque, la lutte en commun, l'amour. Donc, M. Bernstein, lui aussi, fait confiance aux individus. C'est à eux de choisir et de décider. Seulement, il croit qu'ils choisiront, qu'ils décideront dans le sens de la continuité, de la tradition rénovée. Il pense que les jeunes gens d'aujourd'hui ont moins de légèreté que nous n'en avions à leur âge... Le pense-t-il vraiment? Il arrive, parfois, que l'on donne à un souhait la forme d'une conviction, pour amadouer la chance ou conjurer le mauvais sort.

M. Goinart, aujourd'hui conseiller d'État, homme studieux, scrupuleux, doux, modeste, timide, effacé, casanier, surnommé « Cendrillon » par les siens, a jadis épousé une veuve

brillante, mondaine, autoritaire, madame Thérèse Meyran, laquelle avait une petite fille de son premier mariage. Cette enfant est maintenant une demoiselle de vingt-quatre ans, jolie, grave, réservée, chérie de son beau-père mais secrètement détestée par sa mère qui n'a de tendresse que pour Solange, une fille du second lit, âgée de dix-neuf ans, une sportive. Sportive, le mot dit tout : le sport est une hygiène, une esthétique, une morale, une psychologie, une métaphysique aussi, peut-être. Il régit la santé, le comportement, la ligne, l'allure, l'élégance, le costume, le langage, la conduite, les opinions, les façons de penser — ou de ne penser point. Oh! cette Solange, M. Bernstein ne l'a pas ratée! Il lui a laissé tous ses charmes, qui me sont tous odieux — parce que je suis un mollusque (fossile) — mais que d'autres peuvent goûter. Thierry s'y est bien laissé prendre, encore qu'il ait du bon sens! Ce garçon sympathique, dessinateur de talent, pas excessivement beau, pas excessivement riche, a rencontré Solange, un hiver. — Au bal? — Fi! comme dans un roman d'Octave Feuillet, alors? Non, mais dans la montagne, sur la neige azurée où glissent les belles skieuses. Il fut ébloui. Il a demandé la jeune fille en mariage, et les Goinart l'ont agréé. Seulement, à Paris, la réflexion lui est venue. Bien que Thierry et Solange se tutoient déjà, comme d'usage entre fiancés d'aujourd'hui, ça colle entre eux de moins en moins. A la faveur d'un incident, qui se passe au dehors et ne semble pas en lui-même d'une extrême gravité (il s'agit d'une soirée manquée par la faute d'un ami, lequel, étant un peu éméché, a envoyé son poing dans la figure d'un diplomate étranger, au restaurant), Thierry découvre ses véritables sentiments. Il assistait à l'altercation, avec sa fiancée et la mère de celle-ci, alors que Catherine Meyran, la demi-sœur de Solange, était restée à la maison, avec son beau-père. Antoine, l'ami brutal, ayant été emmené au poste, les dîneurs, qui n'ont pas dîné, sont rentrés brusquement. L'arrestation d'Antoine cause à Thérèse un émoi qui paraît fort exagéré à son mari, mais qui est pour nous moins inexplicable, car, à la fin de l'acte précédent, nous avons vu le costaud mondain embrasser dans le cou la dame mûre. Vous me direz : « Qu'est-ce que cela peut bien faire à Thierry? En quoi

cette histoire, à laquelle il n'est pas personnellement intéressé, peut-elle l'éloigner de Solange, au point de le décider tout à coup à rompre ses fiançailles? » C'est que, d'abord, l'attitude de Solange dans l'occasion, sa manière d'approuver le geste d'Antoine et la sorte de complicité tacite, peut-être inconsciente, en tout cas obscure, qui s'est établie immédiatement, à ce propos, entre elle et sa mère, l'a péniblement impressionné, un peu écœuré. Il y a plus : il y a Catherine, que Thierry retrouve en rentrant chez les Goinart, si réservée toujours, si sérieuse! Le contraste qu'elle forme avec Solange éclate à ses yeux : Thierry s'aperçoit que non seulement il n'aime pas sa fiancée, mais qu'il aime Catherine, et cela depuis longtemps! Et il le lui dit. Or, Catherine elle-même aimait Thierry d'un amour silencieux; elle le lui avoue. La situation, dès lors, est renversée. L'admirable, c'est que le renversement s'opère sans heurts, comme au ralenti, par l'effet de circonstances étrangères au débat. Tous les motifs de théâtre, les motifs purement formels, sont ici écartés. L'auteur, pour expliquer le revirement de Thierry, eût pu rechercher des raisons qui eussent mis Solange en cause plus directement. Il a préféré — comme le destin lui-même — s'avancer de biais, faire agir les impondérables, procéder par insinuations et manœuvres sournoises, je dirai presque par asphyxie progressive : peu à peu, Thierry s'aperçoit que l'atmosphère Solange n'est plus respirable pour lui, et que, au contraire, chaque fois qu'il pense à Catherine, il a la sensation d'aspirer une bouffée d'air pur. La richesse psychologique des scènes, l'art secret qui préside à leur enchaînement, tout cela est d'ordre supérieur. Il faudrait, pour commenter ce que l'auteur nous montre, et plus souvent encore nous suggère avec les rythmes de la vie, descendre dans un détail infini. Pendant que Thérèse, Solange, Thierry et Antoine étaient au restaurant, un second drame se jouait à la maison : pour la première fois, Catherine et son beau-père se parlaient à cœur ouvert. L'une disait à l'autre, qui l'écoutait avec effarement, que sa mère la haïssait; l'autre, de sa voix exténuée, révélait à sa belle-fille, bouleversée de pitié, la grande passion exclusive, soumise, émerveillée, qu'il eut toujours, lui si faible, si terne, pour Thérèse, l'épouse

rayonnante et despotique. Dans cette soirée, qui avait débuté comme les soirées les plus ordinaires, jusque par ce dîner au restaurant, symbole des distractions courantes, voici que, du fond des âmes, remontaient les choses cachées : les énigmes s'expliquaient, les ombres se dissipaient. La vie de Goinart apparaissait dans une lumière triste. La vie repliée de Catherine laissait voir ses rancunes. La personnalité de Thérèse enfin, évoquée successivement par le mari craintif et par la fille humiliée, emplissait tout l'espace : on la devinait, régentant la maison, imposant ses volontés à tout son entourage. Et c'est ici que le drame va rebondir. La fiancée que Thierry repousse est la fille adorée de Thérèse; celle dont il veut maintenant faire sa femme est la fille détestée. Les raisons de cette haine de Thérèse pour l'enfant du premier lit ne nous sont pas clairement données. Cette obscurité, je pense, est voulue. L'auteur veut peut-être nous laisser entendre qu'il y a des sentiments inavoués qui ont leur origine dans les mystères de l'alcôve. Il nous suffit alors de soupçonner que l'aversion de Thérèse pour Catherine a ce caractère. Catherine est probablement liée, dans l'esprit de Thérèse, au souvenir d'un époux qui lui déplaisait physiquement. Son crime, au regard de Thérèse, c'est qu'elle a été conçue dans une heure d'intimité rebutante. Mais il est loisible d'imaginer d'autres causes à cette antipathie : Catherine a de la tendresse pour son beau-père; or, il ne semble pas que la belle madame Goinart ait toujours été fidèle au conseiller; du moins, aujourd'hui, parvenue à l'âge critique, n'est-elle pas insensible aux appâts musclés du gigolo Antoine. Catherine, sérieuse et lucide, a pu percer à jour bien des intrigues. D'où la gêne — vite changée en agacement, en fureur — que Thérèse éprouve en présence de cette fille qui la connaît, qui la juge. Peu importe que cela ne soit pas formellement dit. Cela est indiqué. C'est mieux. Les œuvres profondes ne sont jamais entièrement explicites : elles ont leurs replis, leurs encoignures, où l'on peut s'attarder et rêver. L'essentiel, c'est que nous sachions pertinemment que Thérèse est un obstacle pour Thierry et Catherine. L'opposition violente de Thérèse au nouveau projet de mariage est le nœud central du drame. Dans cette bataille, où sa femme l'entraîne, le pauvre conseiller Goinart

fait d'abord piteuse figure. Mais la fermeté de Thierry, sa mesure dans l'expression de ses sentiments et de sa volonté, finissent par ébranler le vieil homme, qui ne peut s'empêcher de comparer intérieurement cette fière attitude avec sa propre faiblesse. La scène est une des plus belles de l'ouvrage. Finalement Thierry et Catherine se passeront du consentement qui leur est refusé. Ils partiront pour l'Amérique, où ils se marieront. Le conseiller, éclairé sur lui-même, approuvera, d'abord sans le dire, puis ouvertement, cette courageuse conduite. Quelques mois plus tard, quand le jeune ménage, auquel la famille n'aura pas refusé son pardon, rentrera en France, le vieillard s'attachera de plus en plus à lui; c'est-à-dire qu'il se détachera insensiblement de Thérèse, pour aller chercher ailleurs, à ce nouveau foyer, du côté de l'avenir, du côté de l' « espoir », le réconfort et la paix. Cette éclaircie, survenant à la fin de son existence, transforme son paysage moral : il souffrait d'insomnies cruelles, celles-ci disparaissent comme par enchantement, tout son être se détend, il sourit. C'est ainsi que Thérèse est vaincue dès qu'elle a cessé d'opprimer. Nous devinons, en outre, que son gigolo l'a lâchée. Acceptera-t-elle maintenant de vieillir sans trop de hargne? je ne sais. Mais elle est devenue une vieille femme. Et Solange? il me semble que nous l'avons un peu oubliée. C'est aussi que, mise hors du jeu, elle s'est effacée sportivement. Elle a perdu une partie, elle se prépare à en gagner une autre, et, cette fois, le flirt qu'elle espère amener au mariage a du « fric » : il possède un yacht, pensez donc!

La pièce est jouée à la perfection par tous les interprètes : je ne saurais faire trop d'éloges de M. Francen. Ce grand comédien a composé du conseiller Goinart, une inoubliable figure. Mademoiselle Renée Devillers (Catherine) si pudique, si fière dans la passion, M. Claude Dauphin (Thierry), madame Gabrielle Dorziat (Thérèse), mademoiselle Lucy Léger (Solange), M. J. Davy (Antoine) sont excellents.

***

Prosper, au Théâtre Montparnasse, est un très beau spectacle, mais c'est avant tout un spectacle où triomphe l'art de M. Baty. Jamais cet étonnant metteur en scène, que nous

avons pourtant admiré bien souvent, n'avait affirmé sa maîtrise avec autant d'éclat. La composition des tableaux, leurs plans divers, les couleurs, les lumières, les groupements et les mouvements des personnages, et plus encore, peut-être, le rythme général de la représentation, la rapidité magique des changements de décors, laquelle communique au jeu une sorte de cadence musicale, tout cela est merveilleux.

Malheureusement, le texte n'est pas de la même qualité. Chaque fois qu'il ne fait que servir de support parlé ou chanté à quelque arrangement plastique, il compte assez peu, et c'est bien ainsi (encore que l'on puisse désapprouver une conception du théâtre où le texte est réduit à ce rôle subsidiaire). Mais dans les scènes où le texte est libre de se déployer, il arrive qu'on regrette par moments cette liberté que le metteur en scène lui a laissée. Cela est surtout sensible dans les scènes principales. J'avoue que le rôle de Malvina m'a paru, de bout en bout, le comble de l'artifice. Il n'y a pour ainsi dire pas une réplique, dans ce rôle, qui ne rende, psychologiquement, un son faux. Poétiquement aussi, les paroles de Malvina sont de bien mauvais aloi. Cela tient, sans doute, à ce que le personnage de cette ancienne ouvrière typographe tombée dans la débauche et qui se réfugie à Alger pour y faire commerce de son corps, est entièrement composé, littéraire, livresque. Les personnages épisodiques, au contraire, ont un air d'authenticité : la mendiante, Postillon, madame Saïd, Victor, Milo, autant de figures que madame Lucienne Favre, l'auteur, doit avoir rencontrées dans la kasbah.

Tous ces rôles sont admirablement tenus. Madame Marie Kalff cependant mérite d'être mise hors de pair, elle a fait de Zohra la mendiante, une évocation d'une brutalité extraordinairement nuancée : voilà du bel art, voilà de la poésie. Quant au poncif de la prostitution, tel qu'il nous est offert ici (un peu comme dans une *Maya* à la sauce algérienne), ses crudités, ses « nostalgies » sont sans attrait pour moi. Mais allez voir le spectacle !

FRANÇOIS PORCHÉ

PARMI LES LIVRES

VICTOR JACQUEMONT

On a célébré, il y a deux ans, le centenaire de la mort de Jacquemont. On a prononcé des discours; on a fondé une Société Jacquemont. Mais c'est peut-être M. Pierre Maes, qui a le mieux servi la mémoire de l'écrivain, en publiant cette année, une excellente biographie[1], fruit de longues recherches et invitation, qu'il convient de suivre, à lire ou relire les écrits du voyageur.

Dans un article de dictionnaire, la vie de Jacquemont pourrait tenir en peu de lignes : *Voyageur, naturaliste; né à Paris en 1801; mort à Bombay en 1832. On a publié, après sa mort, plusieurs volumes de lettres et un journal de voyage...* Mais pour comprendre cette mort, cette vie, ces œuvres, qui, à l'inverse de tant d'œuvres, n'avaient pas été écrites pour être éditées, mais le furent cependant et obtinrent un durable succès, il est utile d'en savoir davantage. Il s'agit au reste d'expliquer comment un chargé de mission du Muséum est parvenu, dans l'exercice de ses fonctions, à occuper une place plus qu'honorable dans les lettres françaises.

La famille Jacquemont de Moreau était fixée en Artois; elle était de noblesse d'épée. Le père de Victor, Venceslas Jacquemont, était prêtre, quand la Révolution éclata. Il adopta aussitôt les idées nouvelles, se défroqua et, ayant commencé une carrière administrative, réussit bientôt à occuper de hautes fonctions dans divers ministères. En 1799, il

1. *Victor Jacquemont* (Desclée de Brouwer).

devint membre du Tribunat. Hostile à Napoléon, il se trouva compromis dans la conspiration Malet et la police l'incarcéra. Il fallut un an pour prouver que c'était sans preuves. Victor Jacquemont allait voir son père dans la prison; et ce souvenir d'enfance fit naître dans son esprit une haine contre Bonaparte qui ne devait jamais se démentir. Il fallut maintes interventions pour que l'Empereur se décidât à relâcher Jacquemont. Ce ne fut pas sans restriction : le séjour de Paris lui demeura interdit et on lui prouva à plusieurs reprises qu'il restait suspect. Dans ces circonstances, l'homme fit preuve de philosophie, comme il convenait à son état : Venceslas, avant d'être homme politique, était en effet métaphysicien. C'est à ce titre qu'il avait été admis à l'Institut dès 1796. Ami de Destutt de Tracy, adepte de Condillac, Jacquemont appartenait à l'école dite sensualiste. Ses idées sur la nature du monde devaient être amples et nombreuses; car, sans cesser d'écrire, il ne parvenait pas à les épuiser. Il avait toujours la plume à la main; c'était un auteur-fontaine. Mais par une disposition d'esprit assez rare, il ne tenait nullement à être édité. Le vaste traité sur *les Essences réelles* qu'il occupa plusieurs années de sa vie à composer devait rester manuscrit. « *Si j'épouse la fille de quelque nabab avec quelques millions,* écrivait un jour Victor à sa cousine, *j'en lâcherai un pour faire imprimer les deux cent quatre-vingts volumes de la faconde paternelle et tu verras ce que c'est que la sensation.* »

C'est par son père, selon toute vraisemblance, que Victor Jacquemont fut orienté du côté des sciences. A seize ans, il faisait des études de chimie, lorsqu'un accident de laboratoire compromit sa santé : un vase rempli de cyanogène lui ayant glissé des mains se brisa sur le sol et le jeune homme fut littéralement « gazé ». Obligé de mener une vie de plein air, il se tourna du côté des sciences naturelles et entreprit plusieurs voyages en Auvergne, dans les Alpes et en Italie pour étudier la botanique et la géologie. C'est au cours de l'un d'entre eux qu'il rencontra le célèbre Ramond, le premier des voyageurs romantiques, hasard qui semble avoir été machiné, tant il est symbolique, pour faciliter le travail des critiques.

Revenu à Paris, Victor entreprit des études de médecine

et prit contact avec la vie du monde. Il fréquenta les salons Delécluze, La Fayette, Tracy, Gérard et noua des amitiés qui devaient avoir sur sa vie de l'influence. Celle de Stendhal a pris une importance presque historique. C'est qu'elle a laissé une marque dans un livre célèbre. *L'exemple de l'amour dans la classe riche en France*, imprimé à la fin de l'*Amour*, et signé Goncelin, est de la plume de Jacquemont. Celui-ci avait connu dans le monde cette étrange jeune femme, qui, par *vanité*, tenait plus encore à passer pour avoir un amant qu'à en posséder un réellement. M. Pierre Maes a publié récemment les *Lettres de Jacquemont à Stendhal*[1]. Ce sont des pages curieuses, mais peut-être mieux faites en somme pour retenir l'attention des Stendhaliens que des « Jacquemontiens ». Les deux hommes s'étaient connus chez les Tracy. Beyle avait vingt ans de plus que Jacquemont. Il démêla tout de suite chez le jeune Victor des dons étonnants et trouva plaisir en sa compagnie. Comme ils aimaient tous deux la musique et les chanteuses italiennes, il le conduisit chez la Pasta, événement qui eut des conséquences. Beyle fit même au jeune homme l'honneur de lui montrer ses manuscrits et de solliciter ses avis. Jacquemont ne se déroba pas et formula des critiques sévères avec une autorité qui nous étonne un peu. Il admirait Beyle cependant, à peu près seul en cela dans le cercle de leurs amis. Mais il ne paraît pas, malgré tout, avoir deviné sa grandeur réelle. De plus, bien des nuances nous font pressentir que Jacquemont, conscient d'une origine aristocratique que ses idées libérales ne lui faisaient pas oublier, Jacquemont à l'aimable visage, aux manières séduisantes, trouvait Stendhal un peu ridicule, avec ses réticences, ses explosions et ses prétentions au don-juanisme. On a beaucoup discuté le contenu de certaines lettres de Jacquemont à Stendhal; celles par exemple où il conteste le génie militaire de Napoléon. C'est peut-être leur faire beaucoup d'honneur que de les considérer pour le fond. Jacquemont a vingt-quatre ans; toute sa vie familiale a développé en lui la haine de l'Empereur; il n'est pas fâché de faire « monter » un peu monsieur « le baron » de Stendhal qui vénère Bonaparte. On démêle également une trace d'ironie dans le reproche de Jacquemont à Beyle : « Vous

1. 1 vol. Poursin, édit.

accordez trop de place dans vos livres à votre *je-moi*. Ayez plus d'orgueil et moins de vanité » (Observation dont Beyle lui-même déclare avoir tenu compte). Nous savons en tout cas, que Jacquemont se moqua beaucoup de Beyle, certain jour où celui-ci déclarait avoir essuyé douze tempêtes dans une traversée de Naples à Livourne. « Au reste les tempêtes n'existent pas », finit par déclarer le jeune homme. La plaisanterie eut des prolongements. Quand Jacquemont partit pour les Indes, il rencontra plusieurs « coups de vent » et même, à l'île Bourbon, une tornade d'une extrême violence qui fit de terribles dégâts. Mais, en dépit de ces accidents, Jacquemont écrivait toujours à Stendhal et à ses amis : « Les tempêtes, voyez-vous, je reste sceptique sur leur existence. » Je me demande si cette obstination n'a pas eu d'autres suites littéraires, plus importantes. Quand il composa *la Chartreuse de Parme* six ans après la mort de Jacquemont, Stendhal en peignant le jeune Fabrice, inquiet de savoir, en pleine bataille de Waterloo, s'il assiste réellement à une bataille, Stendhal ne songeait-il pas au pauvre Jacquemont, se demandant au milieu des ouragans : « Peut-on affirmer positivement que ce soit là une tempête? »

C'est probablement chez les Delécluze que Jacquemont connut Mérimée. Leur amitié naquit d'un incident qui aurait pu tourner mal. Un verre d'eau lancé par Victor sur le futur auteur de *Carmen* provoqua des explications, qui furent à l'origine de leur intimité. Il est difficile de dire ce que Mérimée apporta précisément à Jacquemont. Les deux jeunes gens avaient à peu près le même âge, tous deux une forte personnalité. On peut supposer qu'il y eut entre eux échange d'influence. Il y a entre les lettres de Mérimée et celles de Jacquemont des ressemblances frappantes : le même esprit, le même mouvement de style, le même goût du trait; surtout la même volonté de paraître insensible, un même désir d'atteindre à certaine élégance d'attitude, de style anglais, par une feinte insensibilité. « *Il mettait autant de soin à cacher ses émotions*, — a écrit Mérimée de Jacquemont, — *que d'autres en mettent à dissimuler leurs mauvais penchants...* » « *Le meilleur garçon du monde*, écrit Jacquemont de Mérimée, *en dépit de ses hardiesses littéraires.* » « Voilà les deux hommes : pleins de cœur et redoutant de le laisser voir. On sait

aujourd'hui ce que fut réellement Mérimée, depuis que les grandes révélations ont été faites sur sa liaison avec Valentine Delessert : un homme tendre qui a si bien joué l'indifférent sceptique qu'on l'a pris longtemps pour tel. Quant à Jacquemont, nous trouverons en lui le plus sensible, le plus vulnérable des amants. Parlant de leur commune amitié, Mérimée écrira plus tard : « *Dans notre jeunesse, nous avions été choqués de la fausse sensibilité de Rousseau et de ses imitateurs. Il s'était fait une réaction exagérée, comme c'est l'ordinaire. Nous voulions être forts et nous nous moquions de la sensiblerie.* » Voilà qui en dit long sur les modes littéraires, en ce qui concerne le sentiment. En 1825, le groupe Mérimée-Jacquemont, faisceau de cœurs romantiques, réagissait contre le romantisme qui n'avait même pas atteint son apogée. C'est au milieu du XVIIIe siècle « insensible » que des cœurs « larmoyants » préparent le triomphe de Rousseau, de Chateaubriand: d'un Rousseau qui réhabilite la tendresse maternelle et met ses enfants à l'Assistance, d'un Chateaubriand qui fait gémir un René inconsolable, alors que lui-même résiste fort bien à tous ses drames sentimentaux. Contradictions de toutes parts. Aucune époque, n'a en face du sentiment, la moindre unanimité d'attitude, quoi qu'en puissent faire penser des modes superficielles, généralement lancées par ceux que leur nature dispose le moins à les suivre.

En 1824 l'indifférent Jacquemont rencontra chez la Pasta une jeune cantatrice italienne : Adélaïde Schiassetti, qui lui inspira un sentiment des plus violents. Tout en accueillant le jeune homme avec tendresse, la Schiassetti semble lui avoir tenu longuement la dragée haute. Dans ces conditions la passion de Jacquemont redoubla. La nuit, il faisait avec Adélaïde des promenades sentimentales, et, devant les feuilles luisantes de lune, le scintillement des étoiles, *partagé entre la tendresse et la contemplation de ce spectacle touchant et sublime de la nuit*, il sentait son cœur chavirer. Il avait, pour parler de la poésie du monde, des trouvailles ravissantes. « *Une feuille de papier que je laisse tomber par la fenêtre, me fait l'effet du mineur, elle tombe en mineur, comme la voix chante en mineur* », disait-il. « *C'est précisément ce que j'éprouve* », répondait l'astucieuse Adélaïde, fournissant une preuve de plus à cette asser-

tion de Chamfort : *L'amour est comme les auberges espagnoles; on n'y trouve ce qu'on y apporte.* Mais comme Adélaïde ne cédait toujours pas, comme elle songeait même, cruelle, à quitter Paris, Jacquemont tomba dans le désespoir et, pour éviter des incidents regrettables, sa famille lui fournit les moyens de faire un voyage en Amérique. Il fallait lui changer les idées : quelques recherches botaniques et minéralogiques fournirent au jeune homme l'occasion de nourrir d'autres pensées — et d'appliquer, sur le plan expérimental, les connaissances qu'il avait acquises depuis plusieurs années en suivant les cours du Muséum. L'amour avait fait de Jacquemont un explorateur.

Les impressions de Jacquemont aux États-Unis (1826-27) nous sont connues par sa *Correspondance inédite*[1]. Jacquemont y dépeint les mœurs des Américains, dans de longues lettres qui atteignent parfois vingt pages. Il avait hérité de son père une facilité de plume incroyable. Pendant son voyage aux Indes, après des journées harassantes, il écrivait, chaque soir, cinquante à soixante pages, d'un style pur, net, entraînant, impeccable. Ce soin donné à la correspondance, cette générosité qui fait consacrer à des amis un temps que d'autres écrivains gardent jalousement pour composer des textes destinés, grâce aux éditeurs, à assurer leur gloire, caractérisent également Jacquemont et son ami Mérimée. Ce sont des héritiers directs de ce XVIIIe siècle, où beaucoup de gens, qui savaient très bien penser, très bien écrire et auraient été capables, s'ils l'avaient voulu, de toucher le public de leur époque, se contentaient d'adresser à leurs intimes des lettres agréables, et, souvent, de tenir, pour eux-mêmes, quelque journal quotidien. Les dons de style ne faisaient pas naître, en toutes classes, le désir d'être officiellement classé parmi les gens de lettres.

Ce ne sont pas des notes pittoresques, des effusions pour Meschacébé, qu'il faut chercher dans les lettres américaines de Jacquemont, mais d'admirables planches psychologiques. Sans jouer le pamphlétaire, il juge sévèrement la passion des Américains pour l'argent. Ils ne connaissent, d'après lui, que

1. *Correspondance inédite de Victor Jacquemont avec sa famille et ses amis*, 2 vol. Calmann-Lévy.

le plaisir matériel de la jouissance; leur seul *plaisir immatériel, c'est l'ignoble orgueil de la richesse.* Ils achètent des livres sans doute, mais ne les lisent pas. Ils sont incapables d'avoir la moindre intimité d'esprit ou de cœur avec les femmes. Leur religion est superficielle et ne fait que de développer l'hypocrisie. *La Bible me semble être le fléau de l'Amérique*, écrit Jacquemont. Quant à la nature, elle était bien loin de le laisser insensible, mais il se fût jugé coupable de tomber dans le lyrisme. Nous ne saurions rien de ses émotions réelles, si, en 1831, *du fond de l'Inde*, il n'avait adressé à sa cousine Noizet de Saint-Paul, une lettre admirable pour lui faire connaître la poésie des paysages, des forêts, des lacs *américains*[1]. Jacquemont était de ces hommes dont on peut espérer qu'un hasard vous fera connaître leurs véritables sentiments, quelques années après qu'ils les auront ressentis. Si la mort ne l'avait pas frappé prématurément, nous aurions connu sans doute, à la faveur de quelque voyage en Amérique du Sud ou ailleurs, les minutes les plus pathétiques de sa vie dans les Indes.

Le séjour de Jacquemont aux États-Unis fut gâté par un incident singulier sur lequel M. Maes a fait toute la lumière. A New-York, un soir, Jacquemont quitta une maison amie, celle des Réal, en compagnie d'un général français, Lallemand, un courageux soldat de l'Empire qui s'était réfugié dans le Nouveau Monde après Waterloo. Jacquemont ne connaissait le général que depuis quelques heures. Aussi sa stupeur fut-elle grande quand soudain, au milieu de la rue, il se vit grossièrement injurié par ce fantasque guerrier. Jamais le jeune homme ne devait connaître la raison de cette soudaine attaque. « Je n'aime pas les Français », expliqua Lallemand par la suite. Le fait paraît si surprenant qu'on doit se demander si Jacquemont, chez les Réal, n'avait pas tenu quelque propos déplaisant sur Napoléon. Quoi qu'il en soit, le jeune homme voulut envoyer ses témoins à Lallemand, mais l'incident fut divulgué et la police exigea des deux hommes l'engagement de ne pas se battre. Outré, Jacquemont, renonçant à tout autre projet, résolut de gagner un pays où le duel serait possible, et s'embarqua pour Saint-Domingue, d'où

1. De Cachemyr, 16 mai 1831.

il lança plusieurs cartels au général. Mais l'autre ne bougea pas et Jacquemont en fut quitte pour attendre plusieurs mois un adversaire qui se dérobait toujours. Au reste l'attente n'était pas trop dure : le pays enchantait le jeune homme, qui herborisait dans des sites féeriques, en jetant des regards tendres aux quarteronnes. Enfin Jacquemont regagna la France, ayant amplement prouvé qu'il était un savant scrupuleux, un épistolier hors classe — et un homme courageux, incapable de transiger sur le « point d'honneur »; — ce point qui, contre toute loi géométrique, a tenu une si large place dans la vie sociale de l'Europe jusqu'à l'année 1914.

La valeur des observations scientifiques rapportées des États-Unis par Jacquemont avait retenu l'attention de ses maîtres du Muséum qui obtinrent pour lui, à la fin de 1827, une place de « voyageur attaché au Jardin du roi ». Le jeune homme organisa aussitôt une expédition dans les Indes. Après plusieurs mois de préparation scrupuleuse et un voyage à Londres, au cours duquel il obtint des dirigeants de la Compagnie des Indes la licence et les recommandations nécessaires, Jacquemont, en août 1828, s'embarqua à Brest sur un bâtiment de guerre français, la *Zélée*, qui faisait voile vers Calcutta.

Ce voyage dans les Indes, nous pouvons le suivre pas à pas grâce aux *lettres de Jacquemont à sa famille*[1], à la *correspondance inédite*, et au *journal de voyage* tenu par Jacquemont; cette dernière œuvre, de dimensions énormes, est devenue accessible depuis que M. Martineau en a tiré deux volumes d'extraits qui portent un titre austère[2], mais sont d'une lecture très attrayante.

Les lettres de Jacquemont à sa famille représentent la meilleure sélection qu'on ait faite de ses papiers. C'est un ouvrage d'une très belle qualité qui mériterait une place de choix dans les manuels littéraires et les bibliothèques des particuliers. Durant les premiers jours de sa navigation, Jac-

1. *Correspondance avec sa famille et ses amis pendant son voyage dans l'Inde.* Calmann-Lévy. 2 vol.

2. *État politique et social de l'Inde du Nord en 1830*, par Victor Jacquemont. Introduction de M. Martineau. 1 vol. *État politique et social de l'Inde du Sud en 1832.* 1 vol. (Leroux et Masson).

quemont avait écrit à un de ses amis qu'à son retour il comptait bien tirer de son voyage la matière de plusieurs livres et qu'il tâcherait de les faire *amusants*; c'est là, disait-il, *une qualité trop méprisée*. A défaut de ces livres, les lettres qui en tiennent la place ont bien ce caractère. Jacquemont a beaucoup d'esprit et sait donner du piquant à tous ses portraits, ses tableaux, ses réflexions. Ses lettres les plus endiablées sont, comme il convient, adressées à Mérimée; mais les autres correspondants ne sont pas mal servis.

Jacquemont n'a pas trouvé de « pittoresque » dans l'Inde. Les paysages, à ses yeux, n'y valent point ceux de Saint-Domingue, ni ceux du Brésil, où la *Zélée* avait fait escale, au cours de son long périple. Il ne faut chercher dans ses lettres ni descriptions lyriques, ni velléités de dépaysement. Pour la poésie elle est comme latente, et à peine dégagée. Il est évident que Jacquemont est sensible à la beauté, mais il n'a pas le temps de laisser s'épanouir ses impressions. Pour que la poésie gonfle un livre de voyages, il faut que le temps ait fait son œuvre, que les souvenirs se soient décantés, qui sait? transformés. Cette collaboration du temps a manqué à Jacquemont. Nous avons vu, par les pages que les Antilles lui inspirèrent après coup, qu'elle n'aurait pas été vaine. Ses lettres nous livrent une récolte d'observations toutes fraîches. Elles ont été écrites le soir, au débridé, après des journées exténuantes, consacrées à des recherches de tout ordre. Les palabres avec les indigènes, les recherches de pierres et de plantes, les ascensions, les chevauchées se sont succédé, en une sorte de course étourdissante. Nos contemporains n'ont pas le privilège de l'activité et de la vitesse. Et il faut admirer que des pages rédigées dans de pareilles conditions soient d'un style si pur, qu'elles nous donnent un sentiment aussi net de perfection littéraire, et surtout, dans le foisonnement de leurs richesses, qu'elles recèlent une telle puissance de vie.

Jacquemont a l'art d'associer le lecteur à son existence : s'il arrive à un bungalow d'étape, le soir, sur une route de l'Inde, nous pénétrons dans la maison avec lui. Nous voyons les gestes, le visage des hommes qu'il rencontre; il nous semble presque entendre leur voix, quand nous suivons, dans les lettres ou le journal, leurs longs entretiens avec le voyageur.

Pour retracer ces conversations, Jacquemont trouve un ton de vérité, une verve, qui auraient pu faire la fortune d'un auteur comique, ou encore assurer à leur auteur, en notre siècle, le titre de prince des enquêteurs[1].

Les Anglais occupent une grande place dans la galerie des portraits peints par Jacquemont. C'est qu'accueilli chaleureusement par eux, il pénétra dans leur intimité et eut tout le loisir de les observer. Aucune des lettres de recommandation dont il s'était muni ne suffit à expliquer la réception presque extraordinaire que, dans l'Inde tout entière, du vice-roi au plus modeste officier, tous les Anglais firent à l'obscur voyageur qu'était en somme Jacquemont. Cela tient du miracle et il en demeura lui-même stupéfait. Dès l'abord il séduisait les Anglais et nous en avons maintes preuves qui ne viennent pas de lui. On pourrait parler ici de l'élégance de ses manières, de sa franchise et de sa réserve, de son timbre de voix si prenant, s'il faut en croire Mérimée; mais il vaut mieux renoncer à expliquer ce qui meurt à jamais avec la vie et mettre le charme de Jacquemont au compte de ces fluides que la littérature ne peut conserver, des succès à la lettre indescriptibles comme ceux de Wilde dans la conversation, de Rachel sur la scène. A peine avait-il débarqué à Calcutta que M. Pearson, avocat général du Bengale, et lord William Bentinck, vice-roi des Indes, se disputaient le plaisir de le recevoir. Grâce à eux, grâce à tous les hauts fonctionnaires anglais qu'il conquit tour à tour, Jacquemont devait accomplir dans l'Inde, avec des moyens financiers plus que modestes, un voyage magnifique et fécond. Et c'est à la complaisance de lord Bentinck encore que Jacquemont dut de pouvoir pénétrer chez Runjet Singh, prince indépendant du Pundjab, chez qui les voyageurs anglais eux-mêmes n'avaient pas licence de se rendre.

Ce n'est certes pas une *Inde sans les Anglais* que Jacquemont nous fait connaître. Nous entrons même de plain-pied dans l'existence de ces fastueux fonctionnaires, épris de confort et de luxe, au demeurant bons administrateurs que Kipling devait peindre à la fin du siècle. D'un certain point de vue, les lettres de Jacquemont représentent du pré-Kipling. Nous

1. M. Lucien Descaves a déjà noté que Jacquemont aurait fait un prodigieux journaliste.

assistons aux thés, aux lunchs, aux parties de chasses, aux *tiffins*. Nous suivons la royale caravane de lord Bentinck dans ses déplacements, nous participons à des chasses fastueuses, nous rencontrons des couples voyageurs qui déballent leur argenterie pour dîner, le soir, au milieu de la jungle, nous logeons chez l'officier-chef-de-poste perdu au milieu des indigènes qui, sans se départir de la plus imposante dignité, lutte contre la solitude avec le whisky. Enfin nous assistons à la naissance de Simla, la grande station d'été de l'Inde, vaste résidence de luxe aujourd'hui, assemblage de cinquante petites maisons au temps de Jacquemont, c'est-à-dire au temps du capitaine Kennedy, son hôte, qui avait édifié la première cabane dix ans plus tôt, mais offrait déjà des dîners auxquels on ne pouvait venir qu'en frac et robe du soir.

Jacquemont admire profondément l'œuvre britannique. Il la juge essentiellement civilisatrice. Pour le prouver, il invite son lecteur à porter les yeux sur les parties de l'Inde encore indépendantes, c'est-à-dire celles où les rajahs détiennent réellement le pouvoir. Là les indigènes sont pressurés, maltraités; le voyageur sur les routes ne jouit d'aucune sécurité. Quand « la vieille Dame de Londres » se décide à étendre son autorité sur un nouveau district, c'est, pour les Indiens qui y vivent, la libération, la paix. Aussi Jacquemont reproche-t-il à la Compagnie des Indes de n'avoir pas, partout où elle le pouvait, établi un régime d'administration directe. Même quand ils sont en tutelle, les rajahs traitent moins bien leurs sujets que ne le font les Anglais. Avec de telles idées sur les bienfaits de l'occupation, Jacquemont ne pouvait avoir sur l'avenir de la puissance anglaise aux Indes que des vues optimistes. Une menace pourtant lui paraît projetée sur l'avenir : l'éventualité d'une révolte d'origine religieuse. D'aspirations nationales il n'est même pas question : le voyageur n'a pas perçu une seule fois l'ombre d'un patriotisme indien. Et il est probable en effet qu'il n'existait pas alors, ce sentiment qui soulève aujourd'hui les masses, autour d'un Gandhi, pour la cause swarajiste. Quel chemin parcouru en un siècle, dans un pays où les siècles comptent si peu!

Quand il s'agit de juger individuellement ces fonctionnaires anglais, dont il loue si vivement l'œuvre collective,

il s'en faut de beaucoup que l'admiration de Jacquemont se maintienne à ces hauteurs. Certes, tous ces grands administrateurs ont un sentiment très élevé de leur devoir, de leur dignité, ce sont des hommes intègres et quand il le faut courageux; mais ils manquent de culture; ils lisent peu; ils n'ont aucun sens de la conversation; ils font un usage immodéré de l'alcool, qui les abrutit en silence. Dans les vastes demeures que des traitements souvent princiers leur permettent d'entretenir fastueusement, aucun échange de sentiments, aucun mouvement d'idées. Entre hommes et femmes nulle communication réelle. Pour les Français, dit Jacquemont, *le home c'est le cœur; pour les Anglais c'est le confort.* En somme Jacquemont juge ses hôtes estimables et ennuyeux. Ennuyeux ces officiers, ces juges; ennuyeuses aussi hélas! ces ravissantes jeunes filles qui apportent sur les rives du Gange des chevelures d'or, des teints de rose, des cervelles d'oiseaux. Jacquemont a transcrit un jour une longue conversation qu'il avait eue avec une jeune fille anglaise : singulière contre-partie aux dialogues sentimentaux que font entendre aujourd'hui, en face des mêmes paysages, les jeunes gens de Kipling. L'interlocutrice de Jacquemont, à force de sottises et de préjugés, fait oublier jusqu'au charme rayonnant de sa jeunesse.

Désireux de « s'imbiber de l'Inde » Jacquemont (qui avait appris à parler l'hindoustani et à lire le persan) devait faire de consciencieux efforts pour pénétrer la psychologie des indigènes. Il a réuni sur leurs mœurs, leurs usages, des observations excellentes. Mais la fréquentation familière des indigènes de moyenne condition lui manqua. Il s'entretint avec des porteurs, d'humbles marchands, des soldats d'escorte, ou, à l'autre extrémité de l'échelle sociale, avec des princes. Un roman de Tagore nous en apprend plus aujourd'hui sur la vie familiale des Indiens que tous les livres de Jacquemont. Mais pour le côté extérieur, la vie publique, les coutumes sociales, il reste incomparable. Ce qui lui manqua surtout, c'était la foi en la valeur réelle de la pensée indigène. Il fréquenta un Anglais sanscritiste célèbre, Wilson, et, dans le Thibet, un Hongrois fantasque et savant, Alexandre Csoma de Körös, qui étudiait le thibétain. Il se fit traduire des textes et tomba mal : on ne lui fit connaître que d'insipides compilations reli-

gieuses. « *Je tiens le sanscrit pour n'avoir d'intérêt que sous un point de vue philologique*, écrit-il. *On en a trop traduit sans aucun profit pour les sciences de l'histoire pour qu'il soit permis d'espérer quelque utilité réelle des traductions futures. Il en est de même du thibétain...* » Aux spécialistes de trancher la question, mais il est de fait que le public en est encore dans ce domaine à attendre les grandes révélations.

Jacquemont passe plusieurs mois dans le Pundjab, le Cachemyre. C'était le domaine du prince indépendant Runjet Singh, un soldat de fortune qui s'était taillé un empire dans l'Inde du Nord et dont les Anglais respectaient la puissance. Runjet, avisé, s'était entouré d'officiers français, dont le général Allard, qui lui avaient formé une armée relativement solide, au-dessus de laquelle ils faisaient flotter, par nostalgie de républicains et de patriotes en exil, le drapeau tricolore.

Mandé par Allard, recommandé par lord Bentinck, Jacquemont fut bien reçu, à Lahore, par Runjet, qui s'enticha littéralement de lui, le combla de cadeaux et eut avec lui de longs et pittoresques entretiens que Jacquemont, pour notre édification, a consignés dans son journal, tandis que les « tachygraphes » du prince les notaient eux-mêmes sur leurs tablettes. La science de Jacquemont émerveilla Runjet qui ne le nommait plus que le *Platon du Monde* et l'*Aristote du Siècle*. Après plusieurs mois le prince offrit à Jacquemont de le nommer vice-roi avec un traitement de cinq cent mille francs or. Mais le jeune homme (qui recevait du Muséum une allocation annuelle de six mille francs) refusa; ce qui porta l'admiration de Runjet à son comble. Son entourage ne l'avait pas habitué à ce désintéressement. Au reste, c'était un prince assez fier, d'esprit curieux, légèrement retors, ambitieux et adroit, sachant dissimuler ses desseins et ne se lançant pas dans les aventures à la légère. Avec cela, comme presque tous les princes de l'Inde, passionné pour les plaisirs, mais devenu quasi incapable d'en user, et souhaitant en secret que Jacquemont lui rendît les « moyens » éclatants d'une belle jeunesse. Ne l'avait-on pas vu, trente ans plus tôt, se promener dans les rues de la ville, confortablement juché sur le dos d'un éléphant, aux côtés d'une favorite qu'il comblait des dernières tendresses sans se laisser nullement troubler par la présence de ses sujets?

Ce Runjet est une des figures les plus étonnantes des écrits de Jacquemont, où l'étrange n'est pourtant pas rare; et l'on peut croire que toutes les pages consacrées au Cachemyre, un pays où n'avaient pénétré jusqu'alors que deux voyageurs, ne contribuèrent pas peu au succès qu'obtinrent en Europe les livres de Jacquemont quelques années plus tard.

La proposition de Runjet offrant la direction d'un royaume à un humble naturaliste fait grand honneur à la psychologie de ce prince. Il y avait deux ans déjà que Jacquemont était dans les Indes et nous constatons par ses lettres qu'il s'était profondément transformé. Des qualités de chef s'étaient manifestées en lui. A plusieurs reprises, sur la frontière thibétaine par exemple, il s'était vu engagé dans des aventures dangereuses, entouré, par exemple, par des soldats ou des brigands décidés à le tuer ou à le rançonner, et, à chaque fois, il s'était tiré d'affaire avec une habileté et un courage incomparables. Un maître commençait à percer sous le modeste philosophe. Il avait appris à manier les hommes, à imposer sa volonté. Ces étonnantes dispositions, la compétence avec laquelle il traite de toutes questions administratives et politiques imposent à l'esprit l'idée qu'il aurait pu, de retour en France, rendre à son pays des services tout différents de ceux qu'on attend à l'ordinaire d'un naturaliste. Au reste la politique l'intéressait; il suit de près, du fond de l'Inde, les événements de 1830 et ses amis de France, qui avaient discerné sans doute ses capacités songent à lui, à ce moment, l'un pour le faire élire député, l'autre pour lui obtenir une préfecture; un troisième une mission diplomatique. Mérimée, qui savait à quoi s'en tenir, a écrit de lui : « *Il ne me semble pas qu'il eût pour les sciences naturelles une vocation particulière*[1]. *Je crois qu'il aurait réussi dans toutes les carrières qu'il eût embrassées.* »

Quand il eut quitté Runjet, Jacquemont gagna le Deccan, où il comptait poursuivre ses recherches scientifiques. Mais la chaleur torride qui règne dans l'Inde du Sud affecta gravement sa santé. Il y avait longtemps, à vrai dire, qu'elle était

1. Entendez : « Bien qu'il ait excellé dans les sciences naturelles, il ne semble pas qu'il eut pour elles une vocation particulière. » Jacquemont, en réalité, nous donne l'impression d'avoir été un homme complet : doué pour les sciences, la politique, critique très sûr, écrivain de classe et homme d'action.

chancelante. A plusieurs reprises, au cours de ses expéditions himalayennes, il avait été gravement touché et n'était venu à bout de sa tâche que par l'effet d'une étonnante énergie. Jacquemont était un véritable héros de la volonté. Quand, terrassé par la maladie, il avait dû se faire porter jusqu'à l'étape, il trouvait encore la force, au milieu des douleurs les plus vives, de noter toutes les observations de la journée et d'écrire à ses amis des lettres pleines d'enjouement. Sa nature était cependant inclinée à la mélancolie, mais il se contraignait à la surmonter, et il écrasait sous le poids de mille travaux les pensées moroses qui venaient le visiter. Il était très sensible à la tristesse que représente le perpétuel départ, lot du voyageur. Mais il n'a laissé percer qu'une seule fois, dans son journal, ce sentiment qui l'accablait.

« *Il me semble que le mot adieu*, écrit-il, *quand il est sans retour, me donne un avant-goût de la mort. Nous ne sentons pas la perte journalière de la vie, lorsque celle-ci coule monotone et tranquille. Quand le jour de demain doit ramener les mêmes sensations qu'aujourd'hui, que perdons-nous quand il expire? Mais celui qui change de place ou qui, sédentaire, change de sensations, est averti douloureusement que la mort le poursuit sans relâche. Un abîme se creuse toujours sous son dernier pas, qui le sépare pour jamais du passé.* » Avec cette unique impression, exprimée ici d'une manière si juste et si simple, Pierre Loti a gonflé des volumes entiers. Jacquemont, lui, comprimait son cœur et reprenait son travail.

Il se trouvait à Poonah depuis plusieurs mois et souffrait de terribles accès de fièvre, lorsque, sa faiblesse s'accentuant, il dut gagner Bombay en octobre 1832. On dut le faire entrer aussitôt à l'hôpital. Les médecins anglais qui le soignèrent avec dévouement diagnostiquèrent un abcès du foie. Après plusieurs semaines de souffrance, Jacquemont expira le 7 décembre 1832. Depuis quelques jours, il ne conservait plus aucune illusion sur son état, et il avait adressé à son frère une lettre émouvante dont voici les dernières lignes :

« *Ma fin, si c'est elle qui approche, est douce et tranquille. Si tu étais là, assis sur le bord de mon lit, avec notre père et Frédéric, j'aurais l'âme brisée et ne verrais pas venir la mort avec cette résignation et cette sérénité. Console-toi, console notre père,*

consolez-vous mutuellement, mes amis. Mais je me sens si épuisé par cet effort d'écrire. Il faut vous dire adieu. Adieu! Oh! que vous êtes aimés de votre pauvre Victor! Adieu pour la dernière fois! »

Toute la lettre, empreinte d'une tranquillité stoïque, est profondément émouvante. Francisque Sarcey, dans un article du *XIX*e *siècle* cité par M. Maes, raconte qu'étant professeur il lut ce message d'adieu à ses élèves, et voilà qu'en lisant, ses yeux se mouillèrent de larmes et « toute la classe se mit à pleurer de compagnie ».

En 1833 Mérimée consacra un article à son ami dans la *Revue de Paris* et, à la fin de la même année, il publia les *Lettres de Jacquemont à sa famille* dont il avait préparé l'édition avec l'aide de Taschereau. L'ouvrage, bientôt suivi du *Voyage dans l'Inde* (le journal de Jacquemont), publié en six gros volumes, obtint un grand succès sanctionné par les articles des journaux... et l'abondance des traductions et contrefaçons. C'était la première fois, depuis Bernier, que le public français avait le moyen de prendre contact, par un ouvrage de grande classe, avec l'Empire des Indes et la vivacité de style du voyageur lui rendait plus agréable encore ce bain d'exotisme.

Dans le même temps, les nombreuses caisses où Jacquemont avait fait serrer ses collections parvenaient au Muséum, où l'on pouvait enfin apprécier l'ampleur et la qualité de la moisson scientifique. Par reconnaissance son nom fut donné à deux genres de plantes et une espèce de chat. En 1881 enfin, le corps de Jacquemont fut ramené au Muséum, où on l'inhuma dans un caveau placé sous une des galeries de zoologie. Une plaque de marbre évoque le souvenir de ce *Voyageur du Muséum*, enlevé trop tôt à ses travaux et à ses amis. Pour respecter la vérité on aurait dû graver sur son tombeau. « *Écrivain et conducteur d'hommes par nature. Botaniste et zoologue par accident.* »

MARCEL THIÉBAUT

TABLEAUX DE LONDRES

PENDANT UN MARIAGE DONT ON A PARLÉ

La reine Mary. — Ce mariage d'un fils cadet de la famille royale avec une princesse étrangère, vivant exilée en France — Parisienne, ce qui exerce un bien grand prestige aux yeux des femmes — et pauvre, mais parente, cousine de tant de familles encore régnantes, a permis à la cour d'Angleterre d'offrir le paisible et merveilleux spectacle de sa force, dans la simplicité : le triomphe de sa majesté, au centre d'une immense fresque démocratique.

Au cœur de ce pays rude, de commerçants, de banquiers et de marins, le monde y a vu la pérennité d'une grande famille, dont le prestige dépasse ce que l'on peut imaginer ailleurs.

Cette impression nous a plus fortement surpris que jamais, cette fois.

La reine Mary semble être le pivot solide, intelligent, résistant et lumineux de cette famille nombreuse. Sa popularité est extrême; les vagues réserves mêmes que l'on se permet quelquefois de hasarder sur elle, ne naissent que de l'excès de ses qualités pratiques, de ses dons d'organisatrice, de sa volonté de gérer au mieux un patrimoine dont, pour l'exemple, un penny ne saurait être mal employé.

Son œil voit. Elle déduit, elle crée des rapprochements imprévus. L'autre jour, elle traverse un couloir de Buckingham-Palace où les hôtes inhabituels affluaient. Le nombre

des femmes de chambre avait été augmenté; la reine aperçoit une fille qu'elle ne connaît pas. Elle lui adresse aussitôt la parole.

— Votre père doit être l'un de nos jardiniers de... (ici le nom d'une des demeures royales), celui qui obtient de si belles roses? etc...

La reine avait *reconnu* cette fille qu'elle n'avait jamais vue, à cause de sa ressemblance avec le jardinier.

Lorsqu'on imagine le nombre de gens qui passent à certains moments devant les souverains, ce trait est bien révélateur d'une attention jamais en défaut.

La reine n'a pas de plus grand plaisir que de rencontrer quelques conservateurs de musées et amateurs d'art et de parler avec eux de tableaux. Les beaux meubles anciens l'occupent spécialement. Elle collectionne les catalogues et fait même parfois des achats chez les antiquaires. C'est une personnalité essentiellement anglaise. Le prince George est le seul de ses enfants qui ait épousé une étrangère.

Pendant les cérémonies du mariage de la princesse Marina et du duc de Kent, le roi n'avait depuis longtemps paru si heureux, si vivant. Il prit dans ses bras sa petite-fille — l'héritière! — la princesse Élisabeth, pour la poser sur le rebord de pierre du balcon central de Buckingham-Palace.

Mais la personne qui attire à soi tous les regards, d'abord, c'est la Reine.

***

Marina au pays des merveilles. — Une sorte de grande fête patriotique, une manifestatiou de loyalisme, un prétexte à se retrouver autour d'une famille, symbole de la nation. Le respect de l'Anglais pour la famille royale, son amour pour les princes sont si vifs, si naturels, que l'élan qui s'est produit à l'annonce du mariage du prince George, duc de Kent, a dépassé de beaucoup ce que prévoyaient les plus optimistes.

Beaucoup de gens se sont même demandé ce que dissimulait tant d'éclat donné à cette cérémonie. J'incline à penser que personne n'a fait d'effort et que, pour des raisons presque

inexplicables, et en tous cas sentimentales, les choses se sont « faites » d'elles-mêmes.

L'Angleterre est un peuple encore si homogène et si nombreux, si attaché à ses traditions que le bruit fait autour de la princesse Marina de Grèce pour ses fiançailles avec le troisième fils des souverains se fût propagé de lui-même.

Mais une des causes de ce succès dans le peuple, ainsi que nous l'entendions dire récemment à Paris, du bout des lèvres, par un prince de sang royal, c'est que ce couple est « très Hollywood ».

Le peuple habitué aux « vedettes » en a trouvé deux, et de première qualité, subitement, sur l'écran de l'actualité.

La charmante princesse de Grèce, victime de deux révolutions, celle de Russie, par sa mère, fille du grand-duc Wladimir, oncle du tzar Nicolas II — et celle de Grèce par son père, frère du roi Constantin — la princesse Marina, doublement « royale », a quitté le petit appartement de l'exil du boulevard Jules-Sandeau, dans lequel ses parents menaient l'existence la plus digne, pour gagner la cour d'Angleterre, comme dans un conte de fées.

Le côté « Marina au pays des Merveilles » a créé autour de la fiancée ce courant qui vient mourir ou plutôt s'écraser ces jours-ci, dans Londres, aux grilles de Buckingham Palace.

Les commerçants placent, en signe de bonheur, de petits fers à cheval argentés sur la photographie des fiancés.

Le prince ressemble un peu à Garry Cooper, et la princesse a le profil régulier, de grands yeux bleus, les cheveux noirs, la taille, le maintien que de célèbres vedettes envieraient.

Le cinéma a développé, dans le peuple, qui n'avait jamais traversé les musées que par hasard, le goût de la beauté. Il répand dans le monde entier, à quelque quinzaine de jours d'intervalle entre New-York et Tokio, Paris et Cincinnati, une mode standard, celle des femmes d'abord, bien entendu, et même celle des garçons, qui sont beaucoup mieux habillés qu'autrefois.

Le couple Marina-George représente tout ce qui attire la foule vers les écrans et ainsi rejaillit, pour une fois, sur des fiancés aussi voyants une part de ce mystérieux et indéfinissable

éclat qui a commencé de rayonner sur le monde depuis les premières années du XXe siècle, autour des artistes de cinéma. Ils ne sont vus de personne ou à peu près; moins ils se laissent approcher, plus ils entretiennent de mystère autour d'eux, plus leur influence conserve de dynamisme.

J'ai entendu des gens s'étonner et s'agacer même du bruit « fait » autour de cette union. Le physique des deux fiancés en fut l'un des facteurs les plus importants. Et ensuite, le prénom de la princesse, ce qui a plus d'importance qu'on ne croit.

Marina. C'était presque — oh! je le dis respectueusement — c'était presque un nom de vedette. Un nom, comme ceux de Greta ou de Marlène, qui semblait à ces oreilles du monde qui entendent désormais la même chose en même temps, aussi nouveau, aussi « publicitaire », que ceux des Garbo ou des Dietrich.

***

Le rire a plus de nuances chez nous. — Ce soir, au théâtre. Une semaine où bien peu de gens consentent à rester chez eux. *Au Strand. Lucky Break.* Le type de la comédie à danses, refrains, clowneries, portes ouvertes, escaliers dégringolés, exercices accomplis par un excentrique sur une échelle, et là-dedans, Leslie Henson, un des comédiens les plus aimés de Londres. Un homme qui arrange le texte, met en scène, improvise à chaque représentation, fait pouffer le public, et ses partenaires, qui en perdent leurs répliques.

Deux ripostes ne passent point sans avoir soulevé une hilarité sonore, qui éclate, de bas en haut du théâtre, avec une force qu'en France nous ne connaissons point. Le rire a plus de nuances chez nous, comme le ciel. Ici, tout est spontané, excessif. Je ne pense pas que toutes ces répliques vaillent pareille explosion. Je voudrais quelques réticences. Vainement.

Les Parisiens aiment le cirque, ils aiment le music-hall. Ils aiment aussi la danse et l'opérette. Mais il arrive que dans le mélange qui nous est offert à Londres sous la forme de ces comédies burlesques, les chanteuses n'ont guère de voix et que les girls et les danseurs recommencent, avec une virtuosité

parfaite il est vrai, les exercices que nous avons vu faire ici un nombre incalculable de fois.

Et c'est la continuité du plaisir que le public prend à ces spectacles qui dépasse ce que je pense comprendre de lui. Les hommes se sont mis en habit. Iront-ils souper et danser? Ils rient comme des collégiens, les oreilles en bourdonnent.

Ce soir, en assistant à ce bruyant remue-ménage de *Lucky Break*, au *Strand Theatre*, je pense à toutes les charmantes opérettes passées que j'aimerais à entendre, qui ont fait les délices de nos parents et qui ne les contraignaient point à subir ce fracas, ces sauts, ces heurts, ces jeux transportés du cirque à la scène, cette sorte de pot-pourri de bouffonneries qui n'empruntent rien à la réalité, à l'observation. Loin de penser que tout est parfait en France, je regrette seulement ce penchant excessif des Anglais pour le burlesque.

Nous connaîtrions certes des déceptions à voir représenter des opérettes dont nos parents évoquaient les charmes, du *Petit Duc* à la *Jolie Parfumeuse* ou de *la Fille de Madame Angot* à *Mamz'elle Nitouche*. Mais une saison de ces opérettes, montées avec goût, même à l'Opéra-Comique, qui gagnerait à laisser de côté quelques ouvrages un peu noirs que la mode ne réclame plus, aurait chance de réussir : il y faudrait des voix et des artistes de talent. Un regard de Jeanne Granier offrait, en tous cas, plus d'esprit, plus de finesse, de grâce que tous ces bondissements et ces « mots » nombreux, mais assez simples. Et puis il y avait la musique d'une pléiade de compositeurs qui connaissaient la technique de leur art et des comédiens formés à leur école.

***

Pour 2 sh. 6. — Chez un marchand de tableaux de *Bond street*, sont exposés les portraits des deux fiancés par Laszlo. On paie pour les voir, mais c'est au profit d'une œuvre de charité. On a renforcé l'éclairage sur les deux toiles placées au fond de la boutique, que ferment à l'intérieur des draperies rouges.

L'entrée est de 2 shillings 6.

On s'écrase moins qu'on pourrait le redouter. Mais, pour se rendre là, des matrones ont fait toilette, comme s'il s'agissait de rencontrer les souverains eux-mêmes ou, à défaut, les fiancés. Ce sont des dames mûres, dont on devine, à l'instant, que, dans le confortable de leur vie bourgeoise, la reine et la famille royale représentent pour elles le commencement et la fin de la vie. Elles n'ont d'autre ambition que d'enfler leur médiocre existence jusqu'au plus près de ce qu'elles peuvent atteindre de leur modèle. Elles sont coiffées de cette même toque de fourrure grise, que le roi George aime voir porter par la reine.

Elles entourent les deux portraits comme une garde fardée et poudrée.

Elles portent même manteau que la reine, et la poitrine même...

Et, tandis qu'elles échangent des propos innocents avec dignité, elles guettent la porte des yeux comme dans l'attente de quelqu'un devant qui elles pourraient faire enfin la révérence.

Ces braves personnes nous consolent, dans cette fin d'après-midi, de la tristesse des deux toiles de ce portraitiste des cours. La main que relève la princesse Marina, comme pour retenir les plis de satin d'un manteau bordé de fourrure, est décharnée, douloureusement contractée. Le visage n'offre point la fraîcheur de la jeunesse, la bouche n'est pas tout à fait à sa place, le fond est écœurant de fadeur. Le prince George est de face, en uniforme d'officier de marine, tout droit, comme sur les photographies, d'après lesquelles, d'ailleurs, ce portrait semble exécuté.

Le duc de Kent n'a pas dû donner de nombreuses séances à M. Laszlo, mais pas moins que n'en donnaient à Van Dyck les princes et les princesses, qui le chargeaient, ici même, à Londres, pendant les dix dernières années de sa vie, — les plus brillantes —, de transmettre d'eux à leurs descendants une image flatteuse. Seulement, Van Dyck ne travaillait que le visage d'après ces modèles de qualité, le matin. Ensuite trois modèles, qui alternaient, lui posaient les mains, toujours exécutées par lui, l'après-midi; et les élèves finissaient

les fonds, travaillaient aux costumes, que Van Dyck retouchait en dernier lieu.

En dépit de ce travail morcelé, ces portraits offraient un fini, un ensemble, auxquels M. Laszlo ne semble pas avoir souvent prétendu. Il descend d'un train, il exécute une effigie en trois séances, et ignore l'influence de la musique ou de tout sentiment sur ses modèles.

A Londres, lorsque Charles Ier venait assister aux séances que les dames de la Cour donnaient au fameux élève de Rubens, des intrumentistes faisaient entendre quelques airs derrière un rideau.

Les musées conservent les portraits de Van Dyck, leurs femmes à la grâce royale, à l'œil indifférent, leurs cavaliers aux mains effilées, et les manteaux de velours et les robes somptueuses, sur lesquelles, après que des « élèves » de talent s'y fussent appliqués, Van Dyck, d'un œil sûr, d'une main précise, comme en se jouant, mais sans rien abandonner au hasard, répandait les chatoiements de la lumière et les douces demi-teintes enveloppant encore, de leur mystère vivant, ces fantômes qui continuent d'errer immobiles.

***

La foule est de bonne humeur sous son ciel gris.

La décoration des rues que vont suivre les fiancés est médiocre.

Devant Westminster, les tribunes sont tendues de toile jaune bordée d'un galon rouge, quelques écussons naïfs, en forme de boucliers médiévaux, soit blancs à la croix bleue, soit rouges à la croix blanche, soit aux armes d'Angleterre, sont placés sur le bandeau des tribunes, comme dans les tragédies shakespeariennes montées sans frais dans des théâtres d'avant-garde, à l'acte du tournoi.

Pour gagner ces tribunes, il a été nécessaire d'accomplir un voyage fatigant, dès les premières heures du jour. La police n'a fait son apparition en maints endroits que lorsque la foule était déjà compacte. En nombre, ce sont les femmes qui l'emportent. Hier, il pleuvait. Mais les jours précédents le

soleil rayonnait à travers cette demi-brume qui ne libère jamais complètement le ciel de l'Angleterre, en cette saison. Ce matin, pèse une atmosphère morne. Derrière la masse noire de la foule et les monuments, le ciel a la nuance d'une vitre dépolie de taverne. Il faut s'être de longtemps promis d'être patient et de résister au froid, au bruit, aux coups de coudes dans l'estomac, à l'étouffement, à l'impossibilité d'arriver à l'estrade et à la place réservée.

Tant de démarches pour arriver à ceci : un vide immense, ceinturé de ce serpent frémissant et noir qu'est la foule et rien, rien que l'attente, l'exil, le désir d'être autre part. On se demande si le moindre rayon de soleil à l'horizon de la Méditerranée et si la solitude devant les Alpes ne créeraient pas en une seconde une autre qualité de bien-être.

Je pense qu'il y a là des gens qui ont payé leur place fort cher, d'autres, dans le serpent noir, qui attendent depuis la veille au soir, qui ont passé la nuit, images de la soumission, exemples de dépendances, d'inaptitude à rêver. Et puis, qui sait, ce sont peut-être des poètes, des poètes qui ne savent regarder que ce que les autres regardent.

Que verrai-je? Qu'aurai-je aperçu que le cinéma ne doive enregistrer?

Aucun déploiement militaire. Quelques gardes autour du carrosse des souverains. De beaux chevaux. Des carrosses un peu démodés, sans éclat.

Ces carrosses occupés par des rois passent devant la foule. Est-ce le roi de Norvège? Est-ce le roi de Danemark? Ils sont si grands! Et d'autres... Du carrosse, tandis que le cortège défile, il semble qu'on passe lentement au landeau.

Cris de joie, mains agitées, mouchoirs, hurrahs. Ce sont les trois frères. Voilà l'imprévu. Ces trois officiers dans cette voiture et qui se ressemblent, qui ont le même éclat, — le prince de Galles est moins grand, — voilà le petit détail charmant, non escompté, du cortège, dans lequel les voitures mettent assez de temps à se suivre, laissant entre elles un intervalle luisant et morne.

Les princes sont frais, bien habillés, tous trois pareils. Leur vue fait pleurer de joie les dames. Ils représentent à eux trois presque toute la famille. On ne leur apoint confié

de jeunes filles. On a estimé qu'ils suffisaient ainsi dans la même voiture.

Mais l'enthousiasme le plus solide, le plus sonore, le plus prolongé, environne la voiture royale.

Pourtant, derrière les vitres, avec cette demi-brume, la reine n'est guère qu'une ombre claire. Un lourd brillant en forme de poire pend à son corsage et jette quelque éclat. Le visage du roi se devine moins derrière la vitre. Un neveu, le prince de Danemark, devant les souverains. Mais tout cela si rapide, si organisé, une sorte de Constantin Guys, à peine coloré, délavé dans la brume.

Les cloches de l'abbaye de Westminster ont un son de jeunes cloches fraîches fondues. Il semble qu'au moyen âge, elles devaient toutes avoir ce son-là, ce balancement léger, ce tintement clair, suggérer cette évocation de lys dans un matin de printemps. Nous connaissons de si vieilles cloches, si fatiguées, si fébriles, si fêlées, de si gros bourdons... Et d'autres qui, d'avoir reçu si follement leur battant dans la poitrine le jour de l'Armistice, en ont à jamais gardé une voix éraillée d'aïeule...

Enfin, le carrosse de la mariée...

Mais c'est pendant le parcours à travers les rues de Londres, choisies pour cette promenade, que le passage de la princesse Marina fera naître le plus d'enthousiasme, et que son salut de la main, ses regards sur la foule sembleront le plus directement s'adresser aux yeux mêmes de ceux qui la guettent. Beaucoup de tulle, une gerbe de lys, un peu importante, mais un maintien, un demi-sourire, une grâce incomparables.

Pour suivre le cortège, il faudrait être doué d'une résistance dont nous ne jouissons pas, hélas! Il faudrait posséder un moteur et des ailes, être partout.

Il serait bon, surtout, pour s'enivrer de la joie populaire, de ne pas imaginer déjà, qu'il n'y aura plus personne là, demain..., que les princes passent, comme les hommes, comme tout ici-bas, que la joie populaire ressemble dans son bruit, au silence de l'océan qui, ce soir, peut-être, va lever ses plus hautes lames dans les clameurs.

***

Le Mall sous les papiers. — Devant Buckingham Palace, s'étend une large et longue avenue, d'un côté bordée par les palais de Saint-James, etc., de l'autre donnant sur le parc. La vue de ce *Mall*, à sept heures du soir, couvert de papiers, d'amoncellements de papiers, de chaises accumulées sous cette nappe de morceaux déchirés est difficile à décrire. Le « Serpent noir » qui avait vécu là plusieurs heures, laissé des traces effroyables de son passage.

Je dîne avec des amis anglais dans la plus grande intimité. Quoique désignés pour occuper quelques places d'estrade ou de fenêtre, ils sont demeurés à la maison. Mais le mari me dit avec une grâce touchante et la plus grande simplicité, qu'il a suivi toute la cérémonie à l'abbaye, grâce à la T. S. F. et qu'à la réponse de la princesse dont l'accent était ému et si doux, il sentait non sans douceur des larmes glisser sur ses joues.

Toute l'Angleterre, aujourd'hui, a versé des larmes semblables à celles-là. Et ce sont ces larmes, peut-être, qu'il nous manque en France de pouvoir verser.

La famille royale représente, dans ce pays de liberté, un élément essentiel, qui maintient un équilibre nécessaire dans l'organisme du pays. Un pays qui est, de toute évidence, mieux représenté par une famille de son sang, qui transmet et continue ce qui a été lentement formé, — mieux que par un citoyen qui ne fut pas élevé dans une minutieuse préparation de toutes les difficultés du pouvoir.

***

National Gallery. — Les transformations de la *National Gallery* sont maintenant achevées. Voici, avec certaines salles de Madrid consacrées aux Vélasquez, le modèle de ce qui peut être réalisé aujourd'hui.

Sans doute dans vingt ans, peut-être moins, il faudra remanier tout ce musée; mais, comparé aux salles de peinture d'autrefois, à celles du Louvre même, dont je parlais

bien récemment, quelle perfection! Des ouvriers travaillent encore à l'éclairage électrique. Je ne l'ai pas vu fonctionner, mais je pense qu'il faudrait concentrer moins vivement la lumière sur les toiles et la disperser davantage. Voici cependant, du point de vue de l'éclairage une avance de plusieurs années sur le Louvre.

Et puis, quand posséderons-nous des chambres, à l'échelle des tableaux, au lieu de galeries interminables, véritables couloirs, au long desquels le visiteur ne s'efforce que d'atteindre l'extrémité. Il nous faut des salles qui n'aient point cinquante mètres de long invariablement sur quinze mètres de haut.

L'isolement, dans lequel les toiles sont placées, leur écartement, la non-juxtaposition des cadres donnent aux œuvres une vie qu'elles perdent lorsqu'elles sont enrégimentées sur plusieurs rangs. Certains tableaux nous rendent les heures de jeunesse auxquelles nous les avons connues. Ils nous font accomplir, en quelques instants, un voyage dans le temps et l'espace. Nous les abordons comme ces îles où nous sommes revenus, attirés par des sourires heureux.

Les tableaux longtemps étudiés sont comparables aux âmes de ces amis disparus dont la fréquentation nous est apaisante, amoureuse ou fraternelle et nous redit des vérités qu'il est toujours salutaire de se voir rappeler, de si mince importance qu'elles puissent paraître.

La beauté du chef-d'œuvre, ce n'est pas seulement que le cerveau et la main d'un homme l'aient réalisé. Mais encore que cet homme survive à ses cendres, grâce à lui, et s'en vienne parler de plus près à quelques-uns, qui détachent l'œuvre de son cadre, l'arrachent à son passé pour y démêler tout ce qu'elle dérobe encore aux psychologues.

La *National Gallery* possède le portrait de Rembrandt vieux, par lui-même, qui fait pendant à un Rembrandt de mêmes dimensions, représentant le peintre à quarante ans. Le Louvre détient l'équivalent de ces deux toiles : un Rembrandt jeune; un Rembrandt vieux. Cette dernière toile — le portrait de Rembrandt vieux au Louvre — on voit que l'artiste l'a faite pour lui-même. Elle n'était attendue ni par un prince qui veut l'offrir à un courtisan, ni par un bougreois

qui accumule les cadres sur ses cloisons, ni par un marchand pressé d'en faire commerce. Ce ne sont pas des « tableaux », ce sont des testaments, des confessions *in extremis*, dans lesquelles un vieil homme exhale cet amour de peindre qui n'a point cessé d'accompagner sa vie. Il est plus libre. Je ne pense pas qu'il soit moins savant, la main tremble, mais l'œil est demeuré si pénétrant. Il s'applique moins à ces puissances de clair-obscur, dans lesquelles il se mouvait avec une science qui l'avait placé hors de pair.

Mais quelle lumière sur le front! Il semble que ce soit à l'instant où ses yeux vont se fermer qu'il a saisi le flambeau le plus rayonnant et le fixe dans un éclat qui ne s'éteint plus. Comme il peint sa déchéance, — avec le même amour que son apothéose et son sourire heureux. Comme il peint la misère, comme il est grand! Dans quel coin de cave, ce tableau peint dans un seul rayon de jour a-t-il d'abord attendu de s'éveiller au monde des chefs-d'œuvre?

Je pense à notre Besnard qui vient de mourir, et qui fut un grand monsieur, — mais qui n'est pas un grand maître, hélas! comparé à Rembrandt. Besnard eut toutes les possibilités. Mais il effleura, surtout à l'époque de la grande production. Il n'eut jamais alors le temps de pénétrer l'ombre, d'un regard impitoyable.

Nos Rembrandt sont merveilleux, à Paris. Celui de la collection La Caze est sublime. Mais ils sont placés dans une galerie de cent mètres de long, qui commence avec Mantegna, passe par le fade Andrea del Sarto, puis par Canaletto, Guardi, après Titien, Léonard et Véronèse! Puis l'École Anglaise, l'École Espagnole et des Flamands!

Comment voulez-vous qu'en arrivant aux Rembrandt, les visiteurs, s'ils sont intéressés et consciencieux, n'aient pas épuisé depuis longtemps ce qu'ils peuvent porter d'énergie, de constance, de faculté d'admiration.

***

Philippe Berthelot. — C'est à Londres que j'ai appris la mort subite d'un ami qui m'était particulièrement cher et

qui offrait le spectacle d'une intelligence prodiguée tantôt en pièces d'or sans alliage, tantôt en paillettes qu'il regardait lui-même scintiller, non sans dédain avant de les répandre.

C'est trop tôt parler d'un ami, à l'instant où l'esprit nous reproche de n'avoir pas assez causé seul avec lui pendant de longs jours passés ensemble, dans une maison amie, loin de Paris.

Il faut attendre quelques semaines avant de tenter de fixer bien humblement et fugitivement, quelques traits de ce visage presque immobile, aux lèvres dédaigneuses et tendres, d'où les paroles « tombaient » réellement, ce front immense, droit comme la falaise de Douvres, à l'arrivée, — derrière laquelle toute l'Angleterre a l'air de penser et de se recueillir.

On l'attendait à Londres, ces jours derniers. Lord Derby devait le fêter. Déjà frappé, Philippe Berthelot avait envoyé le discours qu'il pensait lire à cette réunion. Il m'en avait dit quelques passages, récemment. Un discours de ce genre était difficile pour lui à préparer, car sa mémoire était si prodigieuse, si diverse, qu'il était gêné par l'abondance même des matériaux.

A travers cette sorte de goût du néant qui transparaissait en lui, il laissait deviner une sensibilité douloureuse, une clairvoyance que l'isolement avait rendue plus surprenante, un mépris de l'humanité qu'il ne pouvait dissimuler et un patriotisme certain qu'il dérobait.

Il avait le don de séduire. Ici même, à Londres, les souverains avaient tenu à ce qu'il vînt déjeuner seul au Palais avec madame Berthelot. L'ambassadeur avait dû lui prêter une redingote dont les manches étaient trop courtes. La famille royale était au complet. Et les princes n'avaient cessé de rire aux éclats des anecdotes que ce convive de choix avait rassemblées en hâte à leur intention. Entre autres, un mot sur les Américains qui avait tant amusé le roi, qu'il le lui avait fait redire trois fois.

Il faisait montre parfois d'une horreur de la nature qui était plus affectée que réelle. Il aimait le jardin, le potager où il s'efforçait de retenir le nom d'une fleur. Il cueillait des fruits, mais ne touchait guère aux plates-bandes. Ou bien,

il élisait une fleur, la conservait à la main sans l'oublier, comme font tant de gens qui les secouent, les effeuillent, les mâchent.

Et aujourd'hui je ne veux garder de lui que cette image : il rentrait dans la maison, il montait un étage aussitôt, pour aller plonger la fleur dans un vase. Et puis, il redescendait, après s'être essuyé le bout des doigts, les mains en avant, avec le merveilleux sourire de l'homme qui vient d'accomplir un devoir, parmi les autres.

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

L'atmosphère boursière est plus satisfaïsante. Cependant, les transactions sont toujours extrêmement réduites et une vague impression de malaise persiste sur le marché des valeurs. Car c'est là le grand désaccord : il y a divorce entre la Bourse et les capitaux. Pourrait-on ramener, ou tout au moins hâter l'entente? Cela serait possible, sans doute, mais à la condition de s'y prendre autrement qu'on ne le fait.

Pour l'instant tout l'effort de conciliation est porté sur les Rentes. C'est une excellente intention; elle est logique et l'on a raison. Mais elle est insuffisante.

Elle est logique parce qu'il n'y a vraiment pas de raisons sérieuses pour que nos fonds publics soient cotés, aussi largement qu'ils le sont encore, au-dessous des titres similaires de pays étrangers dont la situation intrinsèque — y compris les risques politiques — n'est pas meilleure que chez nous.

Elle est insuffisante, parce que l'on s'illusionne, à mon avis, sur les possibilités de l'achalandage. Alors que les moyens des élites de la fortune ont été considérablement réduits par les avatars d'une crise sans précédents, il ne reste plus, à l'heure présente, comme acheteurs de Rentes, que des professionnels de la spéculation, pour la plupart sans envergure et sans conviction, et, d'autre part, la grande masse amorphe des possédants moyens et petits. Les premiers jouent, au jour le jour, une tendance instable qu'ils savent conditionnée par les manœuvres plus ou moins habiles des grandes Caisses publiques qui s'efforcent de remuer l'énorme masse de quelque 300 milliards de Rentes. Les autres attendent. Ceux-ci ont déjà, pour la plupart, quelques titres de Rente en portefeuille, qu'ils considèrent comme placement de base. Ils souscriront éventuellement à une émission nouvelle. Mais ils ne sont pas enclins à acheter sur le marché, d'autant que personne ne les sollicite, ne s'attache à éliminer les soupçons de risques, ne s'ingénie à mettre en lumière les chances réelles de gains spéculatifs.

Jadis, quand il y avait sur le marché de Paris, une Coulisse ardente, elle travaillait activement les Rentes, recrutant des opérateurs, multipliant les combinaisons et donnant, ainsi, de la vie au compartiment, en quelque sorte foncier, de la Bourse. Aujourd'hui, la Coulisse des Rentes n'est plus qu'un souvenir de temps héroïques et il n'est plus possible, paraît-il, de la reconstituer. Il ne reste donc, pour animer le marché des Rentes, que les agents de change qui ne font rien, du moins rien autre qu'exécuter les ordres qui leur sont transmis, sans pouvoir, ni par goût ni par profession, les provoquer.

Quant aux autres valeurs, autant vaut n'en pas parler. Hormis quelques accidents qui fournissent — ce fut le cas de « Citroën » — l'occasion de luttes temporaires entre clans adverses cherchant à se tromper mutuellement, les transactions sont pratiquement inexistantes. Chacun peut signaler, chaque jour, tel titre sur lequel la demande, où l'offre, d'une ou deux « pièces » provoque un décalage de cours abusif. On ne saurait trouver mieux pour décourager les meilleures volontés parmi les acheteurs éventuels.

Cependant, disais-je au début de cette chronique, l'atmosphère boursière s'améliore. C'est exact en ce sens que quelques-unes des préoccupations dominantes du marché ont disparu ou se sont atténuées ces temps derniers. Si l'on observe, par ailleurs, que le domaine boursier est l'un de ceux ou la « déflation » a été, jusqu'ici, le plus sévère, on est fondé à penser que le retour, pour beaucoup de valeurs industrielles, à des rendements de 5 p. 100 net et davantage constitue un attrait, un appât suffisant pour déterminer des capitaux de placement, un peu allants, à sortir des refuges où la thésaurisation à outrance les a confinés depuis quatre ou cinq ans. Bref, c'est encore l'initiative individuelle qui sortira le marché de sa torpeur. Et ce sera bien ainsi. Mais on aurait pu, et dû, l'y aider.

A Londres le marché est devenu plus calme avec l'approche de la fin de l'année.

ANDRÉ PLY,

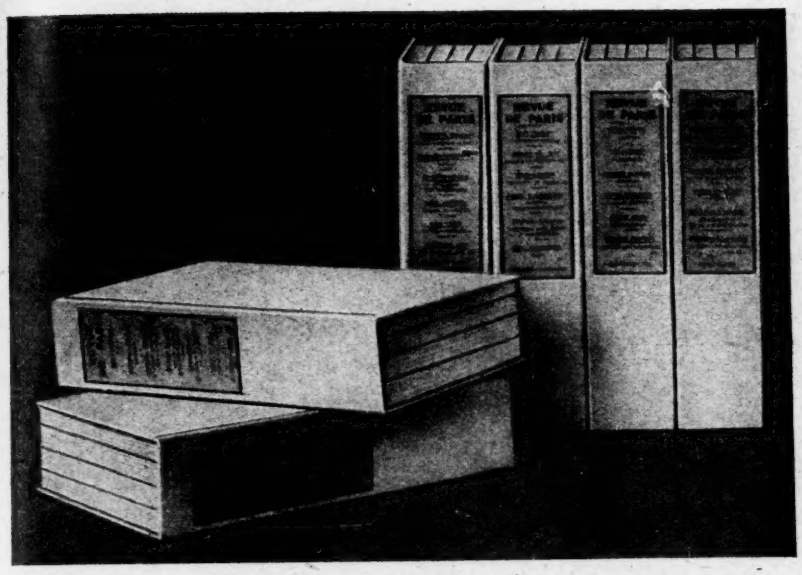
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).

REVUE DE PARIS, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Pour classer vos livraisons de la Revue de Paris

Achetez nos cartonnages spéciaux



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées.**

L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros ainsi rassemblés.

Grâce à ces classeurs vous pourrez facilement retrouver dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc..., publiés par la *Revue de Paris* et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

Prix du cartonnage, permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de **30 francs.**

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Correspondants à l'étranger :

Alep : Djanji, 24, Bd de France; *Alexandrie* : Librairie Hachette, S. A. 16, Bd de Ramleh; *Amsterdam* : Meulenhoff et Cie; Feikema, Caarelsen et Cie; *Anvers* : La Grande Librairie; *Athènes* : Elefthéroudakis; *Barcelone* : Librairie Française, 8, Rambla del Centro; *Belgrade* : Henri Soubre; *Berlin* : Asher et Cie, Behrenstrasse 17; *Beyrouth* : Bugnard, 5, Av. des Français; *Bruxelles* : Agence Dechenne; Office de Publicité; Lebègue; *Bucarest* : Cartea Romaneasca S. A.; *Budapest* : Cserepfalvi, Vaci-Utca 10; *Buenos-Ayres* : Libreria Hachette S. A., 49, Maipù; *Cologne* : Ausland Zeitungshandel, Disch Haus; *Copenhague* : Vilhelm Tryde; *Damas* : Makki, rue Salhie; *Elisabethville* : Desclée, Av. Royale; *Florence* : B. Seeber; *Genève* : Naville et Cie, Agence des Journaux; Charles Dürr; *Irun* : Sociedad Ga Española de Libreria, 20, Calle de Los Martires de Jaca; *La Havane* : La Casa Belga René de Smedt, O'Reilly; *Lausanne* : Payot et Cie; *Le Caire* : Librairie Hachette S. A., rue du Télégraphe; *Liége* : V. Bourguignon; *Lisbonne* : Torrès et Cta; *Londres* : Librairie Hachette, 34, Maiden Lane Bedford Street, W. C. 2; *Madrid* : Libreria internacional de Romo, Alcala 5; *Milan* : Bocca; *Montevideo* : Libreria « El Correo », Maximino Garcia; *Montréal* : Déom Frères; *Neuchâtel* : Delachaux et Niestlé S. A.; *New-York* : G. E. Stechert et Cie, 31 East 10 th. Street; *Port-Saïd* : Librairie Hachette; *Rio de Janeiro* : Soria et Bolfoni, 157, Avenida Rio Branco; *Rome* : Modernissima; *Salonique* : Molho, 19, rue Tsimiski; *Shang Haï* : Librairie Extrême-Orient, 2, route de Vallon; *Sofia* : J. Carasso et Cie; *Stamboul* : Librairie Hachette, succursale de Turquie; B. P. 2219; *Tirana* : Guga et Cie; *Turin* : Fratelli Bocca, S. Lattès et Cie; *Varsovie* : Jean Nowicki, 17, Krakowskie-Przedmiescie; *Zagreb* : Soubre, Juriciseva ulica 6; *Zurich* : Paul Morisse.

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903); (1904-1913). — *Chaque livraison* . . 6 fr.

BRODARD et TAUPIN, Coulommiers-Paris.

MOIS
.50
»
»
.50

dans
mpte

d de
La
ise,
ren-
ne;
st :
pù;
de;
er;
Gª
ga
A.,
s :
ria
»,
..;
e;
a;
t,
e,
a,
:

a

e

e